HISTOIRE NATURELLE
DE BUFFON.

OISEAUX.

TOME IX.



HISTOIRE NATURELLE

DE BUFFON

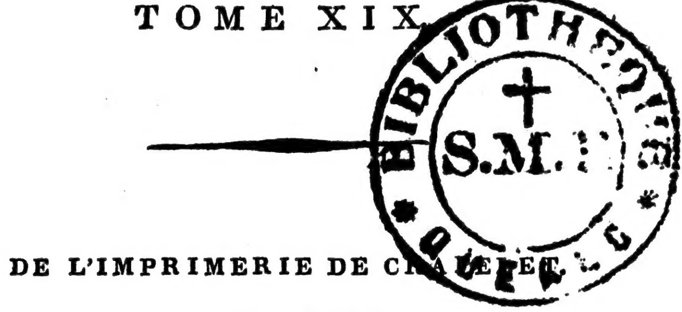
classée par ordres, genres et espèces, d'après le systême de Linné;

AVEC LES CARACTÈRES GÉNÉRIQUES et la nomenclature Linnéenne;

Par RENÉ-RICHARD CASTEL, auteur du poëme des *Plantes*.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME XIX.

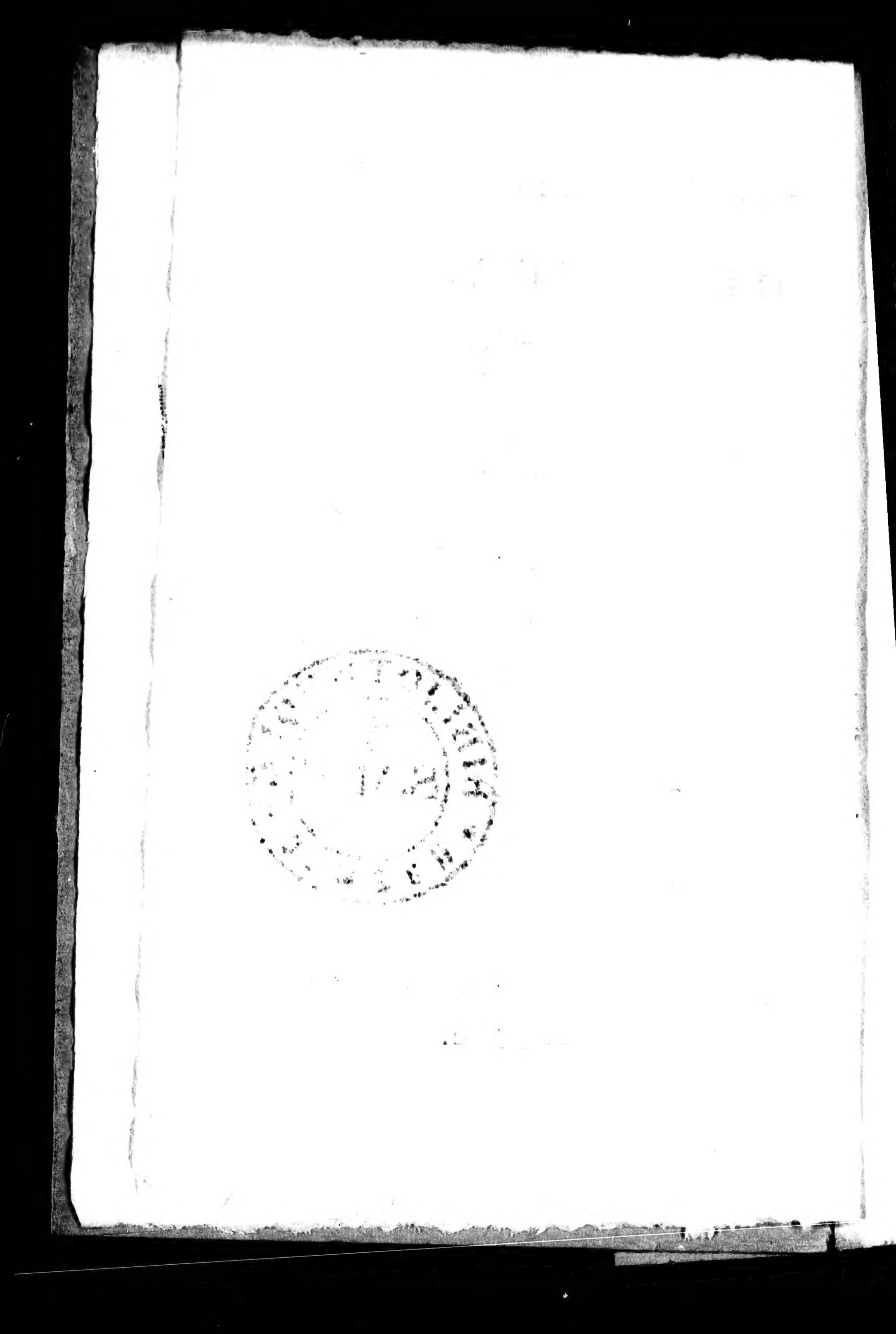


DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, rue du Battoir, n° 16.

AN X — 1802.





Deseve del. P. Tardieu Sculp.

1. LA BÉCASSE. 2. LA BARGE.

HISTOIRE NATURELLE
DES OISEAUX.

XLIXᵉ GENRE.

LA BÉCASSE, *SCOLOPAX.*

(Pieds à quatre doigts.)

Caractère générique : bec droit, presque rond, obtus.

LA BÉCASSE.

LA bécasse est peut-être de tous les oiseaux de passage celui dont les chasseurs font le plus de cas, tant à cause de l'excellence de sa chair que de la facilité

qu'ils trouvent à se saisir de ce bon oiseau stupide, qui arrive dans nos bois vers le milieu d'octobre, en même temps que les grives. La bécasse vient donc, dans cette saison de chasse abondante, augmenter encore la quantité du bon gibier; elle descend alors des hautes montagnes où elle habite pendant l'été, et d'où les premiers frimas déterminent son départ et nous l'amènent, car ses voyages ne se font qu'en hauteur dans la région de l'air, et non en longueur, comme se font les migrations des oiseaux qui voyagent de contrées en contrées; c'est des sommets des Pyrénées et des Alpes, où elle passe l'été, qu'elle descend aux premières neiges qui tombent sur ces hauteurs dès le commencement d'octobre, pour venir dans les bois des collines inférieures et jusque dans nos plaines.

Les bécasses arrivent la nuit et quelquefois le jour par un temps sombre, toujours une à une ou deux ensemble,

et jamais en troupes ; elles s'abattent dans les grandes haies, dans les taillis, dans les futaies, et préfèrent les bois où il y a beaucoup de terreau et de feuilles tombées ; elles s'y tiennent retirées et tapies tout le jour, et tellement cachées, qu'il faut des chiens pour les faire lever, et souvent elles partent sous les pieds du chasseur ; elles quittent ces endroits fourrés et le fort du bois à l'entrée de la nuit, pour se répandre dans les clairières en suivant les sentiers ; elles cherchent les terres molles, les paquis humides à la rive du bois, et les petites mares, où elles vont pour se laver le bec et les pieds qu'elles se sont remplis de terre en cherchant leur nourriture. Toutes ont les mêmes allures, et l'on peut dire en général que les bécasses sont des oiseaux sans caractère, et dont les habitudes individuelles dépendent toutes de celles de l'espèce entière.

La bécasse bat des ailes avec bruit en

partant ; elle file assez droit dans une futaie, mais, dans les taillis, elle est obligée de faire souvent le crochet ; elle plonge en volant derrière les buissons, pour se dérober à l'œil du chasseur ; son vol, quoique rapide, n'est ni élevé ni long-temps soutenu ; elle s'abat avec tant de promptitude, qu'elle semble tomber comme une masse abandonnée à toute sa pesanteur ; peu d'instans après sa chûte, elle court avec vîtesse ; mais bientôt elle s'arrête, élève sa tête, regarde de tous côtés pour se rassurer avant d'enfoncer son bec dans la terre. Pline compare avec raison la bécasse à la perdrix pour la célérité de sa course, car elle se dérobe de même ; et lorsqu'on croit la trouver où elle s'est abattue, elle a déjà pietté et fui à une grande distance.

Il paroît que cet oiseau, avec de grands yeux, ne voit bien qu'au crépuscule, et qu'il est offensé d'une lumière plus forte ; c'est ce que semblent

prouver ses allures et ses mouvemens, qui ne sont jamais si vifs qu'à la nuit tombante et à l'aube du jour; et ce desir de changer de lieu, avant le lever ou après le coucher du soleil, est si pressant et si profond, qu'on a vu des bécasses renfermées dans une chambre prendre régulièrement un essor de vol tous les matins et tous les soirs; tandis que, pendant le jour ou la nuit, elles ne faisoient que pietter sans s'élancer ni s'élever, et apparemment les bécasses dans les bois restent tranquilles quand la nuit est obscure; mais, lorsqu'il y a clair de lune, elles se promènent en cherchant leur nourriture; aussi les chasseurs nomment la pleine-lune de novembre la *lune des bécasses*, parce que c'est alors qu'on en prend en grand nombre; les piéges se tendent ou la nuit ou le soir, elles se prennent à la pantenne, au rejet, au lacet; on les tue au fusil sur les mares, sur les ruisseaux et les gués à la chûte. La pantenne ou

pentière est un filet tendu entre deux grands arbres, dans les clairières et à la rive des bois où on a remarqué qu'elles arrivent ou passent dans le vol du soir; la chasse sur les mares se fait aussi le soir; le chasseur cabané sous une feuillée épaisse, à portée du ruisseau ou de la mare fréquentée par les bécasses, et qu'il approprie encore pour les attirer, les attend à la chûte; et peu de temps après le coucher du soleil, sur-tout par les vents doux du sud et du sud-ouest, elles ne manquent pas d'arriver une à une ou deux ensemble, et s'abattent sur l'eau, où le chasseur les tire presque à coup sûr : cependant cette chasse est moins fructueuse et plus incertaine que celle qui se fait aux piéges dormans, tendus dans les sentiers, et qu'on appelle *rejets;* c'est une baguette de coudrier ou d'autre bois flexible et élastique plantée en terre, et courbée en ressort, assujettie près du terrein à un trébuchet que couronne un nœud coulant

de crin ou de ficelle ; on embarrasse de branchages le reste du sentier où l'on a placé le rejet, ou bien, si l'on tend sur les paquis, on y pique des genêts ou des genièvres en files, pliés de manière qu'il ne reste que le petit passage qu'occupe le piége, afin de déterminer la bécasse, qui suit les sentiers, et n'aime pas à s'élever ou sauter, à passer le pas du trébuchet, qui part dès qu'il est heurté, et l'oiseau, saisi par le nœud coulant, est emporté en l'air par la branche qui se redresse; la bécasse, ainsi suspendue, se débat beaucoup, et le chasseur doit faire plus d'une tournée dans sa tendue le soir, et plus d'une encore sur la fin de la nuit; sans quoi le renard, chasseur plus diligent, et averti de loin par les battemens d'ailes de ces oiseaux, arrive et les emporte les uns après les autres, et, sans se donner le temps de les manger, il les cache en différens endroits pour les retrouver au besoin. Au reste, on reconnoît les lieux que hante la bé-

casse à ses fientes, qui sont de larges fécules blanches et sans odeur : pour l'attirer sur les paquis où il n'y a point de sentiers, on y trace des sillons; elle les suit, cherchant les vers dans la terre remuée, et donne en même temps dans les collets ou lacets de crin disposés le long du sillon.

Mais n'est-ce pas trop de piéges pour un oiseau qui n'en sait éviter aucun? La bécasse est d'un instinct obtus, et d'un naturel stupide; elle est *moult sotte bête,* dit Belon; elle l'est vraiment beaucoup si elle se laisse prendre de la manière qu'il raconte, et qu'il nomme *folâtrerie :* un homme couvert d'une cappe couleur de feuilles sèches, marchant courbé sur deux courtes béquilles, s'approche doucement, s'arrêtant lorsque la bécasse le fixe, continuant d'aller lorsqu'elle recommence à errer jusqu'à ce qu'il la voie arrêtée la tête basse, alors frappant doucement de ses deux bâtons l'un contre l'autre, la

bécasse s'y amusera et affollera tellement, dit notre vieux naturaliste, que le chasseur l'approchera d'assez près pour lui passer un lacet au cou.

Est-ce en la voyant se laisser approcher ainsi que les anciens ont dit qu'elle avoit pour l'homme un merveilleux penchant? En ce cas, elle le placeroit bien mal, et dans son plus grand ennemi; il est vrai qu'elle vient, en longeant les bois, jusque dans les haies des fermes et des maisons champêtres. Aristote le remarque; mais Albert se trompe, en disant qu'elle cherche les lieux cultivés et les jardins pour y recueillir des semences, puisque la bécasse, ni même aucun oiseau de son genre, ne touchent aux fruits et aux graines; la forme de leur bec, étroit, très-long et tendre à la pointe, leur interdiroit seule cette sorte d'aliment, et, en effet, la bécasse ne se nourrit que de vers; elle fouille dans la terre molle des petits marais et des

environs des sources, sur les paquis fangeux, et dans les prés humides qui bordent les bois; elle ne gratte point la terre avec les pieds; elle détourne seulement les feuilles avec son bec, les jetant brusquement à droite et à gauche. Il paroît qu'elle cherche et discerne sa nourriture par l'adorat plutôt que par les yeux, qu'elle a mauvais; mais la nature semble lui avoir donné, dans l'extrémité du bec, un organe de plus et un sens particulier approprié à son genre de vie; la pointe en est charnue plutôt que cornée, et paroît susceptible d'une espèce de tact propre à démêler l'aliment convenable dans la terre fangeuse; et ce privilége d'organisation a de même été donné aux bécassines, et apparemment aussi aux chevaliers, aux barges et autres oiseaux qui fouillent la terre humide pour trouver leur pâture.

Du reste, le bec de la bécasse est rude et comme barbelé aux côtés vers

son extrémité, et creusé sur sa longueur de rainures profondes; la mandibule supérieure forme seule la pointe arrondie du bec, en débordant la mandibule inférieure, qui est comme tronquée, et vient s'adapter en dessous par un joint oblique; c'est de la longueur de son bec que cet oiseau a pris son nom dans la plupart des langues, à remonter jusqu'à la grecque; sa tête, aussi remarquable que son bec, est plus carrée que ronde, et les os du crâne font un angle presque droit sur les orbites des yeux; son plumage, qu'Aristote compare à celui du francolin, est trop connu pour le décrire; et les beaux effets de clair-obscur, que des teintes hachées, fondues, lavées de gris, de bistre et de terre d'ombre, y produisent, quoique dans le genre sombre, seroient difficiles et trop longs à décrire dans le détail.

Nous avons trouvé à la bécasse une vésicule de fiel, quoique Belon se soit

persuadé qu'elle n'en avoit point; cette vésicule verse sa liqueur par deux conduits dans le duodenum; outre les deux cœcum ordinaires, nous en avons trouvé un troisième placé à environ sept pouces des premiers, et qui avoit avec l'intestin une communication tout aussi manifeste; mais, comme nous ne l'avons observé que sur un seul individu, ce troisième cœcum est peut-être une variété individuelle ou un simple accident : le gésier est musculeux, doublé d'une membrane ridée sans adhérence; on y trouve souvent de petits graviers, que l'oiseau avale sans doute en mangeant les vers de terre; le tube intestinal a deux pieds neuf pouces de longueur.

Gesner donne la grosseur de la bécasse avec plus de justesse, en l'égalant à la perdrix, que ne fait Aristote, qui la compare à la poule; et cette comparaison semble nous indiquer que la race commune des poules, chez les Grecs,

étoit bien plus petite que la nôtre. Le corps de la bécasse est en tout temps fort charnu, et très-gras sur la fin de l'automne ; c'est alors, et pendant la plus grande partie de l'hiver, qu'elle fait un mets recherché, quoique sa chair soit noire et ne soit pas fort tendre ; mais, comme chair foible, elle a la propriété de se conserver longtemps ; on la cuit sans ôter les entrailles, qui, broyées avec ce qu'elles contiennent, font le meilleur assaisonnement de ce gibier : on observe que les chiens n'en mangent point ; il faut que ce fumet ne leur convienne pas, et même qu'il leur répugne beaucoup, car il n'y a guère que les barbets qu'on puisse accoutumer à rapporter la bécasse ; la chair des jeunes a moins de fumet, mais elle est plus tendre et plus blanche que celle des bécasses adultes ; toutes s'amaigrissent à mesure que le printemps s'avance, et celles qui restent en été sont, dans cette saison, du-

res, sèches, et d'un fumet trop fort.

C'est à la fin de l'hiver, c'est-à-dire au mois de mars, que presque toutes les bécasses quittent nos plaines pour retourner sur leurs montagnes, rappelées par l'amour à la solitude, si douce avec ce sentiment. On voit ces oiseaux au printemps partir appariés; ils volent alors rapidement, et sans s'arrêter, pendant la nuit; mais, le matin, ils se cachent dans les bois pour y passer la journée, et en partent le soir pour continuer leur route; tout l'été ils se tiennent dans les lieux les plus solitaires et les plus élevés des montagnes, où ils nichent, comme dans celles de Savoie, de Suisse, de Dauphiné, du Jura, du Bugey et des Vosges : il en reste quelques-uns dans les cantons élevés de l'Angleterre et de la France, comme en Bourgogne, en Champagne, etc. Il n'est pas même sans exemple que quelques couples de bécasses se soient arrêtées dans nos provinces de

plaine, et y ayent niché, retardées apparemment par quelques accidens, et surprises dans la saison de l'amour, loin des lieux où les portent leurs habitudes naturelles. Edwards a pensé qu'elles alloient toutes, comme tant d'autres oiseaux, dans les contrées les plus reculées du nord; apparemment il n'étoit pas informé de leur retraite aux montagnes, et de l'ordre de leurs routes, qui, tracées sur un plan différent de celui des autres oiseaux, ne se portent et s'étendent que de la montagne à la plaine, et de la plaine à la montagne.

La bécasse fait son nid par terre, comme tous les oiseaux qui ne se perchent pas; ce nid est composé de feuilles ou d'herbes sèches, entremêlées de petits brins de bois; le tout rassemblé sans art, et amoncelé contre un tronc d'arbre, ou sous une grosse racine; on y trouve quatre ou cinq œufs oblongs, un peu plus gros que ceux du

pigeon commun; ils sont d'un gris roussâtre, marqué d'ondes plus foncées et noirâtres. On nous a apporté un de ces nids, avec les œufs, dès le 15 avril. Lorsque les petits sont éclos, ils quittent le nid et courent, quoique encore couverts de poil follet; ils commencent même à voler avant d'avoir d'autres plumes que celles des ailes; ils fuient ainsi voletant et courant quand ils sont découverts; on a vu la mère et le père prendre sous leur gorge un des petits, le plus foible sans doute, et l'emporter ainsi à plus de mille pas; le mâle ne quitte pas la femelle tant que les petits ont besoin de leurs secours : il ne fait entendre sa voix que dans le temps de leur éducation et de ses amours; car il est muet, ainsi que la femelle, pendant le reste de l'année; quand elle couve, le mâle est presque toujours couché près d'elle, et ils semblent encore jouir en reposant mutuellement leur bec sur le dos l'un de l'autre : ces

oiseaux, d'un naturel solitaire et sauvage, sont donc aimans et tendres; ils deviennent même jaloux, car l'on voit les mâles se battre jusqu'à se jeter par terre et se piquer à coups de bec, en se disputant la femelle; ils ne deviennent donc stupides et craintifs qu'après avoir perdu le sentiment de l'amour, presque toujours accompagné de celui du courage.

L'espèce de la bécasse est universellement répandue; Aldrovande et Gesner en ont fait la remarque. On la trouve dans les contrées du midi comme dans celle du nord, dans l'ancien et dans le Nouveau-Monde; on la connoît dans toute l'Europe, en Italie, en Allemagne, en France, en Pologne, en Russie, en Silésie, en Suède, en Norwège et jusqu'en Groënland, où elle a le nom de *sauarsuck*, et où, par un composé suivant le génie de la langue, les Groënlandais en ont un pour signifier le *chasseur aux bécasses*;

en Islande la bécasse fait partie du gibier qui abonde sur cette île, quoique semée de glace ; on la retrouve aux extrémités septentrionales et orientales de l'Asie, où elle est commune, puisqu'elle est nommée, dans les langues kamschadales, koriaques et kouriles. M. Gmelin en a vu quantité à Mangasea, en Sibérie sur le Jénisca ; et, quoique les bécasses y soient en grand nombre, elles ne font qu'une très-petite partie de cette multitude d'oiseaux d'eau et de rivage de toutes espèces, qui, dans cette saison, se rassemblent sur les bords et les eaux de ce fleuve.

La bécasse se trouve de même en Perse, en Egypte aux environs du Caire ; et ce sont apparemment celles qui vont dans ces régions qui passent à Malte, en novembre, par les vents de nord et de nord-est, et ne s'y arrêtent qu'autant qu'elles y sont retenues par le vent. En Barbarie elles paroissent, comme dans nos contrées, en octobre

et jusqu'en mars ; et il est assez singulier que cette espèce remplisse en même temps le nord et le midi, ou du moins puisse s'habituer dans la zone torride, en paroissant naturelle aux zones froides ; car M. Adanson a trouvé la bécasse dans les îles du Sénégal ; d'autres voyageurs l'ont vue en Guinée et sur la Côte-d'Or ; Kœmpfer en a remarqué en mer, entre la Chine et le Japon, et il paroît que Knox les a apperçues à Ceylan. Et puisque la bécasse occupe tous les climats, et se trouve dans le nord de l'ancien continent, il n'est pas étonnant qu'elle se retrouve au Nouveau-Monde ; elle est commune aux Illinois et dans toute la partie méridionale du Canada, ainsi qu'à la Louisiane, où elle est un peu plus grosse qu'en Europe, ce que l'on attribue à l'abondance de nourriture ; elle est plus rare dans les provinces plus septentrionales de l'Amérique ; mais la bécasse de la Guiane, connue à Cayenne sous le

nom de *bécasse de savanes*, nous paroît assez différer de la nôtre pour former une espèce séparée : nous la donnerons après avoir décrit les variétés peu nombreuses de cette espèce en Europe.

VARIÉTÉS DE LA BÉCASSE.

I. LA BÉCASSE BLANCHE. Cette variété est rare, du moins dans nos contrées ; quelquefois son plumage est tout blanc ; plus souvent encore mêlé de quelques ondes de gris ou de marron ; le bec est d'un blanc-jaunâtre ; les pieds sont d'un jaune-pâle, avec les ongles blancs ; ce qui sembleroit indiquer que cette blancheur tient à une dégénération différente du changement de noir en blanc qu'éprouvent les animaux dans le nord, et cette dégénération dans l'espèce de la bécasse est assez semblable à celle du nègre blanc dans l'espèce humaine.

II. LA BÉCASSE ROUSSE. Dans cette variété tout le plumage est roux sur

roux, par ondes plus foncées sur un fond plus clair; elle paroît encore plus rare que la première; l'une et l'autre furent tuées à la chasse du roi, au mois de décembre 1775, et sa majesté nous fit l'honneur de nous les envoyer par M. le comte d'Angiviller, pour être placées dans son Cabinet d'histoire naturelle.

III. Les chasseurs prétendent distinguer deux races de bécasses, la *grande* et la *petite*; mais, comme le naturel et les habitudes sont les mêmes dans ces deux bécasses, et qu'en tout le reste elles se ressemblent, nous ne regarderons cette petite différence de taille que comme accidentelle ou individuelle, ou comme celle du jeune à l'adulte, laquelle par conséquent ne constitue pas deux races séparées entre deux oiseaux qui du reste sont les mêmes, puisqu'ils s'unissent et produisent ensemble.

Oiseau étranger qui a rapport à la Bécasse.

LA BÉCASSE DES SAVANES.

Cette bécasse de la Guiane, quoique du quart plus petite que celle de France, a néanmoins le bec encore plus long; elle est aussi un peu plus haut montée sur ses pieds, qui sont bruns comme le bec; le gris-blanc, coupé et varié par barres de noir, domine dans son plumage, moins mêlé de roux que celui de notre bécasse; avec ces différences extérieures que le climat a peut-être fait naître, celles des mœurs et des habitudes qu'il produit aussi, se reconnoissent dans la bécasse des savanes; elle demeure habituellement dans ces immenses prairies naturelles, d'où l'homme et les chiens ne l'ont point encore chassée, parce qu'ils n'y sont point établis; elle se tient dans les *coulées* : on appelle ainsi les enfonce-

mens des savanes, où il y a toujours de la vase et des herbes épaisses et hautes, évitant néanmoins celles où la marée monte, et dont l'eau est salée. Dans la saison des pluies, ces petites bécasses cherchent les hauteurs, et s'y tiennent dans les herbes; c'est là qu'elles s'apparient et qu'elles nichent sur de petites élévations dans des trous tapissés d'herbes sèches; les pontes ne sont que de deux œufs; mais elles se réitèrent, et ne finissent qu'en juillet; les pluies passées, ces bécasses reviennent aux coulées, c'est-à-dire, des lieux élevés aux plus bas, ce qui leur est commun avec les bécasses d'Europe. Le feu qu'on met souvent aux savanes, en septembre et octobre, les chassant devant lui, elles refluent en grand nombre dans les lieux voisins des parties incendiées; mais elles semblent éviter les bois, et lorsqu'on les poursuit, elles n'y font jamais remise, et s'en détournent pour regagner les sa-

vanes : cette habitude est contraire à celle de la bécasse d'Europe; néanmoins elles partent comme cette dernière, toujours sous les pieds du chasseur; elles ont la même pesanteur en se levant, le même vol bruyant, et elles fientent de même en commençant à filer. Lorsqu'une de ces bécasses est tirée, elle ne va pas se reposer loin, mais fait plusieurs tours, avant de s'abattre; communément elles partent deux à deux, quelquefois trois ensemble, et lorsqu'on en voit une, on peut être assuré que la seconde n'est pas loin; on les entend à l'approche de la nuit se rappeler par un cri de ralliement un peu rauque, assez semblable à cette voix basse *ka, ka, ka, ka,* que fait souvent entendre la poule domestique; elles se promènent la nuit, et on les voit au clair de la lune venir se poser jusqu'aux portes des habitations. M. de la Borde, qui a fait ses observations à Cayenne, nous assure que la chair de

la bécasse des savanes est au moins aussi bonne que celle de la bécasse de France.

LA BÉCASSINE.

La bécassine est très-bien nommée, puisqu'en ne la considérant que par la figure, on pourroit la prendre pour une petite espèce de bécasse; *ce seroit une petite bécasse,* dit Belon, *si elle n'étoit de mœurs différentes;* en effet, la bécassine a, comme la bécasse, le bec très-long et la tête carrée, le plumage madré de même, excepté que le roux s'y mêle moins, et que le gris-blanc et le noir y dominent; mais ces ressemblances bornées à l'extérieur n'ont pas pénétré l'intérieur, le résultat de l'organisation n'est pas le même, puisque les habitudes naturelles sont opposées; la bécassine ne fréquente pas les bois; elle se tient dans les endroits marécageux des prairies,

dans les herbages et les osiers qui bordent les rivières; elle s'élève si haut en volant, qu'on l'entend encore lorsqu'on l'a perdue de vue; elle a un petit cri chevrotant, *mée, mée, mée*, qui lui a fait donner, par quelques nomenclateurs, le surnom de *chèvre volante;* elle jette aussi, en prenant son essor, un petit cri court et sifflé; elle n'habite les montagnes en aucune saison; elle diffère donc de la bécasse par le naturel et par les habitudes, autant qu'elle lui ressemble par le plumage et la figure.

En France les bécassines paroissent en automne; on en voit quelquefois trois ou quatre ensemble, mais le plus souvent on les rencontre seules; elles partent de loin, d'un vol très-preste, et, après trois crochets, elles filent deux ou trois cents pas, ou pointent en s'élevant à perte de vue; le chasseur sait faire fléchir leur vol et les amener près de lui en imitant leur voix. Il en

reste tout l'hiver dans nos contrées autour des fontaines chaudes et des petits marais voisins de ces fontaines; au printemps, elles repassent en grand nombre, et il paroît que cette saison est celle de leur arrivée en plusieurs pays où elles nichent, comme en Allemagne, en Silésie, en Suisse; mais, en France, il n'en reste que quelques-unes pendant l'été, elles nichent dans nos marais : Willulghby l'observe de même pour l'Angleterre ; on trouve leur nid en juin; il est placé à terre, sous quelque grosse racine d'aulne ou de saule, dans les endroits marécageux où le bétail ne peut parvenir; il est fait d'herbes sèches et de plumes, et contient quatre ou cinq œufs de forme oblongue, d'une couleur blanchâtre, avec des taches rousses; les petits quittent le nid en sortant de la coque : ils paroissent laids et informes : la mère ne les en aime pas moins; elle en a soin jusqu'à ce que leur grand bec trop mou

soit devenu plus ferme, et ne les quitte que quand ils peuvent aisément se pourvoir d'eux-mêmes.

La bécassine pique continuellement la terre, sans qu'on puisse bien dire ce qu'elle mange; on ne trouve, dans son estomac, qu'un résidu terreux et des liqueurs, qui sont apparemment la substance fondue des vers dont elle se nourrit; car Aldrovande remarque qu'elle a le bout de la langue terminé comme les pies par une pointe aiguë, propre à percer les vers qu'elle fouille dans la vase.

Dans cette espèce de bécassine, la tête a un mouvement naturel de balancement horizontal, et la queue un mouvement de haut en bas; elle marche pas à pas, la tête haute, sans sautiller ni voltiger; mais on la surprend rarement dans cette situation, car elle se tient soigneusement cachée dans les roseaux et les herbes des marais fangeux, où les chasseurs ne peuvent aller

trouver ces oiseaux qu'avec des espèces de raquettes faites de planches légères, mais assez larges pour ne point enfoncer dans le limon : et comme la bécassine part de loin et très-rapidement, et qu'elle fait plusieurs crochets avant de filer, il n'y a pas de tiré plus difficile ; on la prend plus aisément avec un rejet semblable à celui qu'on place dans les sentiers des bois pour prendre la bécasse.

La bécassine est ordinairement fort grasse, et sa graisse, d'une saveur fine, n'a rien du dégoût des graisses ordinaires ; on la cuit comme la bécasse, sans la vider, et par-tout on la recherche comme un gibier exquis.

Au reste, quoiqu'on ne manque guère de trouver en automne des bécassines dans nos marais, l'espèce n'en est pas aussi nombreuse aujourd'hui qu'elle l'étoit ci-devant; mais elle est répandue encore plus universellement que celle de la bécasse; on la rencon-

tre dans presque toutes les parties du monde; quelques voyageurs éclairés en ont fait la remarque : on nous l'a envoyée de Cayenne, où on l'appelle *bécassine de savane*. M. Frézier l'a trouvée dans les campagnes du Chili; elle est commune à la Louisiane, où elle vient jusqu'auprès des habitations, de même qu'au Canada et à Saint-Domingue. Dans l'ancien continent, on la trouve depuis la Suède et la Sibérie jusqu'à Ceylan et au Japon; nous l'avons reçue du Cap de Bonne-Espérance; elle s'est portée sur les terres lointaines de l'océan austral; aux îles Malouines, où M. de Bougainville l'a vue, et où il remarque qu'elle a des habitudes conformes à ces lieux solitaires, où rien ne l'inquiète; son nid est au milieu de la campagne; on la tire aisément, elle n'a nulle défiance, et ne fait point le crochet en partant; nouvelle preuve que les habitudes timides des animaux fugitifs devant l'homme leur

sont imprimées par la crainte ; et cette crainte, dans la bécassine, paroît encore se réunir à la forte aversion qu'elle a pour l'homme, car elle est du nombre de ces oiseaux qu'en aucune manière on ne peut apprivoiser. Longolius assure qu'on peut élever et tenir la bécasse en volière, et même la nourrir pour l'engraisser, mais que la chose a été tentée sur la bécassine inutilement et sans succès.

Il paroît qu'il y a dans cette espèce une petite race comme dans celle de la bécasse ; car, indépendamment de la petite bécassine surnommée *la sourde*, dont nous allons parler, il s'en trouve entre celles de l'espèce ordinaire, de grandes et d'autres plus petites ; mais cette différence de taille, qui n'est accompagnée d'aucune autre, ni dans les mœurs, ni dans le plumage, n'indique tout au plus qu'une diversité de race, ou peut-être une variété purement accidentelle et individuelle, qui ne

tient point au sexe ; car on ne connoît aucune différence apparente entre le mâle et la femelle dans cette espèce, non plus que dans la suivante.

LA PETITE BÉCASSINE,
surnommée LA SOURDE.

La petite bécassine n'a que moitié de la grandeur de l'autre ; d'*où vient*, dit Belon, *que les pourvoyeurs l'appellent deux pour un.* Elle se cache dans les roseaux des étangs, sous les joncs secs et les glayeuls tombés au bord des eaux ; elle s'y tient si obstinément cachée, qu'il faut presque marcher dessus pour la faire lever, et qu'elle part sous les pieds, comme si elle n'entendoit rien du bruit que l'on fait en venant à elle ; c'est de là que les chasseurs l'ont appelée *la sourde ;* son vol est moins rapide et plus direct que celui de la grande bécassine ; sa chair n'est pas d'un goût moins délicat, et sa graisse est aussi fine ; mais l'espèce

n'en paroît pas aussi nombreuse, ou du moins n'est pas aussi généralement répandue : Willulghby, qui écrivoit en Angleterre, remarque qu'elle y est moins commune que la grande bécassine ; Linnæus n'en fait pas mention dans le dénombrement des oiseaux de Suède ; cependant elle se trouve en Danemarck, suivant M. Brunnich. Cette petite bécassine a le bec moins long à proportion que l'autre ; son plumage est le même, avec quelques reflets cuivreux sur le dos, et de longs traits de pinceaux roussâtres sur des plumes couchées aux côtés du dos, et qui, étant alongées, soyeuses et comme effilées, ont apparemment donné lieu au nom de *haarschnepffe* que les Allemands lui donnent, selon M. Klein.

Ces petites bécassines restent presque toute l'année et nichent dans nos marais ; les œufs, de même couleur que ceux de la grande bécassine, sont seulement plus petits à proportion de l'oi-

seau, qui n'est pas plus gros qu'une alouette. On a souvent pris cette petite bécassine pour le mâle de la grande, et Willulghby corrige cette erreur populaire, en avouant qu'il le croyoit lui-même avant de les avoir comparées, ce qui n'a pas empêché Albin de tomber de nouveau dans cette même erreur.

LA BRUNETTE.

Willulghby donne cet oiseau sous le nom de *dunlin*, qui peut se rendre par *brunette* : il le dit indigène aux parties septentrionales de l'Angleterre. C'est une petite bécassine de la taille de la précédente, et qui paroît en différer assez peu : elle a le ventre noirâtre, ondé de blanc, et le dessus du corps tacheté de noir et d'un peu de blanc sur un fond brun-roux; du reste, elle est de la même figure et a les mêmes habitudes que notre petite bécassine; ainsi, c'est une espèce très-voisine, ou

peut-être une simple variété de l'espèce précédente.

Oiseaux étrangers qui ont rapport aux Bécassines.

LA BÉCASSINE *du Cap de Bonne-Espér.*

ELLE est un peu plus grande que notre bécassine commune, mais elle a le bec moins long; les couleurs de son plumage sont un peu moins sombres; un gris-bleuâtre haché de petites ondes noires fait le fond du manteau que traverse une ligne blanche tirée de l'épaule au croupion; une petite zone noire marque le haut de la poitrine; le ventre est blanc; la tête est coiffée de cinq bandes, l'une roussâtre au sommet, deux grises de chaque côté, puis deux blanches qui engagent l'œil et s'étendent en arrière.

LA BÉCASSINE DE MADAGASCAR.

CETTE bécassine est très-jolie par la disposition et le mélange des couleurs

de son plumage; la tête et le cou sont de couleur rousse, traversée d'un trait blanc qui passe sur l'œil, et qui est surmonté d'un trait noir; le bas du cou est ceint d'un large collet noir; les plumes du dos sont noirâtres, festonnées de gris; le roussâtre, le gris, le noirâtre, sont coupés sur les couvertures de l'aile par de petits festons ondoyans et serrés; les pennes moyennes de l'aile et celles de la queue sont coupées transversalement par bandes variées de cet agréable mélange, séparées par trois ou quatre rangs de taches ovales d'un beau roux-clair, encadré de noir; les grandes pennes sont traversées de bandes alternativement noires et rousses; le dessous du corps est blanc. Cette bécassine a près de dix pouces de longueur.

LA BÉCASSINE DE LA CHINE.

Elle est un peu moins grosse que notre grande bécassine, mais elle est

un peu plus haute sur jambes; elle a le bec presque aussi long; son plumage est moins sombre; il est chamarré sur le manteau par taches assez larges et par festons de gris-brun, de bleuâtre, de noir et de roux-clair; la poitrine est ornée d'un large feston noir; le dessous du corps est blanc; le cou est piqueté de gris-blanc et de roussâtre, et la tête est traversée de traits noirs et blancs.

LES BARGES.

De tous ces êtres légers sur lesquels la nature a répandu tant de vie et de graces, et qu'elle paroît avoir jetés à travers la grande scène de ses ouvrages, pour animer le vide de l'espace et y produire du mouvement, les oiseaux de marais sont ceux qui ont eu le moins de part à ses dons: leurs sens sont obtus, leur instinct est réduit aux sensations les plus grossières, et leur naturel se borne à chercher à l'entour

des marécages leur pâture sur la vase ou dans la terre fangeuse, comme si ces espèces, attachées au premier limon, n'avoient pu prendre part au progrès plus heureux et plus grand qu'ont fait successivement toutes les autres productions de la nature, dont les développemens se sont étendus et embellis par les soins de l'homme; tandis que ces habitans des marais sont restés dans l'état imparfait de leur nature brute.

En effet, aucun d'eux n'a les graces ni la gaîté de nos oiseaux des champs; ils ne savent point, comme ceux-ci, s'amuser, se réjouir ensemble, ni prendre de doux ébats entr'eux sur la terre ou dans l'air; leur vol n'est qu'une fuite, une traite rapide d'un froid marécage à un autre: retenus sur le sol humide, ils ne peuvent, comme les hôtes des bois, se jouer dans les rameaux, ni même s'y poser; ils gisent à terre, et se tiennent à l'ombre pen-

dant le jour ; une vue foible, un naturel timide, leur font préférer l'obscurité de la nuit ou la lueur des crépuscules à la clarté du jour, et c'est moins par les yeux que par le tact ou par l'odorat qu'ils cherchent leur nourriture ; c'est ainsi que vivent les bécasses, les bécassines et la plupart des autres oiseaux de marais, entre lesquels les barges forment une petite famille, immédiatement au-dessous de celle de la bécasse, elles ont la même forme de corps, mais les jambes plus hautes et le bec encore plus long, quoique conformé de même, à pointe mousse et lisse, droit ou un peu fléchi et légèrement relevé : Gesner se trompe en leur prêtant un bec aigu et propre à darder les poissons ; les barges ne vivent que de vers et de vermisseaux qu'elles tirent du limon. On trouve dans leur gésier des graviers, la plupart transparens, et tout semblables à ceux que contient aussi le gésier de

l'avocette; leur voix est assez extraordinaire, car Belon la compare au bêlement étouffé d'une chèvre; ces oiseaux sont inquiets et partent de loin, et jettent un cri de frayeur en partant; ils sont rares dans les contrées éloignées de la mer, et ils se plaisent dans les marais salés; ils ont sur nos côtes, et en particulier sur celles de Picardie, un passage régulier dans le mois de septembre; on les voit en troupes, et on les entend passer très-haut, le soir, au clair de la lune; la plupart s'abattent dans les marais; la fatigue les rend alors moins fuyards; ils ne reprennent leur vol qu'avec peine, mais ils courent comme des perdrix, et le chasseur, en les tournant, les rassemble assez pour en tuer plusieurs d'un seul coup; ils ne séjournent qu'un jour ou deux dans le même lieu, et souvent, dès le lendemain, on n'en trouve plus un seul dans ces marais, où ils étoient la veille en si grand nombre; ils ne ni-

chent pas sur nos côtes; leur chair est délicate et très-bonne à manger.

Nous distinguons huit espèces dans le genre de ces oiseaux.

LA BARGE COMMUNE.

Le plumage de cette barge est d'un gris uniforme, à l'exception du front et de la gorge, dont la couleur est roussâtre ; le ventre et le croupion sont blancs; les grandes pennes de l'aile sont noirâtres au-dehors, blanchâtres en dedans; les pennes moyennes et les grandes couvertures ont beaucoup de blanc; la queue est noirâtre et terminée de blanc; les deux plumes extérieures sont blanches, et le bec est noir à la pointe, et rougeâtre dans sa longueur, qui est de quatre pouces ; les pieds, avec la partie nue des jambes, en ont quatre et demi ; la longueur totale de la pointe du bec au bout de la queue est de seize pouces, et de

dix-huit jusqu'au bout des doigts.

M. Hébert nous a dit avoir tué quelques barges de cette espèce en Brie ; il paroît donc qu'elles s'abattent quelquefois dans le milieu des terres, ou qu'elles y sont poussées par quelque coup de vent.

LA BARGE ABOYEUSE.

Il faut que le cri de cet oiseau ressemble à un aboiement, puisqu'il en a pris chez les Anglais le nom d'*aboyeur* (*barker*), sous lequel Albin, et ensuite M. Adanson, l'ont indiqué; la dénomination de *barge grise*, qu'elle porte dans nos planches enluminées, ne la distingue pas assez de la première espèce, qui est grise aussi, et même plus uniformément que celle-ci, dont le manteau gris-brun est frangé de blanchâtre autour de chaque plume; celles de la queue sont rayées transversalement de blanc et de noirâtre. Cette

barge diffère aussi de la première par la grandeur; elle n'a que quatorze pouces de longueur de la pointe du bec au bout des doigts.

Elle habite les marécages des côtes maritimes de l'Europe, tant de l'Océan que de la Méditerranée; on la trouve dans les marais salans, et, comme les autres barges, elle est timide et fuit de loin : elle ne cherche aussi sa nourriture que pendant la nuit.

LA BARGE VARIÉE.

Si la plupart des nomenclateurs n'avoient pas donné cette barge comme distinguée de la précédente, et sous des noms différens, nous ne ferions de toutes deux qu'une seule et même espèce; les couleurs du plumage sont les mêmes; la forme, entièrement semblable, ne différe qu'en ce que celle-ci est un peu plus grande, ce qui n'indique pas toujours une diversité d'es-

pèces; car l'observation nous a souvent démontré que, dans la même espèce, il se trouve des variétés dans lesquelles le bec et les jambes sont quelquefois plus longs ou plus courts d'un demi-pouce; tout le plumage de cette barge est, comme celui de l'aboyeuse, varié de blanc, et cette couleur frange et encadre le gris-brun des plumes du manteau; la queue est rayée de même, et le dessous du corps est blanc. Les Allemands donnent à toutes deux le nom de *meer-houn;* les Suédois les appellent *gloutt;* ces noms paroissent exprimer un aboiement. Seroit-ce sur ce même nom que Gesner, par une fausse analogie, auroit pris ces barges pour l'oiseau *glottis* d'Aristote, dont il a fait ailleurs une poule sultane ou un râle? Albin tombe ici dans une erreur palpable, en prenant cette barge pour la femelle du chevalier aux pieds rouges.

LA BARGE ROUSSE.

ELLE est à-peu-près de la grosseur de l'aboyeuse ; elle a tout le devant du corps et le cou d'un beau roux ; les plumes du manteau, brunes et noirâtres, sont légèrement frangées de blanc et de roussâtre ; la queue est rayée transversalement de cette dernière couleur et de brun. On voit cette barge sur nos côtes ; elle se trouve aussi dans le Nord et jusqu'en Laponie : on la retrouve en Amérique ; elle a été envoyée de la baie d'Hudson en Angleterre : c'est un exemple de plus de ces espèces aquatiques, communes aux terres du nord des deux continens.

LA GRANDE BARGE ROUSSE.

CETTE barge est en effet plus grande que la précédente ; mais elle n'a de roux que le cou, et des bords roussâtres aux plumes noirâtres du dos ; la poi-

trine et le ventre sont rayés transversalement de noirâtre sur fond blanc-sale ; la longueur de cette barge, du bec aux ongles, est de dix-sept pouces : outre ces différences, qui paroissent la distinguer assez de la barge rousse, un observateur nous assure que ces deux espèces passent toujours séparément sur nos côtes. La grande barge rousse diffère même de toutes les autres par les mœurs, s'il est vrai, comme le dit Willulghby, qu'elle se promène la tête haute sur les plages sablonneuses et découvertes, sans chercher à se cacher ; le même naturaliste observe que c'est mal-à-propos qu'on lui donne, en quelques endroits de la côte d'Angleterre, le nom de *stone plover*, qui est proprement celui de notre courlis de terre ou grand pluvier ; mais c'est encore plus mal-à-propos que le traducteur d'Albin a rendu les noms de *godwit* et *d'œgocephalus*, qui désignent la barge par celui de *francolin*. Cette grande

barge rousse, qui se trouve sur nos côtes et sur celles d'Angleterre, se porte également sur les côtes de Barbarie. On la reconnoît dans la notice que donne le docteur Shaw de son *godwit of barbary*.

LA BARGE ROUSSE *de la baie d'Hudson*.

QUOIQU'IL y ait dans le plumage de cette barge, comparé à celui de la précédente, des différences qui consistent principalement en ce que celle-ci a plus de roux, et que même sa taille soit un peu plus grande, nous ne laissons pas de la regarder comme espèce très-voisine de celle de notre grande barge rousse, et peut-être même l'espèce est-elle originairement la même.

Cette barge rousse de la baie d'Hudson est, comme l'observe Edwards, la plus grande espèce de ce genre; elle a seize pouces du bout du bec à celui de la queue, et dix-neuf à celui des doigts; tout son plumage sur le manteau est

d'un fond brun - roux rayé transversalement de noir; les premières grandes pennes de l'aile sont noirâtres, les suivantes d'un rouge-bai pointillé de noir; celles de la queue sont rayées transversalement de cette même couleur et de roux.

LA BARGE BRUNE.

Elle est de la taille de la barge aboyeuse; le fond de sa couleur est un brun-foncé de noirâtre, relevé de petites lignes blanchâtres, dont les plumes du cou et du dos sont frangées, ce qui les fait paroître agréablement nuées ou écaillées; les pennes moyennes de l'aile et ses couvertures sont de même lisérées et pointillées de blanchâtre par les bords; ses premières grandes pennes ne montrent en dehors qu'un brun uni; celles de la queue sont rayées de brun et de blanc.

LA BARGE BLANCHE.

M. Edwards observe que le bec de cette barge fléchit en haut, comme celui de l'avocette, caractère dont la plupart des barges portent quelque légère trace, mais qui est fortement marqué dans celle-ci; elle est à-peu-près de la taille de la barge rousse; son bec, noir à la pointe, est orangé dans le reste de sa longueur; tout le plumage est blanc, à l'exception d'une teinte de jaunâtre sur les grandes pennes de l'aile et de la queue. Edwards croit que le plumage blanc est la livrée de ces oiseaux à la baie d'Hudson, et qu'ils reprennent leurs plumes brunes en été.

Au reste, il paroît que plusieurs espèces de barges sont descendues plus avant dans les terres de l'Amérique; et qu'elles sont parvenues jusqu'aux contrées méridionales; car Sloane place à la Jamaïque notre troisième espèce,

et Fernandez semble désigner deux barges dans la Nouvelle-Espagne, par les noms de *chiquatotolt*, oiseau *semblable à notre bécasse*, et *élotototl*, oiseau du même genre, qui se tient à terre sous les tiges de maïs.

LES CHEVALIERS.

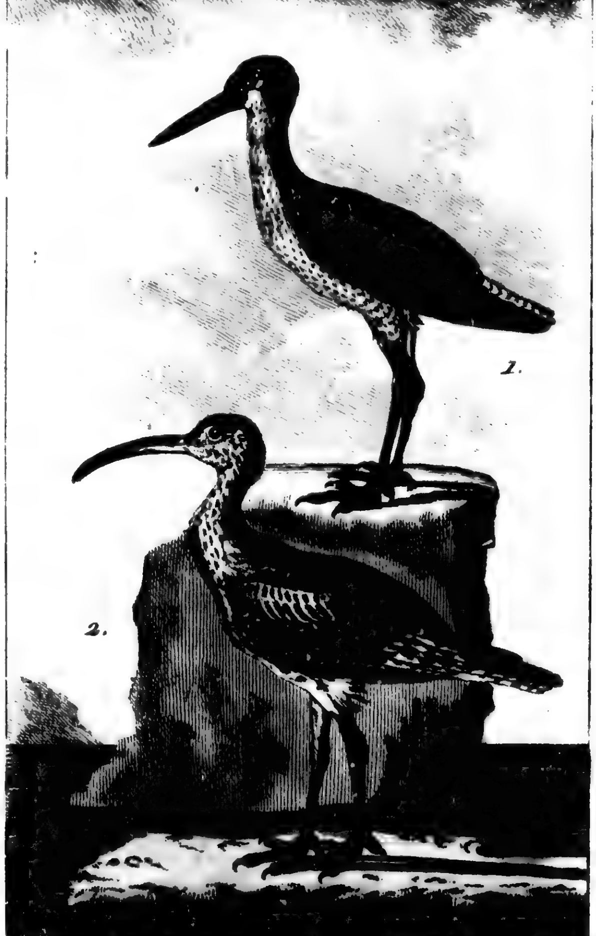
« Les Français, dit Belon, voyant un oysillon haut encruché sur ses jambes, quasi comme étant à cheval, l'ont nommé *chevalier.* » Il seroit difficile de trouver à ce nom d'autre étymologie. Les oiseaux chevaliers sont en effet fort haut montés ; ils sont plus petits de corps que les barges, et néanmoins ils ont les pieds tout aussi longs, leur bec plus raccourci, est au reste conformé de même ; et dans la nombreuse suite des espèces diverses qui de la bécasse descendent jusqu'au cincle, c'est après les barges que doivent se placer les chevaliers. Comme elles, ils vivent

RELLE

ésigner deux
Espagne, par
, oiseau *sem-*
élotototl, oi-
ui se tient à
ïs.

IERS.

Belon, voyant
é sur ses jam-
cheval, l'ont
oit difficile de
étymologie.
sont en effet
nt plus petits
et néanmoins
longs, leur
u reste con-
a nombreuse
qui de la bé-
cincle, c'est
ent se placer
es, ils vivent



Deseve del. *P. Tardieu Sculp.*

1. LE CHEVALIER. 2. LE CORLIEU.

1.

…lieu Sculp.

…RLIEU.

dans les prairies humides et dans les endroits marécageux; mais ils fréquentent aussi les bords des étangs et des rivières, entrent dans l'eau jusqu'au-dessus des genoux. Sur les rivages, ils courent avec vîtesse, *et telle petite corpulence*, dit Belon, *montée dessus si hautes échasses, chemine gaîment et court moult légèrement.* Les vermisseaux sont leur pâture ordinaire; en temps de sécheresse, ils se rabattent sur les insectes de terre, et prennent des scarabées, des mouches, etc.

Leur chair est estimée, mais c'est un mets assez rare, car ils ne sont nulle part en grand nombre, et d'ailleurs ils ne se laissent approcher que difficilement.

Nous connoissons six espèces de ces oiseaux.

LE CHEVALIER COMMUN.

Il paroît être de la grosseur du pluvier doré, parce qu'il est fort garni de

plumes; et, en général, les chevaliers sont moins charnus qu'ils ne semblent l'être; celui-ci a près d'un pied du bec à la queue, et un peu plus du bec aux ongles : presque tout son plumage est nué de gris-blanc et de roussâtre; toutes les plumes sont frangées de ces deux couleurs, et noirâtres dans le milieu; ces mêmes couleurs de blanc et de roussâtre sont finement pointillées sur la tête, et s'étendent sur l'aile dont elles bordent les petites plumes; les grandes noirâtres, le dessous du corps et le croupion sont blancs : M. Brisson dit que les pieds de cet oiseau sont d'un rouge-pâle, et en conséquence, il lui applique des phrases qui conviennent mieux à l'oiseau de l'espèce suivante. Il se pourroit aussi qu'il y eût variété dans celle-ci, puisque le chevalier représenté dans nos planches enluminées a les pieds gris ou noirâtres, de même que le bec.

C'est sur un rapport assez léger de res-

semblance dans les couleurs, que Belon a cru reconnoître le chevalier dans le *calidris* d'Aristote. Le chevalier fréquente les bords des rivières, se trouve même quelquefois sur nos étangs, mais plus ordinairement sur les rivages de la mer. On en voit dans quelques-unes de nos provinces de France, et particulièrement en Lorraine. On en voit aussi sur toutes les plages sablonneuses des côtes d'Angleterre; il s'est porté jusqu'en Suède, en Danemarck, et même en Norwège.

LE CHEVALIER AUX PIEDS ROUGES.

Les pieds rouges de ce bel oiseau le rendent d'autant plus remarquable, qu'il a plus de la moitié de la jambe nue; son bec, noirâtre à la pointe, est du même rouge, vif à la racine; ce chevalier est de la même grandeur et figure que le précédent: son plumage est blanc sous le ventre, légèrement ondé de gris et de roussâtre sur la poitrine

et le devant du cou, varié sur le dos de roux et de noirâtre par petites bandes transversales, marquées sur les petites pennes de l'aile, dont les grandes sont noirâtres.

Le chevalier aux pieds rouges s'appelle *courrier* sur la Saône; il est connu en Lorraine et dans l'Orléanois, où néanmoins il est assez rare. M. Hébert nous dit en avoir vu dans la Brie en avril; il se pose sur les étangs dans les endroits où l'eau n'est pas bien haute; il a la voix agréable et un petit sifflet semblable à celui du bécasseau. C'est le même oiseau qui est connu dans le Boulonnois, sous le nom de *gambette*, nom dérivé de la hauteur de ses jambes. On trouve aussi cet oiseau en Suède, et il se pourroit qu'il eût, comme plusieurs autres, passé d'un continent à l'autre. L'*yacatopil* du Mexique, de Fernandez, paroît être fort voisin de notre chevalier aux pieds rouges, tant par les dimensions que par les couleurs; il

faut même que quelques espèces de ce genre se soient portées plus avant dans les contrées de l'Amérique, puisque du Tertre compte le chevalier au nombre des oiseaux de la Guadeloupe, et que Labat l'a reconnu dans la multitude de ceux de l'île d'*Aves* ; d'autre part, un de nos correspondans nous assure en avoir vu à Cayenne et à la Martinique en grand nombre ; ainsi nous ne pouvons douter que ces oiseaux ne soient répandus dans presque toutes les contrées tempérées et chaudes des deux continens.

LE CHEVALIER VARIÉ.

Ce chevalier, qui est le même que le *chevalier cendré* de M. Brisson, nous paroît mieux désigné par l'épithète de *varié*, puisque, suivant la phrase même de cet académicien, il a dans le plumage autant de noirâtre et de roux que de gris; la première couleur cou-

vre le dessus de la tête et le dos, dont les plumes sont bordées de la seconde, c'est-à-dire de roux; les ailes sont également noirâtres et frangées de blanc ou de roussâtre; ces teintes se mêlent à du gris sur tout le devant du corps; les pieds et le bec sont noirs, ce qui a donné lieu à Belon d'appeler cet oiseau *chevalier noir*, par opposition à celui qui a les pieds rouges : tous deux sont de la même grosseur; mais celui-ci a les jambes moins hautes.

Il paroît que cet oiseau fait son nid de fort bonne heure, et qu'il revient dans nos contrées avant le printemps; car Belon dit que, dès la fin d'avril, on apporte de leurs petits, dont le plumage ressemble alors beaucoup à celui du râle, et *qu'autrement on n'a point coutume de voir ces chevaliers, sinon en hiver*. Au reste, ils ne nichent pas également sur toutes nos côtes de France : par exemple, nous sommes bien informés qu'ils ne font que pas-

ser en Picardie ; ils y sont emmenés par le vent du nord-est, au mois de mars, avec les barges ; ils y font peu de séjour, et ne repassent qu'au mois de septembre. Ils ont quelques habitudes semblables à celles des bécassines, quoiqu'ils aillent moins de nuit, et qu'ils se promènent davantage pendant le jour ; on les prend de même au rejetoir. Linnæus dit que cette espèce se trouve en Suède.

LE CHEVALIER BLANC.

Ce chevalier se trouve à la baie d'Hudson ; il est à-peu-près de la taille du chevalier, *première espèce ;* tout son plumage est blanc, le bec et les pieds sont orangés.

Edwards pense que ces oiseaux sont du nombre de ceux que le froid de l'hiver fait blanchir dans le nord, et qu'en été ils reprennent leur couleur brune ; couleur dont les grandes pennes des

ailes et de la queue, dans la figure de cet auteur, présentent encore une teinte, et qui se marque par petites ondes sur le manteau.

LE CORLIEU.

Le corlieu est de moitié moins grand que le courlis, auquel il ressemble par la forme, par le fond des couleurs, et même par leur distribution; il a aussi le même genre de vie et les mêmes habitudes; cependant ces deux espèces sont très-distinctes; elles subsistent dans les mêmes lieux sans se mêler ensemble, et restent à la distance que met entr'elles l'intervalle de grandeur trop considérable pour qu'elles puissent se réunir; l'espèce du corlieu paroît être plus particulièrement attachée à l'Angleterre, où, suivant les auteurs de la Zoologie Britannique, elle est plus commune que celle du grand courlis. Il paroît, au contraire,

qu'elle est fort rare dans nos provinces. Belon ne l'a pas connue, et il y a toute apparence qu'elle n'est pas plus fréquente en Italie qu'en France, car Aldrovande n'en a parlé que confusément d'après Gesner.

LE GOUARONA.

Guara est, comme nous l'avons vu, le nom du courlis rouge chez les Brasiliens; ils nomment *guarana* ou *gouarana* celui-ci, dont le plumage est d'un brun-marron, avec des reflets verts au croupion, aux épaules et au côté extérieur des pennes de l'aile; la tête et le cou sont variés de petites lignes longitudinales blanchâtres, sur un fond brun. Cet oiseau a deux pieds de longueur du bec aux ongles; il a beaucoup de rapports avec le courlis vert d'Europe, et paroît être le représentant de cette espèce en Amérique; sa chair est assez bonne, au rapport de Marcgrave,

qui dit en avoir mangé souvent ; on le trouve à la Guiane aussi bien qu'au Brésil.

Espèces connues dans ce genre.

La Bécasse commune, *scolopax Rusticola.*
La Bécasse des Savanes, *scolopax Paludosa.*
La Bécassine commune, *scolopax Gallinago.*
La petite Bécassine, *scolopax Gallinula.*
La Brunette, *scolopax Pusilla.*
La Barge rouge de la baie d'Hudson, ou le Fedoa, *scolopax Fedoa.*
La Barge variée, *scolopax Glottis.*
Le Chevalier, *scolopax Calidris.*
La Barge commune, *scolopax Limosa.*
La Bécassine du Cap de Bonne-Espérance, *scolopax Capensis.*
La Bécassine blanche des Indes, *scolopax Indica.*
La Barge rousse, *scolopax Lapponica.*
La Barge aboyeuse, *scolopax Ægocephala.*
Le Chevalier blanc, *scolopax Candida.*
La Barge brune, *scolopax Fusca.*
Le Corlieu, *scolopax Phœpus.*
La Bécasse-courlis de l'île Luçon, *scolopax Luzoniensis.*

La Bécasse - courlis commune, *scolopax Arquata.*

La Bécasse-courlis de Madagascar, *scolopax Madagascariensis.*

Le Gouarona, *scolopax Guarauna.*

L^e GENRE.

LE VANNEAU, *TRINGA.*

(Pieds à quatre doigts.)

Caractère générique : bec presque rond, obtus ; pouce des pieds à peine appuyé sur la terre.

LE VANNEAU.

Le vanneau paroît avoir tiré son nom, dans notre langue et en latin moderne, du bruit que font ses ailes en volant, qui est assez semblable au bruit d'un van qu'on agite pour purger le blé ; son nom anglais *lapwing* a le même rapport au battement fréquent et

RELLE

R E.

TRINGA.

ts.)

presque rond,
à peine ap-

A U.

iré son nom,
in moderne,
s en volant,
u bruit d'un
rger le blé;
a le même
fréquent et



Deseve del. Racine Sculp.

1. LE VANNEAU. 2. LA MAUBECHE.

bruyant de ses ailes. Les Grecs, outre les noms d'*aex* et d'*aega*, relatifs à son cri, lui avoient donné celui de *paon sauvage* (Ταὼς ἄγριος), à cause de son aigrette et de ses jolies couleurs; cependant cette aigrette du vanneau est bien différente de celle du paon; elle ne consiste qu'en quelques longs brins effilés très-déliés; et les couleurs de son corps, dont le dessous est blanc, n'offrent, sur un fond assez sombre, leurs reflets brillans et dorés qu'à l'œil qui les recherche de près. On a aussi donné au vanneau le nom de *dix-huit*, parce que ces deux syllabes, prononcées foiblement, expriment assez bien son cri, que dans plusieurs langues on a cherché à rendre également par des sons imitatifs. Il donne en partant un ou deux coups de voix, et se fait aussi entendre par reprises dans son vol, même durant la nuit; il a les ailes très-fortes, et il s'en sert beaucoup, vole long-temps de suite, et s'élève très-

haut ; posé à terre, il s'élance, bondit, et parcourt le terrein par petits vols coupés.

Cet oiseau est fort gai ; il est sans cesse en mouvement, folâtre, et se joue de mille façons en l'air ; il s'y tient par instans dans toutes les situations, même le ventre en haut, ou sur le côté, et les ailes dirigées perpendiculairement ; et aucun oiseau ne caracole et ne voltige plus lestement.

Les vanneaux arrivent dans nos prairies en grandes troupes au commencement de mars ou même dès la fin de février, après le dernier dégel, et par le vent du sud. On les voit alors se jeter dans les blés verts, et couvrir le matin les prairies marécageuses pour y chercher les vers qu'ils font sortir de terre par une singulière adresse : le vanneau, qui rencontre un de ces petits tas de terre en boulettes ou chapelets, que le ver a rejetés en se vidant, le débarrasse d'abord légèrement, et, ayant

mis le trou à découvert, il frappe à côté la terre de son pied, et reste l'œil attentif et le corps immobile : cette légère commotion suffit pour faire sortir le ver, qui, dès qu'il se montre, est enlevé d'un coup de bec. Le soir venu, ces oiseaux ont un autre manége; ils courent dans l'herbe, et sentent sous leurs pieds les vers qui sortent à la fraîcheur; ils en font ainsi une ample pâture, et vont ensuite se laver le bec et les pieds dans les petites mares ou dans les ruisseaux.

Ces oiseaux se laissent difficilement approcher, et semblent distinguer de très-loin le chasseur; on peut les joindre de plus près lorsqu'il fait un grand vent, car alors ils ont peine à prendre leur essor. Quand ils sont attroupés et prêts à s'élever ensemble, tous agitent leurs ailes par un mouvement égal, et, comme elles sont doublées de blanc et qu'ils sont fort près les uns des autres, le terrein couvert par leur multitude,

et que l'on voyoit noir, paroît blanc tout d'un coup; mais cette grande société que forment les vanneaux à leur arrivée tend à se rompre dès que les premières chaleurs du printemps se font sentir, et deux à trois jours suffisent pour les séparer. Le signal est donné par des combats que les mâles se livrent entr'eux; les femelles semblent fuir, et sortent les premières du milieu de la troupe, comme si ces querelles ne les intéressoient pas; mais, en effet, pour attirer après elles ces combattans, et leur faire contracter une société plus intime et plus douce, dans laquelle chaque couple sait se suffire durant les trois mois que durent les amours et le soin de la nichée.

La ponte se fait en avril; elle est de trois ou quatre œufs oblongs, d'un vert-sombre, fort tachetés de noir : la femelle les dépose dans les marais sur les petites buttes ou mottes de terre élevées au-dessus du niveau du terrein :

précaution qu'elle semble prendre pour les mettre à l'abri de la crue des eaux, mais qui néanmoins lui ôte les moyens de cacher son nid, et le laisse entièrement à découvert ; pour en former l'emplacement, elle se contente de tondre à fleur de terre un petit rond dans l'herbe, qui bientôt se flétrit à l'entour par la chaleur de la couveuse : si on trouve l'herbe fraîche, on juge que les œufs n'ont point encore été couvés. On dit ces œufs bons à manger, et, dans plusieurs provinces, on les ramasse à milliers pour les porter dans les marchés; mais n'est-ce point offenser, appauvrir la nature, que de détruire ainsi ses tendres germes dans les espèces que nous ne pouvons d'ailleurs multiplier ? Les œufs de poule et des autres oiseaux domestiques sont à nous par les soins que nous prenons pour leur multiplication ; mais ceux des oiseaux libres n'appartiennent qu'à la mère commune de tous les êtres.

Le temps de l'incubation du vanneau, comme la plupart des oiseaux, est de vingt jours; la femelle couve assidument : si quelque objet inquiétant la force à se lever de son nid, elle piette un certain espace en se traînant dans l'herbe, et ne s'envole que lorsqu'elle se trouve assez éloignée de ses œufs, pour que son départ n'en indique pas la place; les vieilles femelles, à qui on a enlevé leurs œufs, ne s'exposent plus à nicher à découvert dans les marais; elles se retirent dans les blés qui montent en tuyau, et y font plus tranquillement une seconde ponte; les jeunes, moins expérimentées, s'exposent, après une première perte, à une seconde, et font quelquefois jusqu'à trois pontes successives dans les mêmes lieux; mais les dernières ne sont plus que de deux œufs, ou même d'un seul.

Les petits vanneaux, deux ou trois jours après leur naissance, courent

dans l'herbe, et suivent leurs père et mère: ceux-ci, à force de sollicitude, trahissent souvent leur petite famille, et la décèlent en passant et repassant sur la tête du chasseur avec des cris inquiets, qui redoublent à mesure qu'on approche de l'endroit où les petits se sont tapis à terre au premier signe d'alarme: se sentant pressés, ils partent en courant, et il est difficile de les prendre sans chien, car ils sont aussi alertes que les perdreaux. Ils sont alors tout couverts d'un duvet noirâtre, voilé sous de longs poils blancs; mais, dès le mois de juillet, ils entrent dans la mue, qui donne à leur plumage ses belles couleurs.

Dès-lors la grande société commence à se renouer: tous les vanneaux d'un marais, jeunes et vieux, se rassemblent; ils se joignent aux bandes des marais voisins, et forment en peu de jours des troupes de cinq ou six cents. On les voit planer dans l'air ou errer dans

les prairies, et se répandre après les plaies dans les terres labourées.

Ces oiseaux passent pour inconstans, et, en effet, ils ne se tiennent guère plus de vingt-quatre heures dans le même canton; mais cette inconstance est fondée sur un besoin réel; un canton épuisé de vers en un jour, le lendemain la troupe est forcée de se transporter ailleurs. Au mois d'octobre, les vanneaux sont très-gras; c'est le temps où ils trouvent la plus ample pâture, parce que, dans cette saison humide, les vers sortent de terre à milliers: mais les vents froids, qui soufflent vers la fin de ce mois, en les faisant rentrer en terre, obligent les vanneaux de s'éloigner; c'est même la cause de la disparition de tous les oiseaux vermivores ou mangeurs de vers, et de leur départ de nos contrées, ainsi que de toutes celles du nord aux approches du froid; ils vont chercher leur nourriture dans le midi, où commence alors

la saison des pluies : mais, par une semblable nécessité, ils sont forcés de quitter au printemps ces terres du midi; l'excès de la chaleur et de la sécheresse y causant en été le même effet que l'excès du froid de nos hivers, par rapport à la disparition des vers qui ne se montrent à la surface de la terre que lorsqu'elle est en même temps humide et tempérée.

Et cet ordre du départ et du retour des oiseaux qui vivent de vers est le même dans tout notre hémisphère ; nous en avons une preuve particulière pour l'espèce du vanneau; au Kamtschatka, le mois d'octobre s'appelle *le mois des vanneaux ;* et c'est alors le temps de leur départ de cette contrée comme des nôtres.

Belon dit que le vanneau est *connu en toute terre :* effectivement l'espèce en est très-répandue. Nous venons de dire que ces oiseaux se sont portés jusqu'à l'extrémité orientale de l'Asie : on les

trouve également dans les contrées intérieures de cette vaste région, et on en voit par toute l'Europe. A la fin de l'hiver, ils paroissent à milliers dans nos provinces de Brie et de Champagne ; on en fait des chasses abondantes, il s'en prend des volées au filet à miroir ; on le tend pour cela dans une prairie, on place entre les nappes quelques vanneaux empaillés et un ou deux de ces oiseaux vivans, pour servir d'appelans, ou bien l'oiseleur caché dans sa loge imite leur cri de réclame avec un appeau de fine écorce ; à ce cri perfide la troupe entière s'abat et donne dans les filets. Olina place dans le courant de novembre les grandes captures de vanneaux, et il paroît, à sa narration, qu'on voit ces oiseaux attroupés tout l'hiver en Italie.

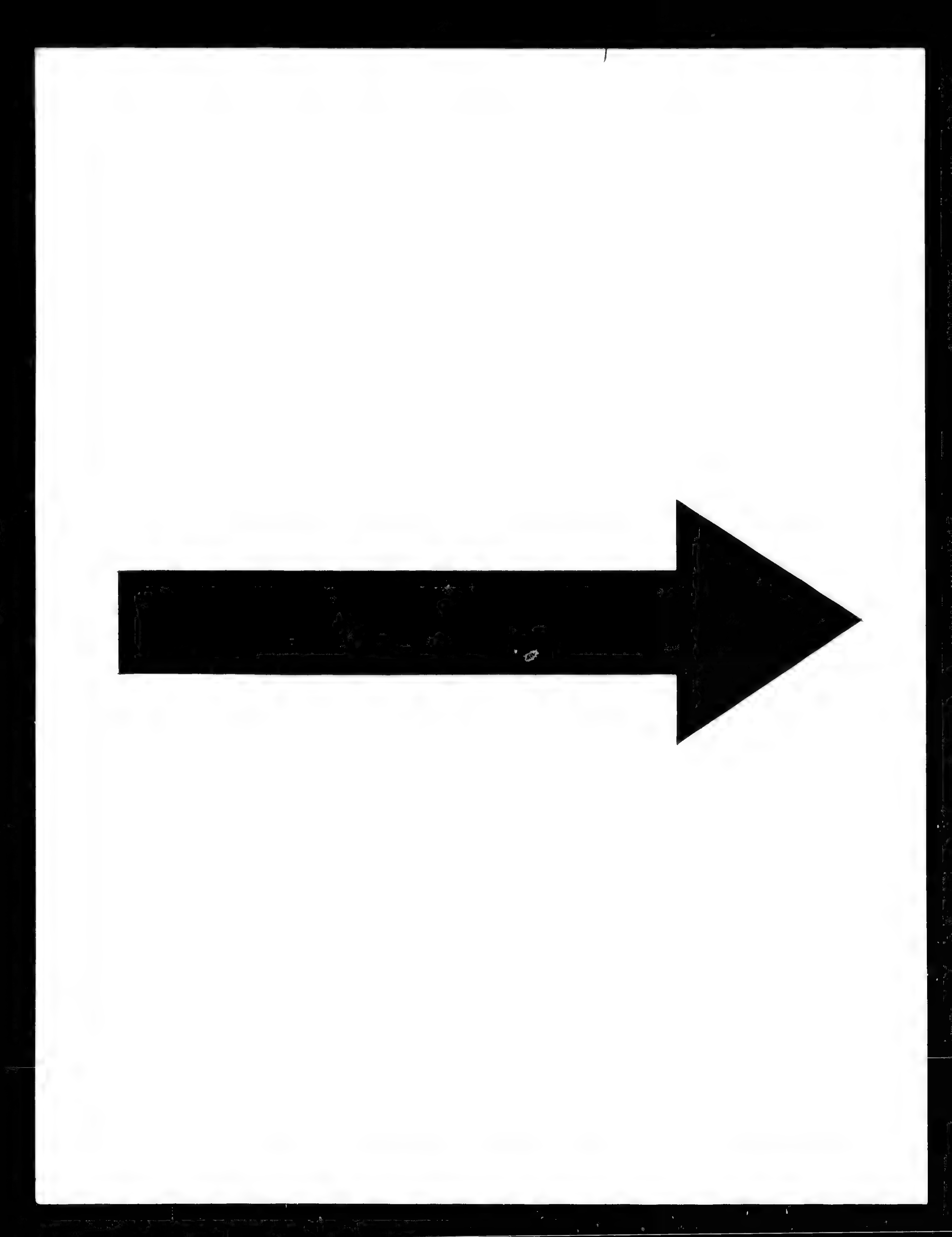
Le vanneau est un gibier assez estimé ; cependant ceux qui ont tiré la ligne délicate de l'abstinence pieuse l'ont, comme par faveur, admis parmi

les mets de la mortification. Le vanneau a le ventricule très-musculeux, doublé d'une membrane sans adhérence, recouvert par le foie, et contenant pour l'ordinaire quelques petits cailloux : le tube intestinal est d'environ deux pieds de longueur; il y a deux *cæcum* dirigés en avant, chacun de plus de deux pouces de long; une vésicule du fiel adhérente au foie et au duodenum; le foie est grand et coupé en deux lobes; l'œsophage, long d'environ six pouces, est dilaté en poche avant son insertion; le palais est hérissé de petites pointes charnues qui se couchent en arrière; la langue étroite, arrondie par le bout, a dix lignes de long. Willulghby observe que les oreilles sont placées dans le vanneau plus bas que dans les autres oiseaux.

Il n'y a pas de différence de grandeur entre le mâle et la femelle; mais il y en a quelques-unes dans les couleurs du plumage, quoiqu'Aldrovande dise

n'y en avoir point remarqué : ces différences reviennent, en général, à ce que les couleurs de la femelle sont plus foibles, et que les parties noires sont mélangées de gris; sa huppe est aussi plus petite que celle du mâle, dont la tête paroît être un peu plus grosse et plus arrondie; la plume de ces oiseaux est épaisse et son duvet bien fourni; ce duvet est noir près du corps; le dessous et le bord des ailes, vers l'épaule, sont blancs, ainsi que le ventre, les deux plumes extérieures de la queue et la première moitié des autres; il y a un point blanc de chaque côté du bec, et un trait de même couleur sur l'œil en façon de sourcil : tout le reste du plumage est d'un fond noir, mais enrichi de beaux reflets d'un luisant métallique, changeant en vert et en rouge-doré, particulièrement sur la tête et les ailes; le noir sur la gorge et le devant du cou est mêlé de blanc par taches; mais ce noir forme seul sur la

poitrine un large plastron arrondi; il est, ainsi que le noir des pennes de l'aile, lustré de vert bronzé: les couvertures de la queue sont rousses; mais comme il se trouve assez fréquemment de la diversité dans le plumage d'un individu à un autre, un plus grand détail dans la description deviendroit superflu: nous observerons seulement que la huppe n'est point implantée sur le front, mais à l'occiput, ce qui lui donne plus de grace; elle est composée de cinq ou six brins délicats, effilés, d'un beau noir, dont les deux supérieurs couvrent les autres et sont beaucoup plus longs; le bec noir, assez petit et court, n'ayant pas plus de douze ou treize lignes, est renflé vers le bout; les pieds sont hauts et minces et d'un rouge-brun, ainsi que le bas des jambes qui est dénué de plumes sur sept ou huit lignes de hauteur; le doigt extérieur et celui du milieu sont joints à l'origine par une petite membrane;



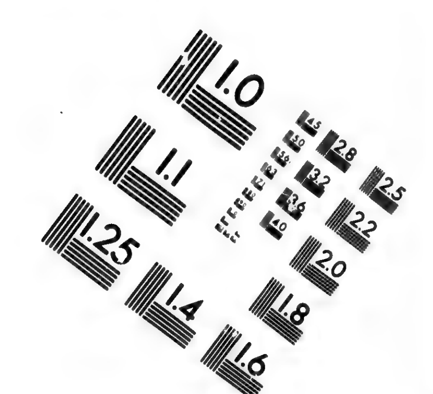
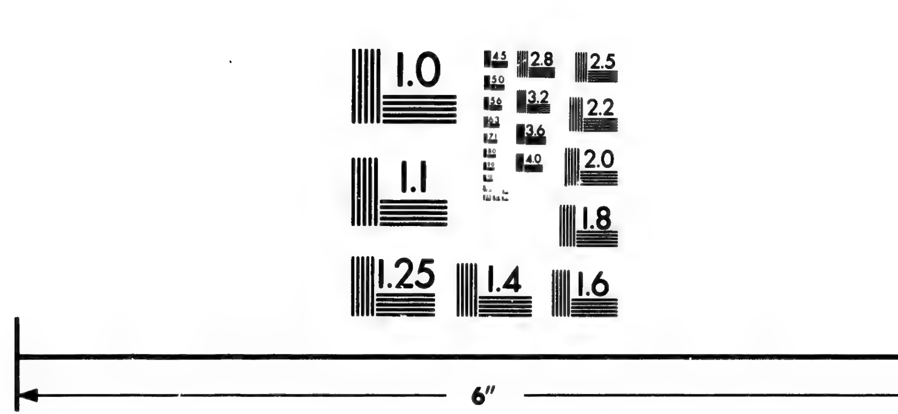


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



celui de derrière est très-court et ne pose point à terre; la queue ne dépasse pas l'aile pliée; la longueur totale de l'oiseau est de onze ou douze pouces, et sa grosseur approche de celle du pigeon commun.

On peut garder les vanneaux en domesticité; il faut, dit Olina, les nourrir de cœur de bœuf dépecé en filets; quelquefois on en met dans les jardins, où ils servent à détruire les insectes; ils y restent volontiers et ne cherchent point à s'enfuir; mais, comme le remarque Klein, cette facilité qu'on trouve à captiver cet oiseau vient plutôt de stupidité que de sensibilité : et d'après le maintien et la physionomie de ces oiseaux, tant vanneaux que pluviers, cet observateur prétend qu'on peut prononcer qu'ils n'ont qu'un instinct fort obtus.

LE VANNEAU SUISSE.

Ce vanneau est à-peu-près de la taille du vanneau commun ; il a tout le dessus du corps varié transversalement d'ondes de blanc et de brun : le devant du corps est noir ou noirâtre ; le ventre est blanc ; les grandes pennes de l'aile sont noires, et la queue est traversée de bandes comme le dos. La dénomination de *vanneau Suisse,* pourroit donc venir de cet habillement mi-parti ; cette étymologie est peut-être aussi plausible que celle de *vanneau de Suisse,* car cet oiseau ne se trouve point exclusivement en Suisse, et paroît dans nos contrées ; mais il est vrai qu'il y est beaucoup plus rare que l'autre, et qu'on ne l'y voit jamais en troupes nombreuses.

LE VANNEAU-PLUVIER.

C'est cet oiseau que Belon nomme *pluvier gris,* et qui ressemble effective-

ment autant et peut-être plus au pluvier qu'au vanneau ; il porte, à la vérité, comme le dernier, ce petit doigt postérieur dont le pluvier est dépourvu, différence par laquelle les naturalistes ont séparé ces oiseaux ; mais on doit observer que ce doigt est plus petit que dans le vanneau ; qu'il est à peine apparent, et que, de plus, cette espèce ne porte dans son plumage aucune livrée de celui du vanneau.

Aldrovande conjecture, avec assez de vraisemblance, qu'Aristote a fait mention de cet oiseau sous le nom de *pardalis ;* sur quoi il faut remarquer que ce philosophe ne paroît pas parler du pardalis comme d'un oiseau qu'il connoissoit par lui-même, voici ses termes : « Le pardalis est, dit-on, un oiseau qui ordinairement vole en troupes ; on n'en rencontre pas un isolé des autres ; son plumage est cendré ; sa grandeur celle du *molliceps ;* il vole et court également bien ; sa voix n'est point

forte, mais son cri est fréquent. » Ajoutez que le nom *pardalis* marque un plumage tacheté : tout le reste des traits se rapporte également bien à un oiseau de la famille du pluvier ou du vanneau.

Willulghby nous assure que cet oiseau se voit fréquemment dans les terres de l'état de Venise, où on le nomme *squatarola*. Marsigli le compte parmi les oiseaux des rives du Danube ; Schwenckfeld entre ceux de Silésie ; Rzaczynski au nombre de ceux de Pologne, et Sibbald le nomme dans la liste des oiseaux de l'Ecosse ; d'où l'on voit que cette espèce, comme toute la famille des vanneaux, est extrêmement répandue. Est-ce une particularité de son Histoire Naturelle, que Linnæus a voulu remarquer, lorsqu'il l'a nommé, dans une de ces éditions, *tringa augusti mensis*, et se trouve-t-il au mois d'août en Suède? Du reste, le doigt postérieur de ce vanneau-pluvier est si petit et si peu apparent, que nous ne

ferons pas difficulté de lui rapporter, avec M. Brisson, le *vanneau brun* de Schwenckfeld, quoiqu'il dise expressément qu'il n'a point de doigt postérieur.

Nous rapporterons encore à cette espèce, comme très-voisine, celle du *vanneau varié* de M. Brisson : Aldrovande ne donne sur cet oiseau qu'une figure sans notice ; mais son titre seul indique qu'il a connu la grande ressemblance qui est entre ces deux oiseaux : toutes leurs proportions sont à très-peu-près les mêmes ; le fond du plumage ne diffère que de quelques teintes ; seulement il est encore plus tigré dans ce vanneau varié, que nous regardons comme une seconde race dans l'espèce du vanneau-pluvier. L'un et l'autre, suivant M. Brisson, fréquentent les bords de la mer ; mais il est clair, par les témoignages que nous venons de citer, que ces oiseaux se trouvent aussi dans des pays éloignés de la mer, et

même fort avant dans l'intérieur des terres en différentes contrées.

LE CANUT.

Il y a apparemment dans les provinces du nord quelque anecdote sur cet oiseau, qui lui aura fait donner le nom d'oiseau du *roi Canut*, puisque Edwards le nomme ainsi ; il ressembleroit beaucoup au vanneau gris s'il étoit aussi grand, et si son bec n'étoit autrement conformé ; ce bec est assez gros à sa base, et va en diminuant jusqu'à l'extrémité, qui n'est pas fort pointue, mais qui cependant n'a pas de renflement comme le bec du vanneau ; tout le dessus du corps est cendré et ondé ; les pointes blanches des grandes couvertures tracent une ligne sur l'aile ; des croissans noirâtres, sur un fond gris-blanc, marquent les plumes du croupion ; tout le dessous du corps est blanc, marqueté de taches

grises sur la gorge et la poitrine; le bas de la jambe est nu; la queue ne dépasse pas les ailes pliées, et le canut est certainement de la grande tribu des petits oiseaux de rivage. Willulghby dit qu'il vient de ces oiseaux canuts dans la province de Lincoln au commencement de l'hiver, qu'ils y séjournent deux ou trois mois, allant en troupes, se tenant sur les bords de la mer, et qu'ensuite ils disparoissent; il ajoute en avoir vu de même en Lancaster-shire, près de Liverpool. Edwards a trouvé celui qu'il a décrit au marché de Londres pendant le grand hiver de 1740, ce qui semble indiquer que ces oiseaux ne viennent au sud de la Grande-Bretagne que dans les hivers les plus rudes; mais il faut qu'ils soient plus communs dans le nord de cette île, puisque Willulghby parle de la manière de les engraisser, en les nourrissant de pain trempé de lait, et du goût exquis que cette nourriture

poitrine; le bas
queue ne dé-
s, et le canut
rande tribu des
. Willulghby
oiseaux canuts
coln au com-
qu'ils y séjour-
is, allant en
s bords de la
disparoissent;
nême en Lan-
verpool. Ed-
l a décrit au
dant le grand
able indiquer
nt au sud de
dans les hi-
il faut qu'ils
s le nord de
lghby parle
isser, en les
é de lait, et
nourriture





Deseve del. Racine Sculp.

1. LE COMBATTANT ou PAON DE MER.

2. LE TOURNE PIERRE.

Tom . IX.

e Sculp.
E MER.

leur donne; il ajoute qu'on distingueroit au premier coup d'œil cet oiseau des maubèches et guignettes (*tringæ*) par la barre blanche de l'aile, quand il n'y auroit pas d'autres différences. Il observe encore que le bec est d'une substance plus forte que ne l'est généralement celle du bec de tous les oiseaux qui l'ont conformé comme celui de la bécasse.

LES COMBATTANS, OU PAONS DE MER.

Il est peut-être bizarre de donner à des animaux un nom qui ne paroît fait que pour l'homme en guerre; mais ces oiseaux nous imitent : non-seulement ils se livrent entr'eux des combats seul à seul, des assauts corps à corps, mais ils combattent aussi en troupes réglées, ordonnées, et marchant l'une contre l'autre; ces phalanges ne sont composées que de mâles, qu'on prétend être dans cette espèce beaucoup plus nombreux que les fe-

melles; celles-ci attendent à part la fin de la bataille, et restent le prix de la victoire; l'amour paroît donc être la cause de ces combats, les seuls que doive avouer la nature, puisqu'elle les occasionne et les rend nécessaires par un de ses excès, c'est-à-dire par la disproportion qu'elle a mise dans le nombre des mâles et des femelles de cette espèce.

Chaque printemps ces oiseaux arrivent par grandes bandes sur les côtes de Hollande, de Flandre et d'Angleterre, et, dans tous ces pays, on croit qu'ils viennent des contrées plus au nord; on les connoît aussi sur les côtes de la mer d'Allemagne, et ils sont en grand nombre en Suède, et particulièrement en Scanie; il s'en trouve de même en Danemarck jusqu'en Norwège, et Muller dit en avoir reçu trois de Finmarchie. L'on ne sait pas où ces oiseaux se retirent pour passer l'hiver; comme ils nous arrivent

régulièrement au printemps, et qu'ils séjournent sur nos côtes pendant deux ou trois mois, il paroît qu'ils cherchent les climats tempérés ; et, si les observateurs n'assuroient pas qu'ils viennent du côté du nord, on seroit bien fondé à présumer qu'ils arrivent au contraire des contrées du midi ; cela me fait soupçonner qu'il en est de ces oiseaux combattans comme des bécasses, que l'on a dit venir de l'est, et s'en retourner à l'ouest ou au sud, tandis qu'elles ne font que descendre des montagnes dans les plaines, ou remonter de la plaine aux montagnes. Les combattans peuvent de même ne pas venir de loin, et se tenir en différens endroits de la même contrée dans les différentes saisons ; et, comme ce qu'ils ont de singulier, je veux dire leurs combats et leur plumage de guerre, ne se voit qu'au printemps, il est très-possible qu'ils passent en d'autres temps sans être remarqués, et peut-

être en compagnie des maubèches ou des chevaliers, avec lesquels ils ont beaucoup de rapports et même de ressemblance.

Les combattans sont de la taille du chevalier aux pieds rouges, un peu moins hauts sur jambes; ils ont le bec de la même forme, mais plus court; les femelles sont ordinairement plus petites que les mâles, et se ressemblent par le plumage qui est blanc, mélangé de brun sur le manteau; mais les mâles sont au printemps si différens les uns des autres, qu'on les prendroit chacun pour un oiseau d'espèce particulière; de plus de cent qui furent comparés devant M. Klein, chez le gouverneur de Scanie, on n'en trouva pas deux qui fussent entièrement semblables; ils différoient ou par la taille, ou par les couleurs, ou par la forme et le volume de ce gros collier en forme d'une crinière épaisse de plumes enflées qu'ils portent autour du cou : ces

plumes ne naissent qu'au commencement du printemps, et ne subsistent qu'autant que durent les amours; mais, indépendamment de cette production de surcroît dans ce temps, la surabondance des molécules organiques se manifeste encore par l'éruption d'une multitude de papilles charnues et sanguinolentes qui s'élèvent sur le devant de la tête et à l'entour des yeux; cette double production suppose dans ces oiseaux une si grande énergie des puissances productrices, qu'elle leur donne, pour ainsi dire, une autre forme plus avantageuse, plus forte, plus fière, qu'ils ne perdent qu'après avoir épuisé partie de leurs forces dans les combats, et répandu ce surcroît de vie dans leurs amours. « Je ne connois pas d'oiseau, nous écrit M. Baillon, en qui le physique de l'amour paroisse plus puissant que dans celui-ci; on peut concevoir quelle doit être son ardeur guerrière, puisqu'elle est produite par son ardeur

amoureuse, et qu'elle s'exerce contre ses rivaux. J'ai souvent suivi ces oiseaux dans nos marais (de basse Picardie), où ils arrivent au mois d'avril avec les chevaliers, mais en moindre nombre; leur premier soin est de s'apparier, ou plutôt de se disputer les femelles; celles-ci, par de petits cris, enflamment l'ardeur des combattans; souvent la lutte est longue, et quelquefois sanglante : le vaincu prend la fuite; mais le cri de la première femelle qu'il entend lui fait oublier sa défaite, prêt à entrer en lice de nouveau si quelque antagoniste se présente : cette petite guerre se renouvelle tous les jours, le matin et le soir, jusqu'au départ de ces oiseaux, qui a lieu dans le courant de mai; car il ne nous reste que quelques traîneurs, et l'on n'a jamais trouvé de leurs nids dans nos marais. »

Cet observateur, exact et très-instruit, remarque qu'ils partent de Picar-

die par les vents du sud et de sud-est, qui les portent sur les côtes d'Angleterre, où en effet on sait qu'ils nichent en très-grand nombre, particulièrement dans le comté de Lincoln; on y en fait même une petite chasse; l'oiseleur saisit l'instant où ces oiseaux se battent pour leur jeter son filet; et on est dans l'usage de les engraisser, en les nourrissant avec du lait et de la mie de pain; mais on est obligé, pour les rendre tranquilles, de les tenir renfermés dans des endroits obscurs, car aussitôt qu'ils voient la lumière ils se battent : ainsi l'esclavage ne peut rien diminuer de leur humeur guerrière; dans les volières où on les renferme ils vont présenter le défi à tous les autres oiseaux; s'il est un coin de gazon vert, ils se battent à qui l'occupera; et, comme s'ils se piquoient de gloire, ils ne se montrent jamais plus animés que quand il y a des spectateurs. La crinière des mâles est non-seulement

pour eux un parement de guerre, mais une sorte d'armure, un vrai plastron, qui peut parer les coups; les plumes en sont longues, fortes et serrées; ils les hérissent d'une manière menaçante lorsqu'ils s'attaquent, et c'est sur-tout par les couleurs de cette livrée de combat qu'ils diffèrent entr'eux; elle est rousse dans les uns, grise dans d'autres, blanche dans quelques-uns, et d'un beau noir violet chatoyant, coupé de taches rousses, dans les autres; la livrée blanche est la plus pure : ce panache d'amour ou de guerre ne varie pas moins par la forme que par les couleurs durant tout le temps de son accroissement; on peut voir, dans Aldrovande, les huit figures qu'il donne de ces oiseaux, avec leurs différentes crinières.

Ce bel ornement tombe par une mue qui arrive à ces oiseaux vers la fin de juin, comme si la nature ne les avoit parés et munis que pour la saison de

l'amour et des combats; les tubercules vermeils qui couvroient leur tête pâlissent et s'oblitèrent, et ensuite elle se recouvre de plumes; dans cet état on ne distingue plus guère les mâles des femelles, et tous ensemble partent alors des lieux où ils ont fait leurs nids et leur ponte; ils nichent en troupes comme les hérons, et cette habitude commune a seule suffi pour qu'Aldrovande les ait rapprochés de ces oiseaux; mais la taille et la conformation entière des combattans est si différente, qu'ils sont très-éloignés de toutes les espèces de hérons.

LE CHEVALIER RAYÉ.

Il est à-peu-près de la taille de la grande bécassine; tout son manteau, sur fond gris et mêlé de roussâtre, est rayé de traits noirâtres, couchés transversalement; la queue est coupée de même sur fond blanc; le cou porte les

mêmes couleurs, excepté que les pinceaux bruns y sont tracés le long de la tige des plumes; le bec, noir à sa pointe, est à sa racine d'un rouge tendre, ainsi que les pieds. Nous rapporterons à cette espèce le *chevalier tacheté* de M. Brisson, qui ne paroît être qu'une très-légère variété.

LA MAUBÈCHE COMMUNE.

Les maubèches fréquentent les bords sablonneux de la mer. Cette espèce a dix pouces de la pointe du bec aux ongles, et un peu plus de neuf pouces jusqu'au bout de la queue; les plumes du dos, du dessus de la tête et du cou, sont d'un brun-noirâtre, et bordées de marron-clair; tout le devant de la tête, du cou et du corps, est de cette dernière couleur; les neuf premières pennes de l'aile sont d'un brun-foncé en dessus du côté extérieur; les quatre plus près du corps

sont brunes, et les intermédiaires d'un gris-brun et bordées d'un léger filet blanc. Les maubèches ont le bas de la jambe nu, et le doigt du milieu uni jusqu'à la première articulation, par une portion de la membrane avec le doigt extérieur.

LA MAUBÈCHE TACHETÉE.

CETTE maubèche diffère de la précédente, en ce que le cendré-brun du dos et des épaules est varié d'assez grandes taches, les unes rousses, les autres d'un noirâtre tirant sur le violet. Ce caractère suffit pour la distinguer; elle est aussi un peu moins grande que la première.

LA MAUBÈCHE GRISE.

CETTE maubèche, un peu plus grosse que la maubèche tachetée, l'est moins que la maubèche commune; le fond de

son plumage est gris, le dos entièrement de cette couleur; la tête est d'un gris ondé de blanchâtre; les plumes du dessus des ailes et celles du croupion sont grises, et bordées de blanc; les premières des grandes pennes de l'aile sont d'un brun-noîrâtre, et le devant du corps est blanc, avec de petits traits noirs en zig-zags sur les côtés, la poitrine et le devant du cou.

LE TOURNE-PIERRE.

NOUS adoptons le nom de *tourne-pierre*, donné par Catesby à cet oiseau, qui a l'habitude singulière de retourner les pierres au bord de l'eau, pour trouver dessous les vers et les insectes dont il fait sa nourriture; tandis que tous les autres oiseaux de rivage se contentent de la chercher sur les sables ou dans la vase. « Etant en mer, dit Catesby, à quarante lieues de la Flo-

ride, sous la latitude de trente-un degrés, un oiseau vola sur notre vaisseau et y fut pris. Il étoit fort adroit à tourner les pierres qui se rencontroient devant lui; dans cette action, il se servoit seulement de la partie supérieure de son bec, tournant, avec beaucoup d'adresse et fort vîte, des pierres de trois livres de pesanteur ». Cela suppose une force et une dextérité particulière, dans un oiseau qui est à peine aussi gros que la maubèche; mais son bec est d'une substance plus dure et plus cornée que celle du bec grêle et mou de tous ces petits oiseaux de rivage, qui l'ont conformé comme celui de la bécasse; aussi le tourne-pierre forme-t-il, au milieu de leur genre nombreux, une petite famille isolée; son bec, dur et assez épais à la racine, va en diminuant et finit en pointe aiguë; il est un peu comprimé dans sa partie supérieure, et paroît se relever en haut par une légère courbure; il est

noir et long d'un pouce; les pieds, dénués de membranes, sont assez courts, et de couleur orangée.

Le plumage du tourne-pierre ressemble à celui du pluvier à collier, par le blanc et le noir qui le coupent, sans cependant y tracer directement un collier, et en se mêlant à du roux sur le dos : cette ressemblance dans le plumage est apparemment la cause de la méprise de MM. Brown, Willulghby et Ray, qui ont donné à cet oiseau le nom de *morinellus*, quoiqu'il soit d'un genre tout différent des pluviers, ayant un quatrième doigt, et tout une autre forme de bec.

L'espèce de tourne-pierre est commune aux deux continens; on la connoît sur les côtes occidentales de l'Angleterre, où ces oiseaux vont ordinairement en petites compagnies de trois ou quatre. On les connoît également dans la partie maritime de la province de Norfolck, et dans quelques îles de

Gottland, et nous avons lieu de croire que c'est ce même oiseau auquel, sur nos côtes de Picardie, on donne le nom de *bune;* nous avons reçu du Cap de Bonnne-Espérance un de ces oiseaux qui étoit de même taille, et, à quelques légères différences près, de même couleur que ceux d'Europe. M. Catesby en a vu près des côtes de la Floride, et nous ne pouvons deviner pourquoi M. Brisson donne ce tourne-pierre d'Amérique comme différent de celui d'Angleterre, puique Catesby dit formellement qu'il le reconnut pour le même; d'ailleurs nous avons aussi reçu de Cayenne ce même oiseau, avec la seule différence qu'il est de taille un peu plus forte ; et M. Edwards fait mention d'un autre qui lui avoit été envoyé des terres voisines de la baie d'Hudson : ainsi cette espèce, quoique foible et peu nombreuse en individus, s'est, comme plusieurs autres espèces d'oiseaux aquatiques , répandue du

nord au midi dans les deux continens, en suivant les rivages de la mer, qui leur fournit par-tout la subsistance.

LE BÉCASSEAU.

Cet oiseau est gros comme la bécassine commune, mais il a le corps moins alongé; son dos est d'un cendré roussâtre, avec de petites gouttes blanchâtres au bord des plumes; la tête et le cou sont d'un cendré plus doux, et cette couleur se mêle par pinceaux au blanc de la poitrine qui s'étend de la gorge à l'estomac et au ventre; le croupion est de cette même couleur blanche; les pennes de l'aile sont noirâtres, et agréablement tachetées de blanc en dessous; celles de la queue sont rayées transversalement de noirâtre et de blanc; la tête est carrée comme celle de la bécasse, et le bec est de la même forme en petit.

Le bécasseau se trouve au bord des

eaux, et particulièrement sur les ruisseaux d'eau vive; on le voit courir sur les graviers ou raser au vol la surface de l'eau; il jette un cri lorsqu'il part, et vole et frappant l'air par coups détachés : il plonge quelquefois dans l'eau quand il est poursuivi. Les soubuzes lui donnent souvent la chasse; elles le surprennent lorsqu'il se repose au bord de l'eau, ou lorsqu'il cherche sa nourriture ; car le bécasseau n'a pas la sauve-garde des oiseaux qui vivent en troupes, et qui communément ont une sentinelle qui veille à la sûreté commune. Il vit seul dans le petit canton qu'il s'est choisi le long de la rivière ou de la côte, et s'y tient constamment sans s'écarter bien loin. Ces mœurs solitaires et sauvages ne l'empêchent pas d'être sensible, du moins il a dans la voix une expression de sentiment assez marqué ; c'est un petit sifflet fort doux et modulé sur des accens de langueur qui, répandus sur le

calme des eaux, ou se mêlant à leur murmure, porte au recueillement et à la mélancolie. Il paroît que c'est le même oiseau qu'on appelle *sifflasson* sur le lac de Genève, où on le prend à l'appeau avec des joncs englués. Il est connu également sur le lac de Nantua, où on le nomme *pivette* ou *pied-vert;* on le voit aussi dans le mois de juin sur le Rhône et la Saône, et dans l'automne sur les graviers de l'Ouche en Bourgogne ; il se trouve même des bécasseaux sur la Seine, et l'on remarque que ces oiseaux solitaires durant tout l'été, lors du passage, se suivent par petites troupes de cinq ou six, se font entendre en l'air dans les nuits tranquilles. En Lorraine, ils arrivent dans le mois d'avril, et repartent dès le mois de juillet.

Ainsi, le bécasseau, quoiqu'attaché au même lieu pour tout le temps de son séjour, voyage néanmoins de contrées en contrées, et même dans des

saisons où la plupart des autres oiseaux sont encore fixés par le soin des nichées : quoiqu'on le voie pendant les deux tiers de l'année sur nos côtes de Basse-Picardie, on n'a pu nous dire s'il y fait ses petits ; on lui donne dans ces cantons le nom de *petit chevalier;* il s'y tient à l'embouchure des rivières, et, suivant le flot, il ramasse le menu frai de poisson et les vermisseaux sur le sable, que tour-à-tour la lame d'eau couvre et découvre. Au reste, la chair du bécasseau est très-délicate, et même l'emporte, pour le goût, sur celle de la bécassine, suivant Belon, quoiqu'elle ait une légère odeur de musc. Comme cet oiseau secoue sans cesse la queue en marchant, les naturalistes lui ont appliqué le nom de *cingle*, dont la racine étymologique signifie secousse et mouvement ; mais ce caractère ne le désigne pas plus que la guignette et l'alouette de mer, qui ont dans la queue le même mouvement ;

et un passage d'Aristote prouve clairement que le bécasseau n'est point le cingle : ce philosophe nomme les trois plus petits oiseaux de rivages *tringas, schœniclos, cinclos*. Nous croyons que ces trois noms représentent les trois espèces du bécasseau, de la guignette et de l'alouette de mer. « De ces trois oiseaux, dit-il, qui vivent sur les rivages, le cincle et le schœniclos sont les plus petits, le tringa est le plus grand et de la taille de la grive. » Voilà la grandeur du bécasseau bien désignée, et celle du schœniclos et du cingle fixée au-dessous : mais, pour déterminer lequel de ces deux derniers noms doit s'appliquer proprement, ou à la guignette, ou à l'alouette de mer, ou à notre petit cingle, les indications nous manquent.

LA GUIGNETTE.

ON pourroit dire que la guignette n'est qu'un petit bécasseau, tant il y a

de ressemblance entre ces deux oiseaux pour la forme et même pour le plumage. La guignette a la gorge et le ventre blancs; la poitrine tachetée de pinceaux gris sur blanc; le dos et le croupion gris, non mouchetés de blanchâtre, mais légèrement ondés de noirâtre, avec un petit trait de cette couleur sur la côte de chaque plume, et, dans le tout, on apperçoit un reflet rougeâtre. La queue est un peu plus longue et plus étalée que celle du bécasseau; la guignette la secoue de même en marchant. C'est d'après cette habitude que plusieurs naturalistes lui ont appliqué le nom de *motacilla,* quoique déjà donné à une multitude de petits oiseaux, tels que la bergeronnette, la lavandière, la troglodite, etc.

La guignette vit solitairement le long des eaux, et cherche, comme les bécasseaux, les grèves et les rives de sable; on en voit beaucoup vers les sources de la Moselle, dans les Vosges,

où cet oiseau est appelé *lambiche*. Il quitte cette contrée de bonne heure, et dès le mois de juillet, après avoir élevé ses petits.

La guignette part de loin en jetant quelques cris, et on l'entend pendant la nuit crier sur les rivages d'une voix gémissante; habitude qu'apparemment elle partage avec le bécasseau, puisque, suivant la remarque de Willulghby, le *pilvenckegen* de Gesner, oiseau gémissant, plus grand que la guignette, paroît être le bécasseau.

Du reste, l'une et l'autre de ces espèces se portent assez avant dans le nord, pour être parvenues aux terres froides et tempérées du nouveau continent; et, en effet, un bécasseau envoyé de la Louisiane ne nous a paru différer presque en rien de celui de nos contrées.

L'ALOUETTE DE MER.

Cet oiseau n'est point une alouette, quoiqu'il en ait le nom ; il ne ressemble même à l'alouette que par la taille, qui est à-peu-près égale, et par quelques rapports dans les couleurs du plumage sur le dos; mais il en diffère pour tout le reste, soit par la forme, soit par les habitudes; car l'alouette de mer vit au bord des eaux sans quitter les rivages; elle a le bas de la jambe nu et le bec grêle, cylindrique et obtus comme les autres oiseaux *squolopas*, et seulement plus court à proportion que celui de la petite bécassine, à laquelle cette alouette de mer ressemble assez par le port et la figure.

C'est en effet sur les bords de la mer que se tiennent de préférence ces oiseaux, quoiqu'on les trouve aussi sur les rivières : ils volent en troupes souvent si serrées qu'on ne manque pas d'en tuer un grand nombre d'un seul

coup de fusil; et Belon s'étonne de la grande quantité de ces alouettes aquatiques, dont il a vu les marchés garnis sur nos côtes; selon lui, cest un meilleur manger que n'est l'alouette elle-même; mais ce petit gibier, bon en effet quand il est frais, prend un goût d'huile dès qu'on le garde. C'est apparemment de ces alouettes de mer que parle M. Salerne, sous le nom de *guignette*, lorsqu'il dit *qu'elles vont en troupes*, puisque la guignette vit solitaire : si l'on tue une de ces alouettes dans la bande, les autres voltigent autour du chasseur, comme pour sauver leur compagne. Fidelles à se suivre, elles s'entr'appellent en partant, et volent de compagnie en rasant la surface des eaux; la nuit, on les entend se réclamer, et crier sur les grèves et dans les petites îles.

On les voit rassemblées en automne; les couples, que le soin des nichées avoit séparés, se réunissent alors avec

les nouvelles familles, qui sont ordinairement de quatre ou cinq petits : les œufs sont très-gros relativement à la taille de l'oiseau ; il les dépose sur le sable nu : le bécasseau et la guignette ont la même habitude, et ne font point de nid ; l'alouette de mer fait sa petite pêche le long du rivage, en marchant et secouant incessamment la queue.

Ces oiseaux voyagent comme tant d'autres, et changent de contrées ; il paroît même qu'ils ne sont que de passage sur quelques-unes de nos côtes ; c'est du moins ce que nous assure un bon observateur de celles de Basse-Picardie ; ils arrivent dans ces parages au mois de septembre par les vents d'est, et ne font que passer ; ils se laissent approcher à vingt pas, ce qui nous fait présumer qu'on ne les chasse pas dans les pays d'où ils viennent.

Au reste, il faut que les voyages de ces oiseaux les ayent portés assez avant au nord, pour qu'ils ayent passé d'un

continent à l'autre; car on en retrouve l'espèce bien établie dans les contrées septentrionales et méridionales de l'Amérique, à la Louisiane, aux Antilles, à la Jamaïque, à Saint-Domingue, à Cayenne.

LE CINCLE.

Aristote a donné le nom de *cinolos* à l'un des plus petits oiseaux de rivages, et nous croyons devoir adopter ce nom pour le plus petit de tous ceux qui composent cette nombreuse tribu, dans laquelle on comprend les chevaliers, les maubèches, le bécasseau, la guignette, la perdrix et l'alouette de mer. Notre cincle même paroît n'être qu'une espèce secondaire et subalterne de l'alouette de mer: un peu plus petit et moins haut sur ses jambes; il a les mêmes couleurs, avec la seule différence qu'elles sont plus marquées; les pinceaux sur le manteau sont tracés

plus nettement, et l'on voit une zone de taches de cette couleur sur la poitrine ; c'est ce qui l'a fait nommer *alouette de mer à collier* par M. Brisson. Le cincle a d'ailleurs les mêmes mœurs que l'alouette de mer ; on le trouve fréquemment avec elle, et ces oiseaux passent de compagnie ; il a dans la queue le même mouvement de secousse ou de tremblement, habitude qu'Aristote paroît attribuer à son cincle; mais nous n'avons pas vérifié si ce qu'il en dit de plus peut convenir au nôtre ; savoir, qu'une fois pris, il devient très-aisément privé, quoiqu'il soit plein d'astuce pour éviter les piéges.

LE VANNEAU GRIVELÉ, OU GRIVE D'EAU.

Edwards appelle *tringa tacheté* l'oiseau que d'après M. Brisson nous nommons ici *grive d'eau ;* il a effectivement le plumage grivelé, et la taille de la petite grive, et il a les pieds faits

comme le merle d'eau, c'est-à-dire, les ongles assez grands et crochus, et celui de derrière plus que ceux de devant; mais son bec est conformé comme celui du cincle, des maubèches et des autres petits oiseaux de rivage, et de plus le bas de la jambe est nu; ainsi, cet oiseau n'est point une grive ni même une espèce voisine de leur genre, puisqu'il n'en tient qu'une ressemblance de plumage, et que le reste des traits de sa conformation l'apparente aux familles des oiseaux d'eau. Au reste, cette espèce paroît être étrangère, et n'a que peu de rapports avec nos oiseaux d'Europe; elle se trouve en Pensilvanie; cependant M. Edwards présume qu'elle est commune aux deux continens, ayant reçu, dit-il, un de ces oiseaux de la province d'Essex, où à la vérité il paroissoit égaré, et le seul qu'on y ait vu.

Le bec de la grive d'eau est long de onze à douze lignes; il est de couleur

de chair à sa base, et brun vers la pointe; la partie supérieure est marquée de chaque côté d'une cannelure qui s'étend depuis les narines jusqu'à l'extrémité du bec; le dessus du corps sur un fond brun olivâtre est grivelé de taches noirâtres, le dessous l'est aussi sur un fond plus clair et blanchâtre; il y a une barre blanche au-dessus de chaque œil, et les pennes de l'aile sont noirâtres; une petite membrane joint vers la racine le doigt extérieur à celui du milieu.

LES PHALAROPES.

Nous devons à M. Edwards la première connoissance de ce nouveau genre de petits oiseaux, qui, avec la taille et à-peu-près la conformation du cingle ou de la guignette, ont les pieds semblables à ceux de la foulque; caractère que M. Brisson a exprimé par le nom de *phalarope*, tandis que M. Ed-

wards, s'en tenant à la première analogie, ne leur donne que celui de *tringa*. Ce sont en effet de petits bécasseaux, ou petites guignettes, auxquelles la nature a donné des pieds de foulque. Ils paroissent appartenir aux terres ou plutôt aux eaux des régions les plus septentrionales; tous ceux que M. Edwards a représentés venoient de la baie d'Hudson, et nous en avons reçu un de Sibérie. Cependant, soit qu'ils voyagent ou qu'ils s'égarent, il en paroît quelquefois en Angleterre, puisque M. Edwards fait mention d'un de ces oiseaux tués en hiver dans le comté d'Yorck; il en décrit quatre différens, qui se réduisent à trois espèces; car il rapporte lui-même le phalarope de sa planche 46, comme femelle ou jeune, à celui de sa planche 143, et cependant M. Brisson en a fait de chacun une espèce séparée. Pour notre phalarope de Sibérie, il est encore le même que le phalarope de la baie d'Hudson, planche 143

d'Edwards, qui fera ici notre première espèce.

LE PHALAROPE CENDRÉ.

Il a huit pouces de longueur du bec à la queue, qui ne dépasse pas les ailes pliées; son bec est grêle, applati horizontalement, long de treize lignes, légèrement renflé et fléchi vers la pointe; il a ses petits pieds largement frangés, comme la foulque, d'une membrane en festons, dont les coupures ou les nœuds répondent de même aux articulations des doigts; il a tout le dessus de la tête, du cou et du manteau d'un gris légèrement ondé sur le dos de brun et de noirâtre; il porte un hausse-col blanc, encadré d'une ligne de roux-orangé; au-dessous est un tour de cou gris, et tout le dessous du corps est blanc. Willulghby dit tenir du docteur Johnson que cet oiseau a la voix perçante et clameuse de l'hiron-

delle de mer; mais il a tort de le ranger avec ces hirondelles, sur-tout après avoir d'abord reconnu qu'il a un rapport aussi évident avec les foulques.

LE PHALAROPE ROUGE.

Ce phalarope a le devant du cou, la poitrine et le ventre d'un rouge de brique; le dessus du dos, de la tête et du cou, avec la gorge d'un roux-brun tacheté de noirâtre; le bec tout droit, comme celui de la guignette ou du bécasseau; les doigts largement frangés des membranes en festons : il est un peu plus grand que le précédent, et de la grosseur du merle d'eau.

LE PHALAROPE *à festons dentelés.*

Les festons découpés, lisses dans les deux espèces précédentes, sont dans celle-ci délicatement dentelés par les bords, et ce caractère le distingue suffisamment; il a, comme le premier,

le bec applati horizontalement, un peu renflé vers la pointe, et creusé en dessus de deux cannelures; les yeux sont un peu reculés vers le derrière de la tête, dont le sommet porte une tache noirâtre ; le reste en est blanc, ainsi que tout le devant et le dessous du corps ; le dessus est d'un gris-ardoisé, avec des teintes de brun et des taches obscures longitudinales : il est de la grosseur de la petite bécassine, dont le traducteur d'Edwards lui donne mal-à-propos le nom.

Espèces connues dans ce genre.

Le combattant, *tringa Pugnax.*

Le Vanneau proprement dit, *tringa Vanellus.*

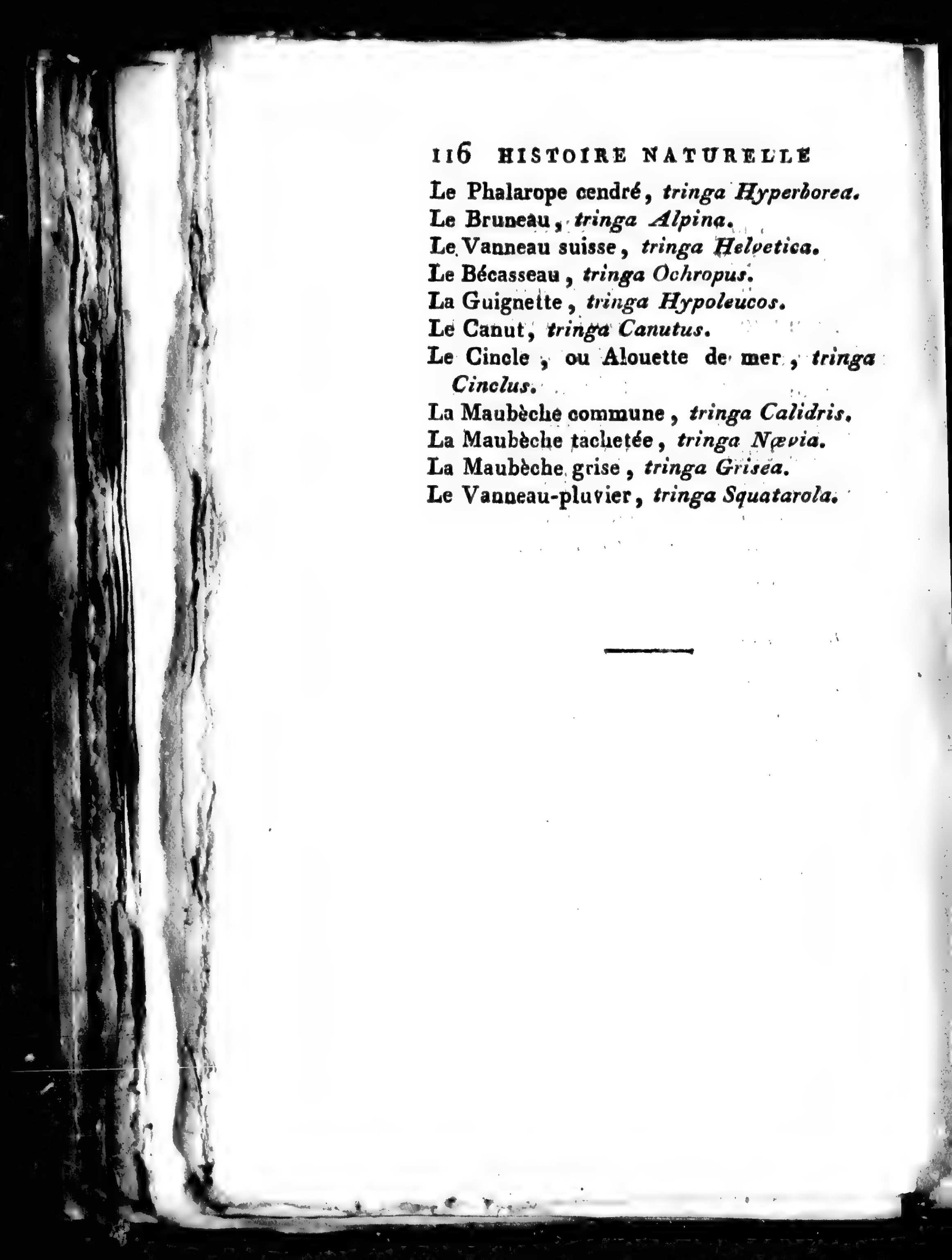
La Gambette, *tringa Gambetta.*

Le Tourne-pierre, *tringa Interpres.*

Le Chevalier rayé, *tringa Striata.*

Le Vanneau grivelé, ou Grive d'eau, *tringa Macularia.*

Le Phalarope à festons dentelés, *tringa Lobata.*



Le Phalarope cendré, *tringa Hyperborea.*
Le Bruneau, *tringa Alpina.*
Le Vanneau suisse, *tringa Helvetica.*
Le Bécasseau, *tringa Ochropus.*
La Guignette, *tringa Hypoleucos.*
Le Canut, *tringa Canutus.*
Le Cincle, ou Alouette de mer, *tringa Cinclus.*
La Maubèche commune, *tringa Calidris.*
La Maubèche tachetée, *tringa Nœvia.*
La Maubèche grise, *tringa Grisea.*
Le Vanneau-pluvier, *tringa Squatarola.*

RELLE

Hyperborea.

Helvetica.

us.

eucos.

mer, *tringa*

ga Calidris.

a Nœvia.

risea.

Squatarola.





Deseve del. *Racine Sculp.*

1. LA FOULQUE. 2. LA POULE D'EAU.

Tom . IX



Racine Sculp.

LE D'EAU.

LIe GENRE.

LA FOULQUE, *FULICA.*

(Pieds à quatre doigts.)

Caractère générique : base du bec à front chauve.

LA FOULQUE.

L'ESPÈCE de la foulque, qui, dans notre langue, se nomme aussi *morelle*, doit être regardée comme la première famille par où commence la grande et nombreuse tribu des véritables oiseaux d'eau. La foulque, sans avoir les pieds entièrement palmés, ne le cède à aucun des autres oiseaux nageurs, et

reste même plus constamment sur l'eau qu'aucun d'eux, si l'on en excepte les plongeons. Il est très-rare de voir la foulque à terre; elle y paroît si dépaysée, que souvent elle se laisse prendre à la main; elle se tient tout le jour sur les étangs qu'elle préfère aux rivières; et ce n'est guère que pour passer d'un étang à un autre, qu'elle prend pied à terre; encore faut-il que la traversée ne soit pas longue, car pour peu qu'il y ait de distance, elle prend son vol, en le portant fort haut; mais ordinairement ses voyages ne se font que de nuit.

Les foulques, comme plusieurs autres oiseaux d'eau, voient très-bien dans l'obscurité, et même les plus vieilles ne cherchent leur nourriture que pendant la nuit; elles restent retirées dans les joncs pendant la plus grande partie du jour, et lorsqu'on les inquiète dans leur retraite, elles s'y cachent et s'enfoncent même dans la

vase plutôt que de s'envoler ; il semble qu'il leur en coûte pour se déterminer au mouvement du vol si naturel aux autres oiseaux, car elles ne partent de la terre ou de l'eau, qu'avec peine ; les plus jeunes foulques, moins solitaires et moins circonspectes sur le danger, paroissent à toutes les heures du jour, et jouent entre elles en s'élevant droit vis-à-vis l'une de l'autre, s'élançant hors de l'eau et retombant par petits bonds ; elles se laissent aisément approcher, cependant elles regardent et fixent le chasseur, et plongent si prestement à l'instant qu'elles apperçoivent le feu, que souvent elles échappent au plomb meurtrier ; mais dans l'arrière-saison, quand ces oiseaux, après avoir quitté les petits étangs, se sont réunis sur les grands, l'on en fait des chasses dans lesquelles on en tue plusieurs centaines : on s'embarque pour cela sur nombre de nacelles qui se rangent en ligne, et croi-

sent la largeur de l'étang; cette petite flotte alignée, pousse ainsi devant elle la troupe des foulques, de manière à la conduire et à la renfermer dans quelque anse; pressés alors par la crainte et la nécessité, tous ces oiseaux s'envolent ensemble pour retourner en pleine eau, en passant par-dessus la tête des chasseurs qui font un feu général, et en abattent un grand nombre; on fait ensuite la même manœuvre vers l'autre extrémité de l'étang, où les foulques se sont portées; et ce qu'il y a de singulier, c'est que ni le bruit et le feu des armes et des chasseurs, ni l'appareil de la petite flotte, ni la mort de leurs compagnons ne puissent engager ces oiseaux à prendre la fuite: ce n'est que la nuit suivante qu'ils quittent des lieux aussi funestes, et encore y trouve-t-on quelques traîneurs le lendemain.

Ces oiseaux paresseux ont, à juste titre, plusieurs ennemis; le buzard

mange leurs œufs et enlève leurs petits, et c'est à cette destruction qu'on doit attribuer le peu de population dans cette espèce, qui par elle-même est très-féconde; car la foulque pond dix-huit à vingt œufs, d'un blanc-sale et presqu'aussi gros que ceux de la poule; et quand la première couvée est perdue, souvent la mère en fait une seconde de dix à douze œufs. Elle établit son nid dans des endroit noyés et couverts de roseaux secs; elle en choisit une touffe, sur laquelle elle en entasse d'autres, et ce tas, élevé au-dessus de l'eau, est garni dans son creux de petites herbes sèches et de sommités de roseaux, ce qui forme un gros nid assez informe et qui se voit de loin; elle couve pendant vingt-deux ou vingt-trois jours, et dès que les petits sont éclos, ils sautent hors du nid et n'y reviennent plus; la mère ne les réchauffe pas sous ses ailes; ils couchent sous les joncs à l'entour d'elle;

elle les conduit à l'eau, où, dès leur naissance, ils nagent et plongent très-bien ; ils sont couverts, dans ce premier âge, d'un duvet noir enfumé, et paroissent très-laids ; on ne leur voit que l'indice de la plaque blanche qui doit orner leur front. C'est alors que l'oiseau de proie leur fait une guerre cruelle, et il enlève souvent la mère et les petits. Les vieilles foulques qui ont perdu plusieurs fois leur couvée, instruites par le malheur, viennent établir leur nid le long du rivage, dans les glaïeuls, où il est mieux caché ; elles tiennent leurs petits dans ces endroits fourrés et couverts de grandes herbes : ce sont ces couvées qui perpétuent l'espèce ; car la dépopulation des autres est si grande, qu'un bon observateur qui a particulièrement étudié les mœurs de ces oiseaux, estime qu'il en échappe au plus un dixième à la serre des oiseaux de proie, particulièrement des buzards.

Les foulques nichent de bonne heure au printemps, et on leur trouve de petits œufs dans le corps dès la fin de l'hiver ; elles restent sur nos étangs pendant la plus grande partie de l'année, et dans quelques endroits elles ne les quittent pas même en hiver. Cependant en automne elles se réunissent en grande troupe, et toutes partent des petits étangs pour se rassembler sur les grands ; souvent elles y restent jusqu'en décembre ; et lorsque les frimas, les neiges et sur-tout la gelée les chassent des cantons élevés et froids, elles viennent alors dans la plaine, où la température est plus douce, et c'est le manque d'eau plus que le froid qui les oblige à changer de lieu. M. Hébert en a vu dans un hiver très-rude sur le lac de Nantua qui ne gèle que tard, il en a vu dans les plaines de la Brie, mais en petit nombre, en plein hiver ; cependant il y a toute apparence que le gros de

l'espèce gagne peu à peu les contrées voisines qui sont plus tempérées ; car, comme le vol de ces oiseaux est pénible et pesant, ils ne doivent pas aller fort loin, et en effet ils reparoissent dès le mois de février.

On trouve la foulque dans toute l'Europe, depuis l'Italie jusqu'en Suède ; on la connoît également en Asie ; on la voit en Groënland, si Egède traduit bien deux noms groënlandais, qui, selon sa version, désignent la grande et la petite foulque. On en distingue en effet deux espèces, ou plutôt deux variétés, deux races qui subsistent sur les mêmes eaux sans se mêler ensemble, et qui ne diffèrent qu'en ce que l'une est un peu plus grande que l'autre ; car ceux qui veulent distinguer la grande foulque ou *macroule*, de la petite foulque ou *morelle* par la couleur de la plaque frontale, ignorent que, dans l'une et l'autre, cette partie ne devient rouge que dans la saison des

amours, et qu'en tout autre temps cette plaque est blanche, et pour tout le reste de la conformation la macroule et la morelle sont entièrement semblables.

Cette membrane epaisse et nue, qui leur couvre le devant de la tête en forme d'écusson, et qui a fait donner par les anciens à la foulque l'épithète de *chauve*, paroît être un prolongement de la couche supérieure de la substance du bec, qui est molle et presque charnue près de la racine; ce bec est taillé en cône applati par les côtés, et il est d'un blanc-bleuâtre, mais qui devient rougeâtre lorsque, dans le temps des amours, la plaque frontale prend sa couleur vermeille.

Tout le plumage est garni d'un duvet épais, recouvert d'une plume fine et serrée; il est d'un noir-plombé, plein et profond sur la tête et le cou, avec un trait blanc au pli de l'aile. Aucune différence n'indique le sexe; la

grandeur de la foulque égale celle de la poule domestique, et sa tête et le corps ont à-peu-près la même forme; ses doigts sont à demi-palmés, largement frangés des deux côtés d'une membrane découpée en festons, dont les nœuds se rencontrent à chaque articulation des phalanges; ces membranes sont, comme les pieds, de couleur plombée; au-dessus du genou une petite portion de la jambe nue est cerclée de rouge; les cuisses sont grosses et charnues. Ces oiseaux ont un gésier, deux grands *cæcum*, une ample vésicule du fiel. Ils vivent principalement, ainsi que les poules d'eau, d'insectes aquatiques, de petits poissons, de sangsues; néanmoins ils recueillent aussi les graines et avalent de petits cailloux; leur chair est noire, se mange en maigre et sent un peu le marais.

Dans son état de liberté, la foulque a deux cris différens, l'un coupé, l'autre traînant : c'est ce dernier sans

doute qu'Aratus a voulu désigner en parlant du présage que l'on en tiroit, comme il paroît que c'est du premier que Pline entend parler, en disant qu'il annonce la tempête : mais la captivité lui fait apparemment une impression d'ennui si forte, qu'elle perd la voix ou la volonté de la faire entendre, et l'on croiroit qu'elle est absolument muette.

LA MACROULE OU GRANDE FOULQUE.

Tout ce que nous venons de dire de la foulque ou morelle, convient à la macroule ; leurs habitudes naturelles, ainsi que leur figure, sont les mêmes ; seulement celle-ci est un peu plus grande que la première ; elle a aussi la plaque chauve du front plus large. Un de ces oiseaux, pris au mois de mars 1779, aux environs de Montbard, dans des vignes, où un coup de vent l'avoit

jeté, nous a fourni les observations suivantes durant un mois que l'on a pu le conserver vivant. Il refusa d'abord toute espèce de nourriture apprêtée, le pain, le fromage, la viande cuite ou crue: il rebuta également les vers de terre et les petites grenouilles mortes ou vivantes, et il fallut l'embéquer de mie de pain trempé; il aimoit beaucoup à être dans un baquet plein d'eau, il s'y reposoit des heures entières; hors de là il cherchoit à se cacher; cependant il n'étoit point farouche, se laissoit prendre, repoussant seulement de quelques coups de bec la main qui vouloit la saisir, mais si mollement, soit à cause du peu de dureté de son bec, soit par la foiblesse de ses muscles, qu'à peine faisoit-il une légère impression sur la peau; il ne témoignoit ni colère, ni impatience, ne cherchoit point à fuir, et ne marquoit ni surprise, ni crainte. Mais cette tranquillité stupide, sans fierté,

sans courage, n'étoit probablement que la suite de l'étourdissement où se trouvoit cet oiseau dépaysé, trop éloigné de son élément et de toutes ses habitudes; il avoit l'air d'être sourd et muet; quelque bruit que l'on fît tout près de son oreille, il y paroissoit entièrement insensible, et ne tournoit pas la tête; et, quoiqu'on le poursuivît et l'agaçât souvent, on ne lui a pas entendu jeter le plus petit cri. Nous avons vu la poule d'eau également muette en captivité. Le malheur de l'esclavage est donc encore plus grand qu'on ne le croit, puisqu'il y a des êtres auxquels il ôte la faculté de s'en plaindre.

LA GRANDE FOULQUE A CRÊTE.

Dans cette foulque la plaque charnue du front est relevée et détachée en deux lambeaux qui forment une véritable crête : de plus, elle est notablement plus grande que la macroule, à

laquelle elle ressemble en tout par la figure et le plumage. Cette espèce nous est venue de Madagascar ; ne seroit-elle, au fond, que la même que celle d'Europe, agrandie et développée par l'influence d'un climat plus actif et plus chaud ?

LA POULE D'EAU.

La poule d'eau a le corps comprimé par les côtés, le bec approchant du bec des gallinacées, le front dénué de plumes, et recouvert d'une membrane épaisse ; elle vole les pieds pendans ; enfin elle a les doigts alongés, et garnis dans toute leur longueur d'un bord membraneux ; nuance par laquelle se marque le passage des oiseaux fissipèdes, dont les doigts sont nus et séparés, aux oiseaux palmipèdes, qui les ont garnis et joints par une membrane tendue de l'un à l'autre doigt : passage dont nous avons déjà vu l'ébauche dans la plupart des

oiseaux de rivage, qui ont ce rudiment de membrane tantôt entre les trois doigts, et tantôt entre deux seulement, l'extérieur et celui du milieu.

Les habitudes de la poule d'eau répondent à sa conformation; elle va souvent à l'eau, sans cependant y nager beaucoup, si ce n'est pour traverser d'un bord à l'autre; cachée durant la plus grande partie du jour dans les roseaux ou sous les racines des aulnes, des saules et des osiers, ce n'est que sur le soir qu'on la voit se promener sur l'eau; elle fréquente moins les marécages et les marais que les rivières et les étangs; son nid, posé tout au bord de l'eau, est construit d'un assez gros amas de débris de roseaux et de joncs entrelacés; la mère quitte son nid tous les soirs, et couvre ses œufs auparavant avec des brins de joncs et d'herbes : dès que les petits sont éclos, ils courent comme ceux du râle, et suivent de même leur mère qui les mène à l'eau; c'est à cette

faculté naturelle que se rapporte sans doute le soin de prévoyance que le père et la mère montrent, en plaçant leur nid toujours très-près des eaux. Au reste, la mère conduit et cache si bien sa petite famille, qu'il est très-difficile de la lui enlever pendant le très-petit temps qu'elle la soigne ; car bientôt ces jeunes oiseaux, devenus assez forts pour se pourvoir d'eux-mêmes, laissent à leur mère féconde le temps de produire et d'élever une famille cadette, et même l'on assure qu'il y a souvent trois pontes dans un an.

Les poules d'eau quittent en octobre les pays froids et les montagnes, et passent tout l'hiver dans nos provinces tempérées, où on les trouve près des sources et sur les eaux vives qui ne gèlent pas : ainsi la poule d'eau n'est pas précisément un oiseau de passage, puisqu'on la voit toute l'année dans différentes contrées, et que tous ses voyages paroissent se borner des montagnes

à la plaine, et de la plaine aux montagnes.

Quoique peu voyageuse, et par-tout assez peu nombreuse, la poule d'eau paroît avoir été placée par la nature dans la plupart des régions connues, et même dans les plus éloignées. M. Cook en a trouvé à l'île Norfolk et à la nouvelle Zélande; M. Adanson dans une île du Sénégal; M. Gmelin dans la plaine de Mangasea en Sibérie, près du Jénisca, où il dit qu'elles sont en très-grand nombre; elles ne sont pas moins communes dans les Antilles, à la Guadeloupe, à la Jamaïque, et à l'île d'*Aves*, quoiqu'il n'y ait point d'eau douce dans cette dernière île; on en voit aussi beaucoup en Canada; et, pour l'Europe, la poule d'eau se trouve en Angleterre, en Ecosse, en Prusse, en Suisse, en Allemagne, et dans la plupart de nos provinces de France. Il est vrai que nous ne sommes pas assurés que toutes celles qu'indiquent les voyageurs soient de

la même espèce que la nôtre. M. le Page du Pratz dit expressément qu'à la Louisiane elle est la même qu'en France, et il paroît encore que la poule d'eau décrite par le P. Feuillée à l'île Saint-Thomas n'en est pas différente; d'ailleurs, nous en distinguons trois espèces ou variétés, que l'on assure ne se pas mêler, quoique vivant ensemble sur les mêmes eaux, sans compter quelques autres espèces rapportées par les nomenclateurs au genre de la poule sultane, et qui nous paroissent appartenir de plus près à celui de la poule d'eau, et quelques autres encore dont nous n'avons que l'indication ou des notices imparfaites.

Les trois races ou espèces reconnues dans nos contrées peuvent se distinguer par la grandeur; l'espèce moyenne est la plus commune; celle de la grande et celle de la petite poule d'eau, dont Belon a parlé sous le nom de *poulette d'eau*, sont un peu plus rares. La poule

d'eau moyenne approche de la grosseur d'un poulet de six mois; sa longueur du bec à la queue est d'un pied, et du bec aux ongles de quatorze à quinze pouces; son bec est jaune à la pointe, et rouge à la base; la plaque membraneuse du front est aussi de cette dernière couleur, ainsi que le bas de la jambe au-dessus du genou; les pieds sont verdâtres; tout le plumage est d'une couleur sombre gris-de-fer, nué de blanc sous le corps, et gris-brun verdâtre en dessus; une ligne blanche borde l'aile; la queue, en se relevant, laisse voir du blanc aux plumes latérales de ses couvertures inférieures; du reste, tout le plumage est épais, serré et garni de duvet. Dans la femelle, qui est un peu plus petite que le mâle, les couleurs sont plus claires, les ondes blanches du ventre sont plus sensibles, et la gorge est blanche; la plaque frontale, dans les jeunes, est couverte d'un duvet plus semblable à des poils qu'à des plumes.

Une jeune poule d'eau que nous avons ouverte avoit dans son estomac des débris de petits poissons, et d'herbes aquatiques mêlées de gravier ; le gésier étoit fort épais et musculeux, comme celui de la poule domestique ; l'os du *sternum* nous a paru beaucoup plus petit qu'il ne l'est généralement dans les oiseaux ; et, si cette différence ne tenoit pas à l'âge, cette observation pourroit confirmer en partie l'assertion de Belon, qui dit que le *sternum*, aussi bien que l'*ischion* de la poule d'eau, est de forme différente de celle de ces mêmes os dans les autres oiseaux.

LA POULETTE D'EAU.

Ce nom diminutif, donné par Belon, ne doit pas faire imaginer que cette poule d'eau soit considérablement plus petite que la précédente ; il y a peu de différence ; mais on observe que, dans les mêmes lieux, les deux

espèces se tiennent constamment séparées sans se mêler; leurs couleurs sont à-peu-près les mêmes. Belon trouve seulement à celle-ci une teinte bleuâtre sur la poitrine, et il remarque qu'elle a la paupière blanche; il ajoute que sa chair est très-tendre, et que les os sont minces et fragiles. Nous avons eu une de ces poulettes d'eau, elle ne vécut que depuis le 22 novembre jusqu'au 10 décembre, à la vérité sans autre aliment que de l'eau; on la tenoit enfermée dans un petit réduit qui ne tiroit de jour que par deux carreaux percés à la porte; tous les matins, aux premiers rayons du jour, elle s'élançoit contre ces vitres à plusieurs reprises différentes, le reste du temps elle se cachoit le plus qu'elle pouvoit, tenant la tête basse; si on la prenoit à la main, elle donnoit des coups de bec, mais ils étoient sans force. Dans cette dure prison on ne lui entendit pas jeter un seul cri. Ces oiseaux

sont en général très-silencieux, on a même dit qu'ils étoient muets; cependant, lorsqu'ils sont en liberté, ils font entendre un petit son réitéré, *bri, bri, bri.*

LA PORZANE,
OU LA GRANDE POULE D'EAU.

CETTE poule d'eau doit être commune en Italie, aux environs de Bologne, puisque les oiseleurs de cette contrée lui ont donné un nom vulgaire (*porzana*); elle est plus grande dans toutes ses dimensions que notre poule d'eau commune. Sa longueur du bec à la queue est de près d'un pied et demi; elle a le dessus du bec jaunâtre, et la pointe noirâtre; le cou et la tête sont aussi noirâtres; le manteau est d'un brun-marron; le reste du plumage revient à celui de la poule d'eau commune, avec laquelle on nous assure que celle-ci se rencontre quelquefois

sur nos étangs ; les couleurs de la femelle sont plus pâles que celles du mâle.

LA GRINETTE.

La grinette reçoit à Mantoue le nom de *porzana*, que la grande poule d'eau porte à Bologne ; cependant elle est beaucoup plus petite, puisque, suivant Willulghby, elle est moindre que le râle : son bec est très-court. A en juger par ces différens noms, elle doit être fort connue dans le Milanois : on la trouve aussi en Allemagne, suivant Gesner ; ce naturaliste n'en dit rien autre chose, sinon qu'elle a les pieds gris ; le bec partie rougeâtre et partie noir, le manteau brun-roux, et le dessous du corps blanc.

LA SMIRRING.

Ce nom, que Gesner pense avoir été donné par *onomatopée* ou imitation de cri, est en Allemagne celui d'un

oiseau qui paroît appartenir au genre de la poule d'eau. Rzaczynski, en le comptant parmi les espèces naturelles à la Pologne, dit qu'il se tient sur les rivières, et nichent dans les halliers qui les bordent; il ajoute que la célérité avec laquelle il court lui a fait quelquefois donner le nom de *trochilus ;* et ailleurs il le décrit dans les mêmes termes que Gesner. « Le fond de tout son plumage, dit-il, est roux; les petites plumes de l'aile sont d'un rouge de brique; la tête, le tour des yeux et le ventre, sont blancs; les grandes pennes de l'aile sont noires; des taches de cette même couleur parsèment le cou, le dos, les ailes et la queue; les pieds et la base du bec sont jaunâtres. »

LA GLOUT.

CET oiseau est une poule d'eau, suivant Gesner; il dit qu'elle fait entendre une voix aiguë et haute comme le

son d'un fifre; elle est brune, avec un peu de blanc à la pointe des ailes; elle a du blanc autour des yeux, au cou, à la poitrine et au ventre; les pieds sont verdâtres, et le bec est noir.

Oiseaux étrangers qui ont rapport à la Poule d'eau.

LA GRANDE POULE D'EAU DE CAYENNE.

L'OISEAU ainsi nommé dans nos planches enluminées paroît s'approcher du héron par la longueur du cou, et s'éloigner encore de la poule d'eau par la longueur du bec; néanmoins il lui ressemble par le reste de sa conformation. C'est la plus grande des poules d'eau; elle a dix-huit pouces de longueur: le cou et la tête, la queue, le bas-ventre et les cuisses sont d'un gris-brun; le manteau est d'un olivâtre sombre; l'estomac et les pennes des

ailes sont d'un roux ardent et rougeâtre; ces oiseaux sont très-communs dans les marais de la Guiane, et l'on en voit jusque dans les fossés de la ville de Cayenne; ils vivent de petits poissons et d'insectes aquatiques; les jeunes ont le plumage tout gris, et ils ne prennent de rouge qu'à la mue.

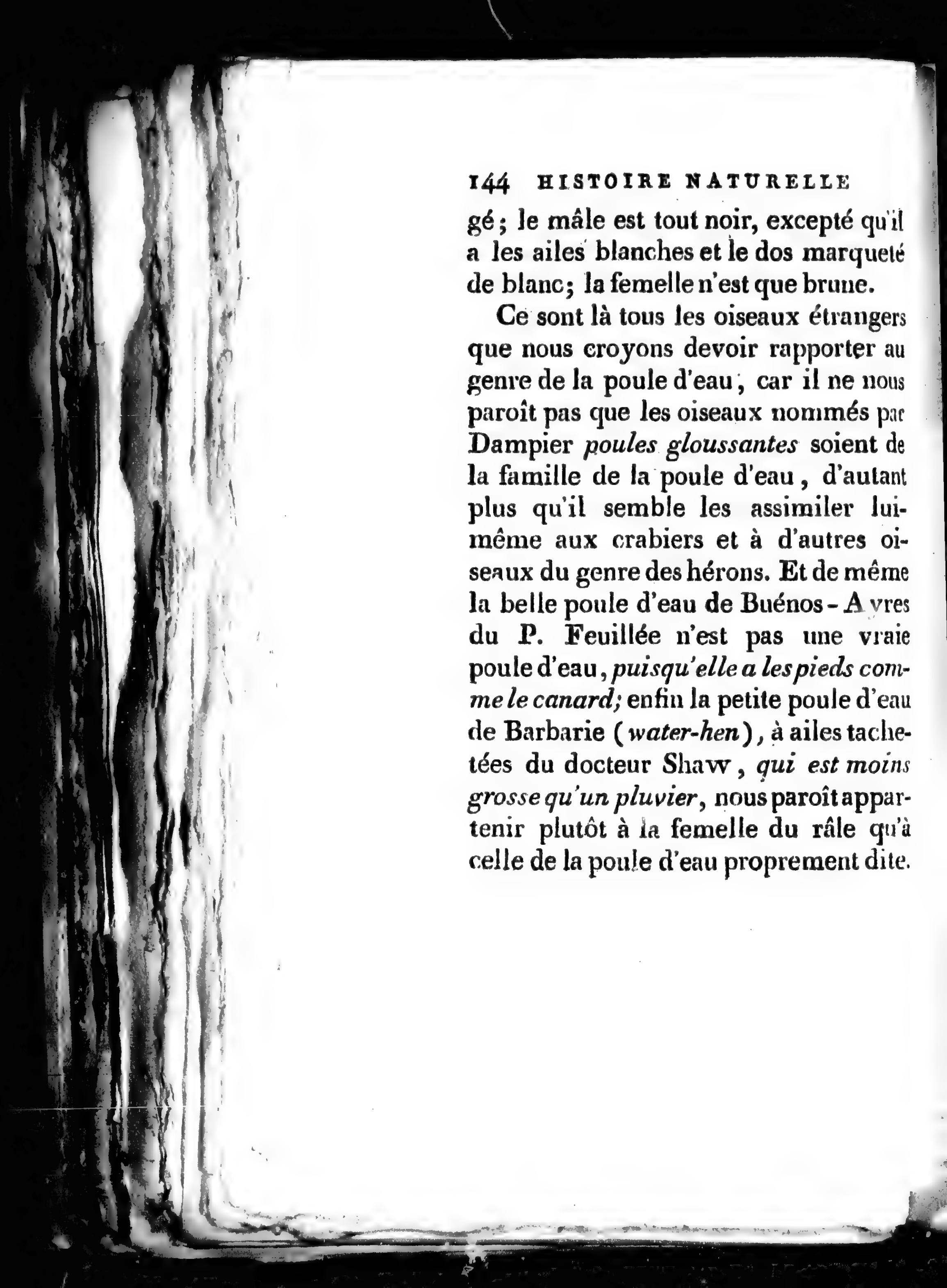
LE MITTEK.

LES relations du Groënland nous parlent, sous ce nom, d'un oiseau qu'elles indiquent en même temps comme une *poule d'eau*, mais qui pourroit aussi bien être quelque espèce de plongeon ou de grèbe. Le mâle a le dos et le cou blancs, le ventre noir, et la tête tirant sur le violet : les plumes de la femelle sont d'un jaune mêlé et bordé de noir, de manière à paroître grises de loin. Ces oiseaux sont fort nombreux dans le Groënland, principalement en hiver : on les voit, dès le matin, voler

en troupes des baies vers les îles, où ils vont se repaître de coquillages, et le soir ils reviennent à leurs retraites dans les baies pour y passer la nuit; ils suivent en volant les détours de la côte et les sinuosités des détroits entre les îles; rarement ils volent sur terre, à moins que la force du vent, sur-tout quand il souffle du nord, ne les oblige à se tenir sous l'abri des terres; c'est alors que les chasseurs les tirent de quelque pointe avancée dans la mer, d'où l'on va en canot pêcher ceux qui sont tués, car les blessés vont à fond et ne reparoissent guère.

LE KINGALIK.

Les mêmes relations nomment encore *poule d'eau* cet oiseau du Groënland; il est plus grand que le canard, et remarquable par une protubérance dentelée qui lui croît sur le bec entre les narines, et qui est d'un jaune-oran-



gé; le mâle est tout noir, excepté qu'il a les ailes blanches et le dos marqueté de blanc; la femelle n'est que brune.

Ce sont là tous les oiseaux étrangers que nous croyons devoir rapporter au genre de la poule d'eau, car il ne nous paroît pas que les oiseaux nommés par Dampier *poules gloussantes* soient de la famille de la poule d'eau, d'autant plus qu'il semble les assimiler lui-même aux crabiers et à d'autres oiseaux du genre des hérons. Et de même la belle poule d'eau de Buénos-Ayres du P. Feuillée n'est pas une vraie poule d'eau, *puisqu'elle a les pieds comme le canard;* enfin la petite poule d'eau de Barbarie (*water-hen*), à ailes tachetées du docteur Shaw, *qui est moins grosse qu'un pluvier*, nous paroît appartenir plutôt à la femelle du râle qu'à celle de la poule d'eau proprement dite.

ir, excepté qu'il
le dos marqueté
st que brune.
iseaux étrangers
oir rapporter au
, car il ne nous
ux nommés par
santes soient de
d'eau, d'autant
assimiler lui-
t à d'autres oi-
ons. Et de même
Buénos-Ayres
pas une vraie
a les pieds com-
etite poule d'eau
), à ailes tache-
, *qui est moins*
ous paroît appar-
le du râle qu'à
ropprement dite.





Deseve del. Racine Sculp.

LE PORPHYRION ou LA POULE SULTANE.

om. IX.

Sculp.

TANE.

LE PORPHYRION OU LA POULE SULTANE.

Les modernes ont appelé *poule sultane* un oiseau fameux chez les anciens, sous le nom de *porphyrion*. Nous avons déjà plusieurs fois remarqué combien les dénominations données par les Grecs, et la plupart fondées sur des caractères distinctifs, étoient supérieures aux noms formés comme au hasard dans nos langues récentes, sur des rapports ou fictifs, ou bizarres, et souvent démentis par l'inspection de la nature. Le nom de *poule sultane* nous en fournit un nouvel exemple ; c'est apparemment en trouvant quelque ressemblance avec la poule et cet oiseau de rivage, bien éloigné pourtant du genre gallinacée, et en imaginant un degré de supériorité sur la poule vulgaire, par sa beauté ou par son port, qu'on l'a nommée *poule sul-*

tane; mais le nom de *porphyrion,* en rappelant à l'esprit le rouge ou le pourpre du bec et des pieds, étoit plus caractéristique et bien plus juste. Que ne pouvons-nous rétablir toutes les belles ruines de l'antiquité savante, et rendre à la nature ces images brillantes et ces portraits fidèles dont les Grecs l'avoient peinte et toujours animée, hommes spirituels et sensibles qu'avoient touchés les beautés qu'elle présente, et la vie que par-tout elle respire!

Faisons donc l'histoire du porphyrion, avant de parler de la poule sultane. Aristote, dans Athénée, décrit le porphyrion comme un oiseau fissipède à longs pieds, au plumage bleu, dont le bec, couleur de pourpre, est très-fortement implanté dans le front, et dont la grandeur est celle du coq domestique. Suivant la leçon d'Athénée, Aristote auroit ajouté qu'il y a cinq doigts aux pieds de cet oiseau; ce

qui seroit une erreur, dans laquelle néanmoins quelques autres anciens auteurs sont tombés ; une autre erreur plus grande des écrivains modernes est celle d'Isidore, copié dans Albert, qui dit que le porphyrion a l'un des pieds faits pour nager et garni de membranes, et l'autre propre à courir comme les oiseaux de terre, ce qui est non-seulement un fait faux, mais contraire à toute idée de nature, et ne peut signifier autre chose, sinon que le porphyrion est un oiseau de rivage, qui vit aux confins de la terre et de l'eau. Il paroît en effet que l'un et l'autre élément fournit à sa subsistance ; car il mange en domesticité, des fruits, de la viande et du poisson ; son ventricule est conformé comme celui des oiseaux qui vivent également de graines et de chair.

On l'élève donc aisément : il plaît par son port noble, par sa belle forme, par son plumage brillant et riche en

couleurs mêlées de bleu pourpré et de vert d'aigue-marine ; son naturel est paisible ; il s'habitue avec ses compagnons de domesticité, quoique d'espèce différente de la sienne, et se choisit entre eux quelque ami de prédilection.

Il est de plus, oiseau pulvérateur comme le coq ; néanmoins il se sert de ses pieds comme d'une main pour porter les alimens à son bec ; cette habitude paroît résulter des proportions du cou qui est court, et des jambes qui sont très-longues, ce qui rend pénible l'action de ramasser avec le bec sa nourriture à terre. Les anciens avoient fait la plupart de ces remarques sur le porphyrion, et c'est un des oiseaux qu'ils ont le mieux décrit.

Les Grecs, les Romains, malgré leur luxe déprédateur, s'abstinrent également de manger du porphyrion ; ils le faisoient venir de Lybie, de Comagène et des îles Baléares, pour le nourrir et le placer dans les palais et

dans les temples, où on le laissoit en liberté, comme un hôte digne de ces lieux par la noblesse de son port, par la douceur de son naturel, et par la beauté de son plumage.

Maintenant, si nous comparons à ce porphyrion des anciens notre poule sultane, représentée nº 810 des planches enluminées, il paroît que cet oiseau, qui nous est arrivé de Madagascar sous le nom de *talève*, est exactement le même. MM. de l'Académie des Sciences, qui en ont décrit un semblable, ont reconnu, comme nous, le porphyrion dans la poule sultane; elle a environ deux pieds du bec aux ongles : les doigts sont extraordinairement longs et entièrement séparés, sans vestiges de membranes; ils sont disposés à l'ordinaire, trois en avant et un en arrière; c'est par erreur qu'ils sont représentés deux et deux dans Gesner; le cou est très-court à proportion de la hauteur des jambes, qui

sont dénuées de plumes; les pieds sont très-longs ; la queue très-courte; le bec, en forme de cône applati par les côtés, est assez court; et le dernier trait qui caractérise cet oiseau, c'est d'avoir, comme les foulques, le front chauve et chargé d'une plaque qui, s'étendant jusqu'au sommet de la tête, s'élargit en ovale, et paroît être formée par un prolongement de la substance cornée du bec; c'est ce qu'Aristote, dans Athénée, exprime quand il dit que le porphyrion a le bec fortement attaché à la tête. MM. de l'Académie ont trouvé deux *cœcum* assez grands qui s'élargissent en sacs; et le renflement du bas de l'œsophage leur a paru tenir lieu d'un jabot, dont Pline a dit que cet oiseau manquoit.

Cette poule sultane, décrite par MM. de l'Académie, est le premier oiseau de ce genre qui ait été vu par les modernes; Gesner n'en parle que sur des relations et d'après un dessin.

Willulghby dit qu'aucun naturaliste n'a vu le porphyrion. Nous devons à M. le marquis de Nesle, la satisfaction de l'avoir vu vivant, et nous lui témoignons notre respectueuse reconnoissance, que nous regardons comme une dette de l'Histoire naturelle qu'il enrichit tous les jours par son goût éclairé autant que généreux : il nous a mis à portée de vérifier, en grande partie, sa poule sultane, ce que les anciens ont dit de leur porphyrion. Cet oiseau est effectivement très-doux, très-innocent, et en même temps timide, fugitif, aimant, cherchant la solitude et les lieux écartés, se cachant tant qu'il peut pour manger; lorsqu'on l'approche, il a un cri d'effroi, d'une voix d'abord assez foible, ensuite plus aiguë, et qui se termine par deux ou trois coups d'un son sourd et intérieur ; il a pour le plaisir d'autres petits accens moins bruyans et plus doux; il paroît préférer les fruits et les racines, par-

ticulièrement celles des chicorées, à tout autre aliment, quoiqu'il puisse vivre aussi de graines; mais lui ayant fait présenter du poisson, le goût naturel s'est marqué, il l'a mangé avec avidité. Souvent il trempe ses alimens à plusieurs fois dans l'eau; pour peu que le morceau soit gros, il ne manque pas de le prendre à sa patte et de l'assujettir entre ses longs doigts en ramenant contre les autres celui de derrière, et tenant le pied à demi-élevé; il mange en morcelant.

Il n'y a guère d'oiseaux plus beaux par les couleurs; le bleu de son plumage moelleux et lustré est embelli de reflets brillans; ses longs pieds et la plaque du sommet de la tête avec la racine du bec sont d'un beau rouge, et une touffe de plumes blanches sous la queue relève l'éclat de sa belle robe bleue. La femelle ne diffère du mâle qu'en ce qu'elle est un peu plus petite; celui-ci est plus gros qu'une perdrix, mais un

peu moins qu'une poule. M. le marquis de Nesle a rapporté ce couple de Sicile, où, suivant la notice qu'il a eu la bonté de nous communiquer, ces poules sultanes sont connues sous le nom de *gallo-fagiani;* on les trouve sur le lac de *Lentini*, au-dessus de Catane; on les vend à un prix médiocre dans cette ville, ainsi qu'à Syracuse et dans les villes voisines; on en voit de vivantes dans les places publiques, où elles se tiennent à côté des vendeuses d'herbes et de fruits pour en recueillir les débris. Ce bel oiseau, logé chez les Romains dans les temples, se ressent un peu, comme l'on voit, de la décadence de l'Italie; mais une conséquence intéressante que présente ce dernier fait, c'est qu'il faut que la race de la poule sultane se soit naturalisée en Sicile par quelques couples de ces porphyrions apportés d'Afrique; et il y a toute apparence que cette belle espèce s'est propagée de même dans quelques autres con-

trées, car nous voyons par un passage de Gesner, que ce naturaliste étoit persuadé qu'il se trouve de ces oiseaux en Espagne et même dans nos provinces méridionales en France.

Au reste, cet oiseau est un de ceux qui se montrent le plus naturellement disposés à la domesticité, et qu'il seroit agréable et utile de multiplier. Le couple nourri dans les volières de M. le marquis de Nesle, a niché au dernier printemps (1778); on a vu le mâle et la femelle travailler de concert à construire le nid; ils le posèrent à quelque hauteur de terre, sur une avance du mur, avec des bûchettes et de la paille en quantité; la ponte fut de six œufs blancs d'une coque rude, exactement ronds et de la grosseur d'une demibille de billard; la femelle n'étant pas assidue à les couver, on les donna à une poule, mais ce fut sans succès. On pourroit, sans doute, espérer de voir une autre ponte réussir plus heu-

reusement si elle étoit soignée par la mère elle-même ; il faudroit pour cela ménager à ces oiseaux le calme et la retraite, qu'ils semblent chercher, sur-tout dans le temps de leurs amours.

Oiseaux qui ont rapport à la Poule sultane.

L'ESPÈCE primitive et principale de la poule sultane étant originaire des contrées du midi de notre continent, il n'est pas vraisemblable que les régions du nord nourrissent des espèces secondaires dans ce genre ; aussi trouvons-nous qu'il en faut rejeter plusieurs de celles qui y ont été rangées par M. Brisson. Malgré ces retranchemens il nous restera encore trois espèces dans l'ancien continent, qui paroissent faire la nuance entre notre poule sultane, les foulques et les poules d'eau ; et nous trouverons aussi dans

le nouveau continent trois espèces d'oiseaux qui semblent être les représentans, en Amérique, de la poule sultane et de ses espèces subalternes de l'ancien continent.

LA POULE SULTANE VERTE.

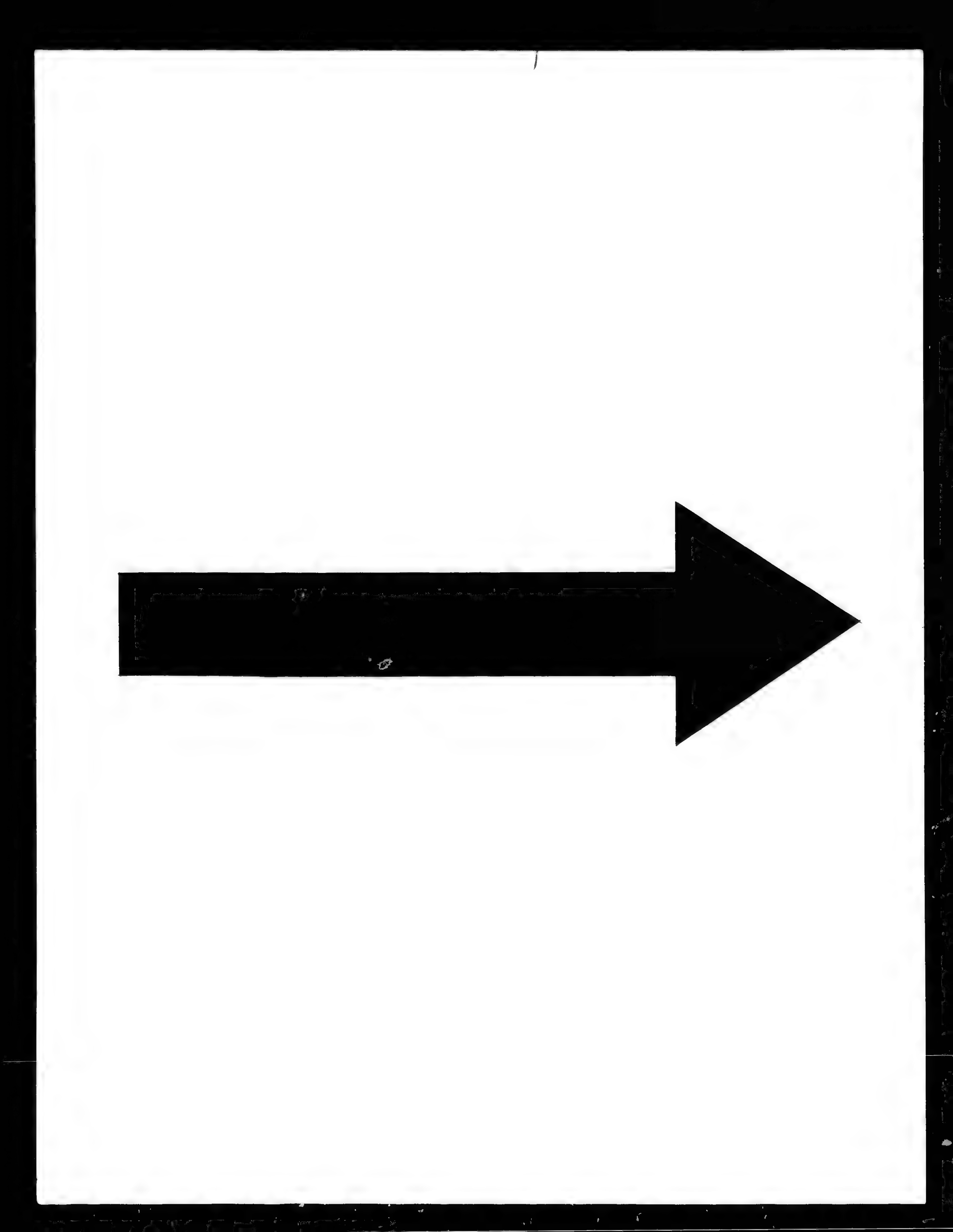
Première espèce.

Cet oiseau, que nous rapportons à la poule sultane, d'après M. Brisson, est bien plus petit que cette poule et pas plus gros qu'un râle ; il a tout le dessus du corps d'un vert-sombre, mais lustré, et tout le dessous du corps blanc, depuis les joues et la gorge jusqu'à la queue ; le bec et la plaque frontale sont d'un vert-jaunâtre : on le trouve aux Indes orientales.

LA POULE SULTANE BRUNE.

Seconde espèce.

Cette poule s[illegible], qui vient de la Chine, a qu[illegible]e pouces de longueur; elle ne [illegible] point de riches couleurs qui semblent propres à ce genre d'oiseaux, et il se pourroit qu'on n'eût ici représenté qu'une femelle; elle a tout le dessus du corps brun ou d'un cendré-noirâtre, le ventre roux; le devant du corps, du cou, de la gorge et le tour des yeux, blancs; du reste, la plaque frontale est assez petite, et le bec s'éloigne un peu de la forme conique du bec de la vraie poule sultane; il est plus alongé, et il se rapproche de celui des poules d'eau.



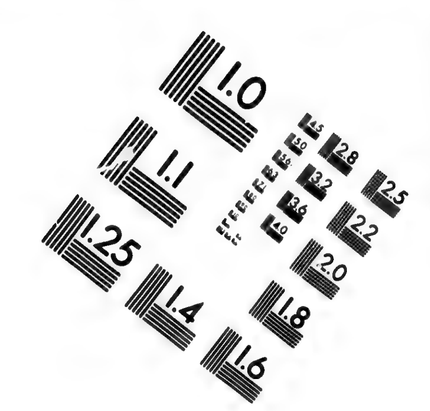
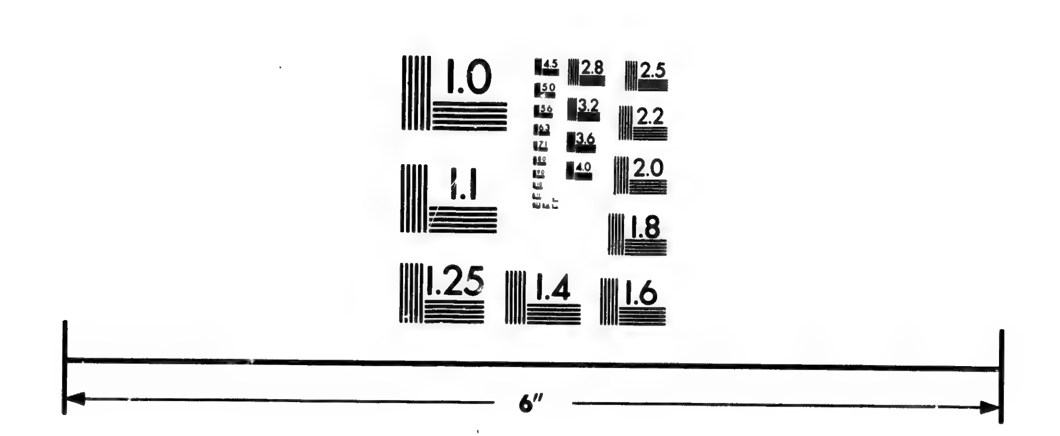
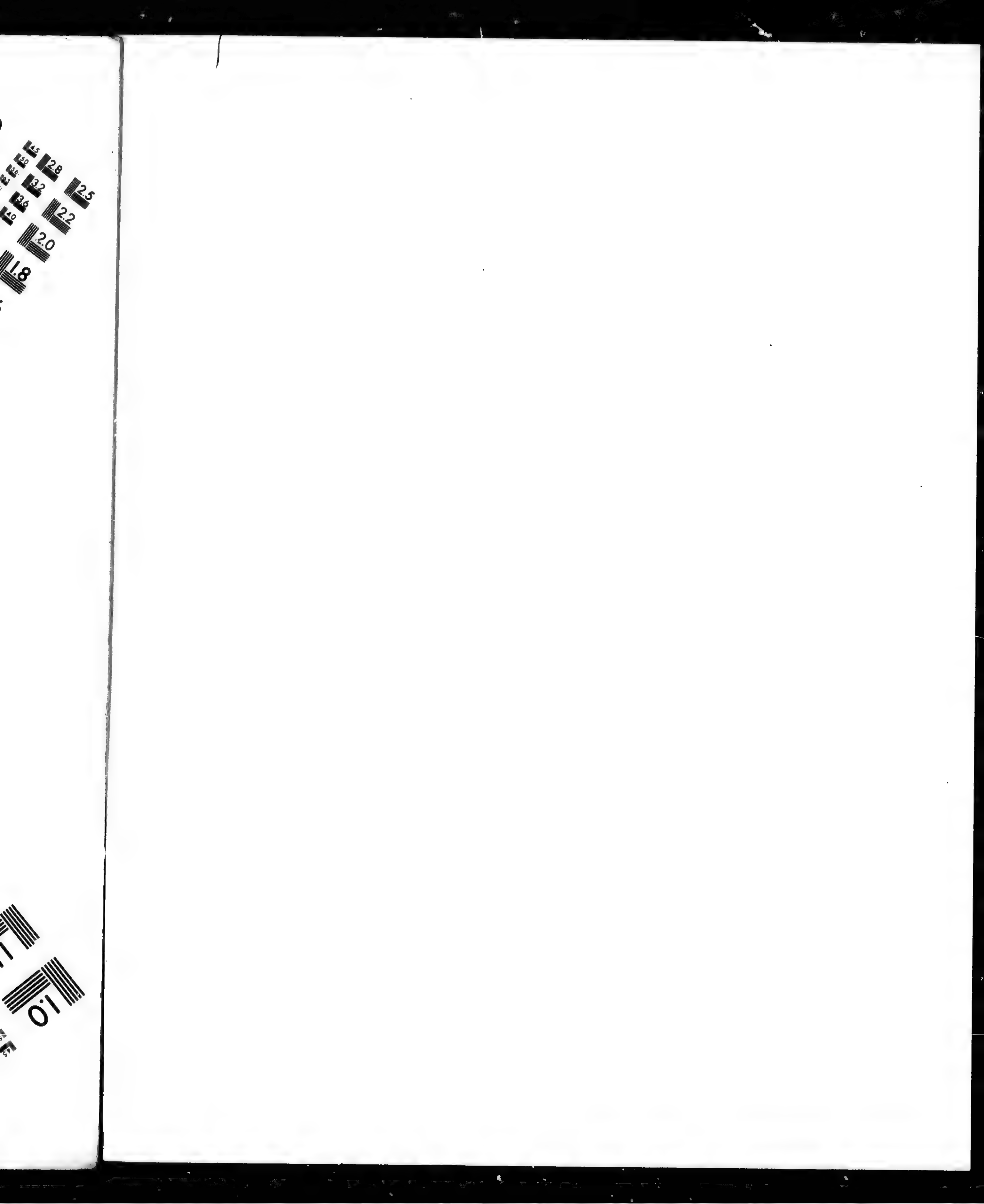


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

L'ANGOLI.

Troisième espèce.

Nous abrégeons ce nom de celui de *caunangoli*, que porte vulgairement à Madras l'oiseau que les Gensous nomment *boollu-cori*. Il est difficile de décider si l'on doit plutôt le rapporter aux poules sultanes qu'aux poules d'eau, ou même aux râles; tout ce que nous en savons se borne à la courte notice qu'en donne Pétiver dans son addition au *Synopsis* de Ray; mais cette notice faite, comme toutes les autres de ce fragment, sur des figures envoyées de Madras, n'exprime point les caractères distinctifs qui pourroient désigner le genre de cet oiseau. M. Brisson, qui en fait sa dixième poule sultane, lui prête en conséquence la plaque nue au front, dont la notice ne dit rien; elle lui donne au con-

traire un bec longuet *(rostrum acutum, teres, longiusculum)*, avec les noms de *crex* et de *rail-hain* qui semblent la rappeler au râle; mais sa taille est bien supérieure à celle de cet oiseau, et même à celle de la poule d'eau; il ressemble donc plus à la poule sultane *(magnitudine anatis)*; c'est tout ce que nous pouvons dire de cette espèce, jusqu'à ce qu'elle nous soit mieux connue.

LA PETITE POULE SULTANE.

Quatrième espèce.

Le genre de la poule sultane se retrouve, comme nous l'avons dit, au Nouveau-Monde, sinon en espèces exactement les mêmes, du moins en espèces analogues. Celle-ci, qui est naturelle à la Guiane, n'est qu'un peu plus grande que le râle d'eau; du reste, elle ressemble si bien à notre poule sultane, qu'il y a peu d'exemples dans

toute l'histoire des oiseaux, de rapports aussi parfaits et de représentations aussi exactes dans les deux continens : son dos est d'un vert-bleuâtre, et tout le devant du corps est d'un bleu violet doux et moelleux, qui couvre aussi le cou et la tête en prenant une teinte plus foncée; elle nous paroît la même que celle dont M. Brisson fait sa seconde espèce; mais ce n'est qu'en conséquence du préjugé qui lui a fait transporter la grande poule sultane en Amérique, qu'il transporte aux grandes Indes cette espèce réellement américaine, et que nous avons reçue de Cayenne.

LA AVORITE.

Cinquième espèce.

C'EST le nom donné, dans nos planches enluminées, à une petite poule sultane qui est à-peu-près de la gran-

deur de la précédente et du même pays; il se pourroit qu'elle ne fût que la femelle dans cette même espèce, d'autant plus que les couleurs sont les mêmes et seulement plus foibles; le vert-bleuâtre des ailes et des côtés du cou est d'une teinte affoiblie; le brun perce sur le dos et domine sur la queue; tout le devant du corps est blanc.

L'ACINTLI.

Sixième espèce.

Cet oiseau mexicain, que M. Brisson rapporte à notre poule sultane ou au porphyrion des anciens, en diffère par plusieurs caractères; outre l'opposition des climats, qui ne permet guère de penser qu'un oiseau de vol pesant, et qui est naturel aux régions du midi, ait passé d'un continent à l'autre, l'acintli n'a pas les doigts et les pieds rouges, mais jaunes ou verdâtres; tout

son plumage est d'un pourpre noirâtre, entremêlé de quelques plumes blanches. Fernandez lui donne les noms de *quachilton* et d'*yacacintli;* nous avons adopté le dernier et l'avons abrégé, mais la dénomination de *avis siliquastrini capitis,* que ce même auteur lui applique, est très-significative, et désigne la plaque frontale applatie comme une large silique, caractère par lequel cet oiseau s'unit à la famille de la foulque ou de la poule sultane. Ce même auteur ajoute que l'acintli chante comme le coq pendant la nuit et dès le grand matin ; ce qui pourroit faire douter qu'il soit en effet du genre de notre poule sultane, dans laquelle on n'a pas remarqué cette habitude, et dont la voix n'a rien du clairon bruyant et sonore du coq.

Un oiseau d'espèce très-voisine de celle de l'acintli, si ce n'est le même, est décrit par le P. Feuillée, sous le nom de *poule d'eau ;* il a le caractère

de la poule sultane; le large écusson applati sur le front; toute la robe bleue, excepté un capuchon de noir sur la tête et le cou. En outre, le P. Feuillée remarque des différences de couleurs entre le mâle et la femelle, qui ne se trouvent pas dans nos poules sultanes, dont la femelle est seulement plus petite que le mâle, mais auquel elle ressemble parfaitement par les couleurs.

La nature a donc produit, à de grandes distances, des espèces du genre de la poule sultane, mais toujours dans les latitudes méridionales. Nous avons vu que notre poule sultane se trouve à Madagascar. M. Forster en a trouvé dans la mer du sud, et la *poule d'eau couleur de pourpre*, que le même naturaliste voyageur a vue à *Anamocka*, paroît encore être un oiseau de cette même famille.

Espèces connues dans ce genre.

La Poulette d'eau, *fulica Fusca.*
La Poule d'eau, *fulica Chloropus.*
La Poule sultane verte, *fulica Viridis.*
L'Acintli, *fulica Purpurea.*
La Favorite, *fulica Flavirostris.*
Le Porphyrion, ou la Poule sultane, *fulica Porphyrio.*
La grande Poule d'eau de Cayenne, *fulica Cayennensis.*
L'Angoli, *fulica Maderaspatana.*
La petite Poule sultane, *fulica Martinicensis.*
La Grinette, *fulica Nævia.*
Le Smirring, *fulica Flavipes.*
La Glout, *fulica Fistulanus.*
La Foulque commune, *fulica Atra.*
La Macroule, *fulica Aterrima.*
La grande Foulque à crête, *fulica Cristata.*

RELLE

s ce genre.

usca.
ropus.
ca Viridis.

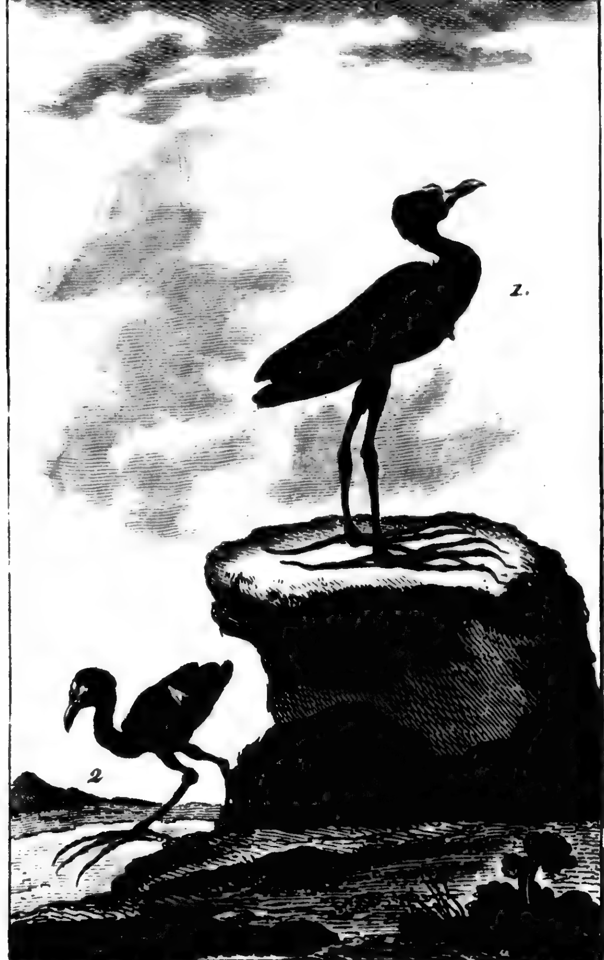
stris.
sultane, *fulica*

ayenne, *fulica*

tana.
ulica Martini-

s.
s.
a Atra.
na.
ulica Cristata.





Deseve del. *Racine Sculp.*

1 et 2. LE JACANA.

Tom. IX.

1.

ine Sculp.

LIIe GENRE.

LE JACANA, *PARRA.*

(Pieds à quatre doigts.)

Caractère générique : des caroncules mobiles au front, près la base du bec.

LE JACANA.

Le jacana des Brasiliens, dit Marcgrave, doit être mis avec les poules d'eau, auxquelles il ressemble par le naturel, les habitudes, la forme du corps raccourci, la figure du bec et la petitesse de la tête ; néanmoins il nous paroît que le jacana diffère essentiel-

lement des poules d'eau par des caractères singuliers et même uniques, qui le séparent et le distinguent de tous les autres oiseaux ; il porte des éperons aux épaules et des lambeaux de membranes sur le devant de la tête ; il a les doigts et les ongles excessivement grands ; le doigt de derrière est d'ailleurs aussi long que celui du milieu en devant ; tous les ongles sont droits, ronds, effilés comme des stylets ou des aiguilles ; c'est apparemment de cette forme particulière de ses ongles incisifs et poignans, qu'on a donné au jacana le nom de *chirurgien*. L'espèce en est commune sur tous les marais du Brésil ; et nous sommes assurés qu'elle se trouve également à la Guiane et à Saint-Domingue ; on peut aussi présumer qu'elle existe dans toutes les régions et les différentes îles de l'Amérique, entre les tropiques et jusqu'à la Nouvelle-Espagne ; quoique Fernandez ne paroisse en parler que sur des

relations; et non d'après ses propres connoissances, puisqu'il fait venir ces oiseaux des côtes du nord, tandis qu'ils sont naturels aux terrres du midi.

Nous connoissons quatre ou cinq jacanas, qui ne diffèrent que par les couleurs, leur grandeur étant la même. La première espèce donnée par Fernandez est la quatrième de Marcgrave; la tête, le cou, et le devant du corps de cet oiseau, sont d'un noir teint de violet; les grandes pennes de l'aile sont verdâtres; le reste du manteau est d'un beau marron pourpré ou mordoré; chaque aile est armée d'un éperon pointu qui sort de l'épaule, et dont la forme est exactement semblable à celle de ces épines ou crochets dont est garnie la raie bouclée; de la racine du bec naît une membrane qui se couche sur le front, se divise en trois lambeaux, et laisse encore tomber un barbillon de chaque côté; le bec est droit, un peu renflé vers le bout, et d'un beau jaune-

jonquille, comme les éperons; la queue est très-courte, et ce caractère, ainsi que ceux de la forme du bec, de la queue, des doigts et de la hauteur des jambes, dont la moitié est dénuée de plumes, conviennent également à toutes les espèces de ce genre. Marcgrave paroît exagérer leur taille en la comparant à celle du pigeon; car les jacanas n'ont pas le corps plus gros que la caille, mais seulement porté sur des jambes bien plus hautes; leur cou est aussi plus long et leur tête est petite; ils sont toujours fort maigres, et cependant l'on dit que leur chair est mangeable.

Le jacana de cette première espèce est assez commun à Saint-Domingue, d'où il nous a été envoyé sous le nom de *chevalier mordoré armé*, par M. Lefebvre Deshaies. « Ces oiseaux, dit-il, vont ordinairement par couples, et lorsque quelque accident les sépare, on les entend se rappeler par un cri de

réclame ; ils sont très-sauvages, et le chasseur ne peut les approcher qu'en usant de ruses, en se couvrant de feuillages, ou se coulant derrière les buissons, les roseaux. On les voit régulièrement à Saint-Domingue durant ou après les pluies des mois de mai ou de novembre ; néanmoins il en paroît quelques-uns après toutes les fortes pluies qui font déborder les eaux ; ce qui fait croire que ces lieux où ces oiseaux se tiennent habituellement, ne sont pas éloignés : du reste, on ne les trouve pas hors des lagons, des marais ou des bords des étangs et des ruisseaux.

» Le vol de ces oiseaux est peu élevé, mais assez rapide ; ils jettent en partant un cri aigu et glapisssant qui s'entend de loin, et qui paroît avoir quelque rapport à celui de l'effraie ; aussi les volailles dans les basse-cours s'y méprennent et s'épouvantent à ce cri comme à celui d'un oiseau de proie, quoique le jaçana soit fort éloi-

gné de ce genre; il sembleroit que la nature en ait voulu faire un oiseau belliqueux, à la manière dont elle a eu soin de l'armer; néanmoins on ne connoît pas l'ennemi contre lequel il peut exercer ses armes. »

Ce rapport avec les vanneaux armés, qui sont des oiseaux querelleurs et criards, joint à celui de la conformation du bec, paroît avoir porté quelques naturalistes à réunir avec eux les jacanas sous un même genre. Quoique Fernandez dise qu'ils ne fréquentent que les eaux salées des bords de la mer, il paroît, selon ce que nous venons de rapporter, qu'ils se trouvent également dans l'intérieur des terres, sur les étangs d'eau douce.

LE JACANA NOIR.

TOUTE la tête, le cou, le dos et la queue de ce jacana sont noirs; le haut des ailes et leurs pointes sont de cou-

leur brune ; le reste est vert, et le dessous du corps est brun ; les éperons de l'aile sont jaunes, ainsi que le bec, de la racine duquel s'élève sur le front une membrane rougeâtre. Marcgrave nous donne cette espèce comme naturelle au Brésil.

LE JACANA VERT.

Marcgrave loue la beauté de cet oiseau dont il a fait sa première espèce de ce genre ; il a le dos, les ailes et le ventre, teints de vert sur un fond noir, et l'on voit sur le cou briller de beaux reflets gorge de pigeon ; la tête est coiffée d'une membrane d'un bleu de turquoise ; le bec et les ongles, qui sont d'un rouge de vermillon dans leur première moitié, sont jaunes à la pointe. L'analogie nous persuade que cette espèce est armée comme les autres, quoique Marcgrave ne le dise pas.

LE JACANA-PÉCA.

Les Brasiliens donnent à cet oiseau le nom d'*agua-pecaca* ; nous l'appelons *jacana-péca*, pour réunir son nom générique à sa dénomination spécifique, et pour le distinguer des autres jacanas ; ses traits sont cependant peu différens de ceux de l'espèce précédente : « Il a, dit Marcgrave, des couleurs plus foibles et les ailes plus brunes ; chaque aile est armée d'un éperon, dont l'oiseau se sert pour sa défense, mais sa tête n'a point de coiffe membraneuse. » Le nom de *porphyrion*, sous lequel Barrère a donné ce jacana, semble indiquer qu'il a les pieds rouges. Le même auteur dit que l'espèce en est commune à la Guiane, où les Indiens l'appellent *kapoua*, et nous présumons que c'est à cet oiseau que doit se rapporter la note suivante de M. de la Borde. » La petite espèce de poule d'eau ou *chirurgien* aux ailes armées,

est, dit-il, très-commune à la Guiane ; elle habite les étangs d'eau douce et les mares ; on trouve ordinairement ces oiseaux par paires, mais quelquefois aussi on en voit jusqu'à vingt ou trente ensemble. Il y en a toujours en été dans les fossés de la ville de Cayenne ; et, dans le temps des pluies, ils viennnent même jusque dans les places de la nouvelle ville ; ils se gîtent dans les joncs, et entrent dans l'eau jusqu'au milieu de la jambe ; ils vivent de petits poissons et d'insectes aquatiques. » Au reste, il paroît qu'il y a dans la Guiane, comme au Brésil, plusieurs espèces ou variétés de ces oiseaux, et qu'on les connoît sous des noms différens. M. Aublet nous a donné une notice, dans laquelle il dit que l'oiseau chirurgien est assez commun à la Guiane, dans les mares, les bassins et petits lacs des savanes ; qu'il se pose sur les larges feuilles d'une plante aquatique, appelée vulgairement *volet*

(*nymphea*); et que les naturels ont donné à cet oiseau le nom de *kinkin*, mot qu'il exprime un son aigu.

JACANA VARIÉ.

Le plumage de cet oiseau est en effet plus varié que celui des autres jacanas, sans sortir néanmoins des couleurs dominantes et communes à tous; ces couleurs sont le verdâtre, le noir et le marron-pourpré; il y a, de chaque côté de la tête, une bande blanche qui passe par-dessus les yeux; le devant du cou est blanc, ainsi que tout le dessous du corps; le front est couvert d'une membrane d'un rouge orangé, et il y a des éperons sur les ailes. Cet oiseau nous est venu du Brésil; Edwards le donne comme venant de Carthagène; ce qui montre, comme nous l'avons observé, que les jacanas sont communs aux diverses contrées de l'Amérique situées entre les tropiques.

LE VANNEAU ARMÉ DU SÉNÉGAL.

Ce vanneau du Sénégal est de la grosseur du nôtre, mais il a les pieds forts hauts, et la partie nue de la jambe longue de vingt lignes; cette partie est, comme les pieds, de couleur verdâtre; le bec est long de seize lignes, et surmonté près du front d'une bandelette étroite de membrane jaune très-mince, retombante et coupée en pointe de chaque côté; il a le devant du corps d'un gris brun-clair; le dessus de même couleur, mais plus foncée; les grandes pennes de l'aile noires; les plus près du corps d'un blanc-sale; la queue est blanche dans sa première moitié, ensuite noire et enfin blanche à la pointe. Cet oiseau est armé au pli de l'aile d'un petit éperon corné, long de deux lignes et terminé en pointe aiguë.

On reconnoît cette espèce dans une

notice de M. Adanson, à l'habitude que nous avons remarquée dans la famille des vanneaux, qui est de crier beaucoup, et de poursuivre les gens avec clameurs, pour peu qu'on approche de l'endroit où ils se tiennnent; ausssi les Français du Sénégal ont-ils appelé *criards* ces vanneaux armés, que les Nègres nomment *net-net.* « Dès qu'ils voyent un homme, dit M. Adanson, ils se mettent à crier à toute force et à voltiger autour de lui, comme pour avertir les autres oiseaux, qui, dès qu'ils les entendent, prennent leur vol pour s'échapper; ces oiseaux sont les fléaux des chasseurs. » Cependant le naturel de nos vanneaux est paisible, et l'on n'observe pas qu'ils ayent querelle avec aucun oiseau; mais l'ergot aux ailes dont la nature a pourvu ceux-ci les rend apparemment plus guerriers, et l'on assure qu'ils se servent de cet éperon comme d'une arme offensive contre les autres oiseaux.

LE VANNEAU ARMÉ DES INDES.

Une seconde espèce de vanneau armé nous est venue de Goa, et n'est pas encore connue des naturalistes : ce vanneau des Indes est de la grandeur de celui d'Europe, mais il a le corps plus mince et plus haut monté; il porte un petit ergot au pli de chaque aile; et, dans son plumage, on reconnoît la livrée commune des vanneaux; les grandes pennes de l'aile sont noires; la queue, mi-partie de blanc et de noir, est roussâtre à la pointe; une teinte pourprée couvre les épaules; le dessous du corps est blanc; la gorge et le devant du cou sont noirs; le sommet de la tête et le dessus du cou noirs aussi, avec une ligne blanche sur les côtés du cou; le dos est brun; l'œil paroît entouré d'une portion de cette membrane excroissante qu'on remarque plus ou

moins dans la plupart des vanneaux et des pluviers armés, comme si ces deux excroissances de l'ergot et du casque membraneux avoient dans leur production quelque rapport secret et quelque cause simultanée.

LE VANNEAU ARMÉ DE LA LOUISIANE.

Celui-ci est un peu moins grand que le vanneau armé du Sénégal; mais il a les jambes et les pieds à proportion aussi longs, et son arme est plus forte, et longue de quatre lignes; il a la tête coiffée de chaque côté d'une double bandelette jaune posée latéralement, et qui, entourant l'œil, se taille en arrière en petite échancrure, et se prolonge en avant sur la racine du bec en deux lambeaux alongés; le sommet de la tête est noir; les grandes pennes de l'aile le sont aussi; la queue de même, avec la pointe blanche; le reste du plu-

mage, sur un fond gris, est teint de brun-roussâtre ou rougeâtre sur le dos, et rougeâtre-clair ou couleur de chair sur la gorge et le devant du cou; le bec et les pieds sont d'un jaune-verdâtre.

LE VANNEAU ARMÉ DE CAYENNE.

Ce vanneau est au moins de la grandeur du nôtre; mais il est plus haut monté; il est aussi armé d'un ergot à l'épaule : du reste, il ressemble tout-à-fait à notre vanneau par la teinte et les masses des couleurs; il a l'épaule couverte d'une plaque d'un gris-bleuâtre; un mélange de cette couleur et de teintes vertes et pourprées est étendu sur le dos; le cou est gris, mais un large plastron noir s'arrondit sur la poitrine; le front et la gorge sont noirs; la queue est mi-partie de noir et blanc, comme dans le vanneau d'Europe; et, pour compléter les rapports, celui de

Cayenne porte à l'occiput une petite aigrette de cinq ou six brins assez courts.

Il paroît qu'il se trouve aussi au Chili une espèce de vanneau armé; et, si la notice qu'en donne Frézier n'a rien d'exagéré, cette espèce est plus fortement armée qu'aucune des précédentes, puisque les ergots ou éperons ont un pouce de longueur. C'est encore une espèce criarde comme celle du Sénégal. Dès que ces oiseaux voient un homme, dit M. Frézier, ils se mettent à voltiger autour de lui et à crier, comme pour avertir les autres oiseaux, qui, à ce signal, prennent de tous côtés leur vol.

Espèces connues dans ce genre.

Le Jacana proprement dit, *parra Jacana.*
Le Jacana noir, *parra Nigra.*
Le Jacana péca, *parra Brasiliensis.*
Le Jacana vert, *parra Viridis.*
Le Jacana varié, *parra Variabilis.*

Le Jacana fidèle, *parra Chavaria.*

Le Vanneau armé de la Louisiane, *parra Ludoviciana.*

Le Vanneau armé de Cayenne, *parra Cayennensis.*

Le Vanneau armé des Indes, *parra Goensis.*

Le Vanneau armé du Sénégal, *parra Senegalla.*

LIIIe GENRE.

LE RALE, *RALLUS.*

(Pieds à quatre doigts.)

Caractère générique : bec un peu en carêne, corps applati par les flancs.

LES RALES.

Ces oiseaux forment une assez grande famille, et leurs habitudes sont différentes de celles des autres oiseaux de rivage qui se tiennent sur les sables et les grèves; les râles n'habitent, au contraire, que les bords fangeux des étangs et des rivières, et sur-tout les terreins couverts de glayeuls et autres

grandes herbes de marais. Cette manière de vivre est habituelle et commune à toutes les espèces de râles d'eau; le seul râle de terre habite dans les prairies, et c'est du cri désagréable, ou plutôt du *râlement* de ce dernier oiseau, que s'est formé dans notre langue le nom de *râle* pour l'espèce entière; mais tous se ressemblent en ce qu'ils ont le corps grêle et comme applati par les flancs, la queue très-courte et presque nulle; la tête petite; le bec assez semblable pour la forme à celui des gallinacées, mais seulement bien plus alongé, quoique moins épais; tous ont aussi une portion de la jambe, au-dessus du genou, dénuée de plumes, avec les trois doigts antérieurs lisses, sans membranes, et très-longs; ils ne retirent pas leurs pieds sous le ventre en volant, comme font les autres oiseaux, ils les laissent pendans; leurs ailes sont petites et fort concaves, et leur vol est court: ces derniers carac-

tères sont communs aux râles et aux poules d'eau, avec lesquelles ils ont en général beaucoup de ressemblance.

LE RALE DE TERRE
OU DE GENÊT.

vulgairement ROI DES CAILLES.

DANS les prairies humides, dès que l'herbe est haute et jusqu'au temps de la récolte, il sort des endroits les plus touffus de l'herbage une voix rauque, ou plutôt un cri bref, aigre et sec, *crëk, crëk, crëk*, assez semblable au bruit que l'on exciteroit en passant, et appuyant fortement le doigt sur les dents d'un gros peigne; et, lorsqu'on s'avance vers cette voix, elle s'éloigne, et on l'entend venir de cinquante pas plus loin; c'est le râle de terre qui jette ce cri, qu'on prendroit pour le croassement d'un reptile; cet oiseau fuit rarement au vol, mais presque

ELLE

les et aux
s ils ont en
blance.

ERRE
r.

AILLES.

s, dès que
temps de
ts les plus
x rauque,
e et sec,
blable au
passant,
igt sur les
lorsqu'on
lle s'éloi-
cinquante
terre qui
t pour le
et oiseau
s presque



Desève del. Racine Sculp.

1. LE RALE DE TERRE. 2. LE RALE D'EAU.

toujours en marchant avec vîtesse, et, passant à travers le plus touffu des herbes, il y laisse une trace remarquable. On commence à l'entendre vers le 10 ou le 12 de mai, dans le même temps que les cailles, qu'il semble accompagner en tout temps, car il arrive et repart avec elles; cette circonstance, jointe à ce que le râle et les cailles habitent également les prairies, qu'il y vit seul, et qu'il est beaucoup moins commun et un peu plus gros que la caille, a fait imaginer qu'il se mettoit à la tête de leurs bandes, comme chef ou conducteur de leur voyage; et c'est ce qui lui a fait donner le nom de *roi des cailles;* mais il diffère de ces oiseaux par les caractères de conformation, qui tous lui sont communs avec les autres râles, et en général avec les oiseaux de marais, comme Aristote l'a fort bien remarqué. La plus grande ressemblance que ce râle ait avec la caille est dans le plumage,

qui néanmoins est plus brun et plus doré ; le fauve domine sur les ailes ; le noirâtre et le roussâtre forment les couleurs du corps ; elles sont tracées sur les flancs par lignes transversales, et toutes sont plus pâles dans la femelle, qui est aussi un peu moins grosse que le mâle.

C'est encore par l'extension gratuite d'une analogie mal fondée que l'on a supposé au râle de terre une fécondité aussi grande que celle de la caille ; des observations multipliées nous ont appris qu'il ne pond guère que huit à dix œufs, et non pas dix-huit et vingt : en effet, avec une multiplication aussi grande que celle qu'on lui suppose, son espèce seroit nécessairement plus nombreuse qu'elle ne l'est en individus, d'autant que son nid, fourré dans l'épaisseur des herbes, est difficile à trouver : ce nid, fait négligemment avec un peu de mousse ou d'herbe sèche, est ordinairement placé dans une pe-

tite fosse de gazon; les œufs, plus gros que ceux de la caille, sont tachetés de marques rougeâtres plus larges; les petits courent dès qu'ils sont éclos, en suivant leur mère, et ils ne quittent la prairie que quand ils sont forcés de fuir devant la faulx qui rase leur domicile. Les couvées tardives sont enlevées par la main du faucheur; tous les autres se jettent alors dans les champs de blé noir, dans les avoines et dans les friches couverts de genêts, où on les trouve en été, ce qui les a fait nommer *râles de genêts* : quelques-uns retournent dans les prés en regain, à la fin de cette même saison.

Lorsque le chien rencontre un râle, on peut le reconnoître à la vivacité de sa quête, au nombre de faux arrêts, à l'opiniâtreté avec laquelle l'oiseau tient, et se laisse quelquefois serrer de si près, qu'il se fait prendre; souvent il s'arrête dans sa fuite et se blottit, de sorte que le chien, emporté par son

ardeur, passe par-dessus et perd sa trace; le râle, dit-on, profite de cet instant d'erreur de l'ennemi pour revenir sur sa voie et donner le change; il ne part qu'à la dernière extrémité, et s'élève assez haut avant de filer; il vole pesamment, et ne va jamais loin; on en voit ordinairement la remise, mais c'est inutilement qu'on va la chercher, car l'oiseau a déjà piété plus de cent pas lorsque le chasseur y arrive; il sait donc suppléer par la rapidité de sa marche à la lenteur de son vol; aussi se sert-il beaucoup plus de ses pieds que de ses ailes, et, toujours couvert sous les herbes, il exécute à la course tous ses petits voyages et ses croisières multipliées dans les prés et les champs; mais, quand arrive le temps du grand voyage, il trouve, comme la caille, des forces inconnues pour fournir au mouvement de sa longue traversée; il prend son essor la nuit, et, secondé d'un vent propice, il se

porte dans nos provinces méridionales, d'où il tente le passage de la Méditerranée. Plusieurs périssent sans doute dans cette première traite, ainsi que dans la seconde, pour le retour, où l'on a remarqué que ces oiseaux sont moins nombreux qu'à leur départ.

Au reste, on ne voit le râle de terre dans nos provinces méridionales que dans ce temps du passage; il ne niche pas en Provence; et quand Belon dit qu'il est rare en Candie, quoiqu'il soit aussi commun en Grèce qu'en Italie, cela indique seulement que cet oiseau ne s'y trouve guère que dans les saisons de ses passages au printemps et en automne. Du reste, les voyages du râle s'étendent plus loin vers le nord que vers le midi, et, malgré la pesanteur de son vol, il parvient en Pologne, en Suède, en Danemarck et jusqu'en Norwège; il est rare en Angleterre, où l'on prétend qu'il ne se trouve que dans quelques cantons, quoiqu'il soit

assez commun en Irlande. Ses migrations semblent suivre en Asie le même ordre qu'en Europe. Au Kamtschatka comme en Europe, le mois de mai est également celui de l'arrivée de ces oiseaux; ce mois s'appelle *tava koatch*, mois des râles, *tava* est le nom de l'oiseau.

Les circonstances qui pressent le râle d'aller nicher dans les terres du nord, sont autant la nécessité des subsistances, que l'agrément des lieux frais qu'il cherche de préférence; car quoiqu'il mange des graines, sur-tout celles de genêt, de trèfle, de grémil, et qu'il s'engraisse en cage de millet et de grains, cependant les insectes, les limaçons, les vermisseaux, sont non-seulement ses alimens de choix, mais une nourriture de nécessité pour ses petits, et il ne peut la trouver en abondance que dans les lieux ombragés et les terres humides; cependant, lorsqu'il est adulte, tout aliment paroît

lui profiter également, car il a beaucoup de graisse, et sa chair est exquise; on lui tend, comme à la caille un filet, où on l'attire par l'imitation de son cri, *crëk*, *crëk*, *crëk*, en frottant rudement une lame de couteau sur un os dentelé.

La plupart des noms qui ont été donnés au râle dans les diverses langues ont été formés des sons imitatifs de ce cri singulier; et c'est à cette ressemblance que Turner et quelques autres naturalistes ont cru le reconnoître dans le *crex* des anciens; mais, quoique ce nom de *crex* convienne parfaitement au râle, comme son imitatif de son cri, il paroît que les anciens l'ont appliqué à d'autres oiseaux. Philé donne au *crex* une épithète qui désigne que son vol est pesant et difficile, ce qui convient en effet à notre râle; Aristophane le fait venir de Lybie: Aristote dit qu'il est *querelleur*, ce qui pourroit encore lui avoir été attribué par analogie avec

la caille ; mais il ajoute que le crex cherche à détruire la nichée du merle, ce qui ne convient plus au râle, qui n'a rien de commun avec les oiseaux des forêts. Le *crex* d'Hérodote est encore moins un râle, puisqu'il le compare en grandeur à l'ibis, qui est dix fois plus grand. Au reste, l'avocette et la sarcelle ont quelquefois un cri de *crex, crex ;* et l'oiseau à qui Belon entendit répéter ce cri au bord du Nil, est, suivant sa notice, une espèce de barge ; ainsi, le son que représente le mot *crex*, appartenant à plusieurs espèces différentes, ne suffit pas pour désigner le râle ni aucun de ces différens oiseaux en particulier.

LE RALE D'EAU.

Le râle d'eau court le long des eaux stagnantes aussi vîte que le râle de terre dans les champs ; il se tient de même toujours caché dans les grandes

herbes et les joncs, il n'en sort que pour traverser les eaux à la nage et même à la course, car on le voit souvent courir légèrement sur les larges feuilles du *nénuphar,* qui couvrent les eaux dormantes ; il se fait de petites routes à travers les grandes herbes : on y tend des lacets, et on le prend d'autant plus aisément, qu'il revient constamment à son gîte, et par le même chemin. Autrefois on en faisoit le vol à l'épervier ou au faucon ; et dans cette petite chasse, le plus difficile étoit de faire partir l'oiseau de son fort ; il s'y tient avec autant d'opiniâtreté que le râle de terre dans le sien : il donne la même peine au chasseur, la même impatience au chien, devant lequel il fuit avec ruse, et ne prend son vol que le plus tard qu'il peut ; il est de la grosseur à-peu-près du râle de terre, mais il a le bec plus long, rougeâtre près de la tête ; il a les pieds d'un rouge obscur. Ray dit que quelques individus

les ont jaunes, et que cette différence vient peut-être de celle du sexe. Le ventre et les flancs sont rayés transversalement de bandelettes blanchâtres sur un fond noirâtre; diposition de couleurs commune à tous les râles; la gorge, la poitrine, l'estomac, sont dans celui-ci d'un beau gris-ardoisé: le manteau est d'un roux brun olivâtre.

On voit des râles d'eau autour des sources chaudes pendant la plus grande partie de l'hiver, cependant ils ont, comme les râles de terre, un temps de migration marqué. Il en passe à Malte au printemps et en automne; M. le vicomte de Querhoëent en a vu à cinquante lieues des côtes de Portugal le 17 avril; ces râles d'eau étoient si fatigués, qu'ils se laissoient prendre à la main; M. Gmelin en a trouvé dans les terres arrosées par le Don; Belon les appelle *râles noirs*, et dit que ce sont oiseaux *connus en toutes contrées*, dont l'espèce est plus nombreuse

que celle du râle de terre, qu'il nomme *râle rouge*.

Au reste, la chair du râle d'eau est moins délicate que celle du râle de terre; elle a même un goût de marécage, à-peu-près pareil à celui de la poule d'eau.

LA MAROUETTE.

La marouette est un petit râle d'eau, qui n'est pas plus gros qu'une alouette; tout le fond de son plumage est d'un brun-olivâtre tacheté et nué de blanchâtre, dont le lustre, sur cette teinte sombre, le fait paroître comme émaillé, et c'est ce qui l'a fait appeler *râle perlé*; Frisch l'a nommé *poule d'eau perlée*, dénomination impropre, car la marouette n'est point une poule d'eau, mais un râle. Elle paroît dans la même saison que le grand râle d'eau; elle se tient sur les étangs marécageux; elle se cache et niche dans les roseaux: son

nid, en forme de gondole, est composé de joncs qu'elle sait entrelacer, et pour ainsi dire, amarer par un des bouts à une tige de roseau, de manière que le petit bateau ou berceau flottant, peut s'élever et s'abaisser avec l'eau sans en être emporté. La ponte est de sept ou huit œufs; les petits en naissant sont tout noirs; leur éducation est courte, car dès qu'ils sont éclos, ils courent, nagent, plongent, et bientôt se séparent, chacun va vivre seul, aucun ne se recherche, et cet instinct solitaire et sauvage prévaut même dans le temps des amours; car, à l'exception des instans de l'approche nécessaire, le mâle se tient écarté de sa femelle, sans prendre auprès d'elle aucun des tendres soins des oiseaux amoureux, sans l'amuser, ni l'égayer par le chant; sans ressentir ni goûter ces doux plaisirs qui retracent et rappellent ceux de la jouissance. Tristes êtres qui ne savent pas respirer près de l'objet aimé :

amours encore plus tristes, puisqu'elles n'ont pour but qu'une insipide fécondité.

Avec ces mœurs sauvages et ce naturel stupide, la marouette ne paroît guère susceptible d'éducation, ni même faite pour s'apprivoiser; nous en avons cependant élevé une, elle a vécu durant tout un été avec de la mie de pain et du chenevis; lorsqu'elle étoit seule, elle se tenoit constamment dans une grande jatte pleine d'eau; mais dès qu'on entroit dans le cabinet où elle étoit renfermée, elle couroit se cacher dans un petit coin obscur, sans qu'on l'ait jamais entendue crier ni murmurer; cependant, lorsqu'elle est en liberté, elle fait retentir une voix aigre et perçante, assez semblable au cri d'un petit oiseau de proie; et, quoique ces oiseaux n'ayent aucun attrait pour la société, on observe néanmoins que l'un n'a pas plutôt crié qu'un autre lui répond, et que bientôt ce cri

est répété par tous les autres du canton.

La marouette, comme tous les râles, tient si fort devant les chiens, que souvent le chasseur peut la saisir avec la main, ou l'abattre avec un bâton; s'il se trouve un buisson dans sa fuite, elle y monte, et du haut de son asyle regarde passer les chiens en défaut; cette habitude lui est commune avec le râle d'eau; elle plonge, nage, et même nage entre deux eaux lorsqu'il s'agit de se dérober à l'ennemi.

Ces oiseaux disparoissent dans le fort de l'hiver, mais ils reviennent de très-bonne heure au printemps, et, dès le mois de février, ils sont communs dans quelques provinces de France et d'Italie; on les connoît en Picardie sous le nom de *girardine*. C'est un gibier délicat et recherché; ceux sur-tout que l'on prend en Piémont dans les risières sont très-gras, et d'un goût exquis.

Oiseaux étrangers de l'ancien continent, qui ont rapport au Râle.

LE TIKLIN,
OU RALE DES PHILIPPINES.

On donne aux Philippines le nom de *tiklin*, à des oiseaux du genre des râles, et nous en connoissons quatre différentes espèces sous ce même nom et dans ce même climat. Celle-ci est remarquable par la netteté et l'agréable opposition des couleurs. Une plaque grise couvre le devant du cou; une autre plaque d'un roux-marron en couvre le dessus et la tête; une ligne blanche surmonte l'œil et forme un long sourcil; tout le dessous du corps est comme écaillé de petites lignes transversales, alternativement noires et blanches en festons; le manteau est brun nué de roussâtre et parsemé de petites gouttes blanches sur les épaules et au

bord des ailes, dont les pennes sont mélangées de noirs, de blanc et de marron; ce tiklin est un peu plus grand que notre râle d'eau.

LE TIKLIN BRUN.

Le plumage de cet oiseau est d'un brun sombre uniforme, et seulement lavé sur la gorge et la poitrine d'une teinte de pourpre vineux, et coupée sous la queue par un peu de noir et de blanc sur les couvertures inférieures. Ce tiklin est aussi petit que la marouette.

LE TIKLIN RAYÉ.

Celui-ci est de la même taille que le précédent; le fond de son plumage est d'un brun-fauve, traversé et comme ouvragé de lignes blanches; le dessus de la tête et du cou est d'un brun-marron; l'estomac, la poitrine,

et le cou, sont d'un gris-olivâtre, et la gorge est d'un blanc-roussâtre.

LE TIKLIN A COLLIER.

Celui-ci est un peu plus gros que notre râle de genêt; il a le manteau d'un brun teint d'olivâtre-sombre; les joues et la gorge sont de couleur de suie; un trait blanc part de l'angle du bec, passe sous l'œil et s'étend en arrière; le devant du cou, la poitrine, le ventre, sont d'un brun-noirâtre, rayé de lignes blanches; une bande d'un beau marron, large d'un doigt, forme comme un demi-collier au-dessus de la poitrine.

LE CHEVALIER VERT.

Albin, après avoir appelé ce chevalier, *râle d'eau de Bengale,* le fait venir des *Indes occidentales;* la figure qu'il en donne est très-mauvaise; on y

reconnoît cependant le bec et les jambes d'un chevalier; suivant la notice, ses couleurs ont une teinte de vert sur le dos et sur l'aile, excepté les trois ou quatre premières pennes qui sont pourprées et coupées de taches orangées; il y a du brun sur le cou et les côtés de la tête, et du blanc à son sommet ainsi qu'à la poitrine.

Oiseaux étrangers du nouveau continent, qui ont rapport au Râle.

LE RALE A LONG BEC.

Les espèces de râles sont plus diversifiées et peut-être plus nombreuses dans les terres noyées et marécageuses du nouveau continent, que dans les contrées plus sèches de l'ancien. On verra par la description particulière de ces espèces, qu'il y en a deux bien plus petites que les autres, et que celle-ci est au contraire plus grande

qu'aucune de nos espèces européennes; le bec de ce grand râle est aussi plus long, même à proportion que celui des autres râles; son plumage est gris, un peu roussâtre sur le devant du corps, et mêlé de noirâtre ou de brun sur le dos et les ailes; le ventre est rayé de bandelettes transversales blanches et noires, comme dans la plupart des autres râles. On trouve à la Guiane deux espèces ou du moins deux variétés de ces râles à long bec, qui diffèrent beaucoup par la grosseur, les uns étant de la taille de la barge, et les autres n'étant qu'un peu plus gros que notre râle d'eau.

LE KIOLO.

C'est par ce nom que les naturels de la Guiane expriment le cri ou piaulement de ce râle; il le fait entendre le soir, à la même heure que les tinamous, c'est-à-dire, à six heures, qui

est l'instant du coucher du soleil dans le climat équinoxial. Les kiolos se réclament par ce cri pour se rallier avant la nuit, car tout le jour ils se tiennent seuls, fourrés dans les halliers humides; ils y font leur nid entre les petites branches basses des buissons, et ce nid est composé d'une seule sorte d'herbe rougeâtre; il est relevé en petite voûte, de manière que la pluie ne peut y pénétrer. Ce râle est un peu plus petit que la marouette; il a le devant du corps et le sommet de la tête d'un beau roux, et le manteau lavé de vert-olivâtre, sur un fond brun. Il nous paroît que le râle de Pensilvanie, donné par Edwards, est le même que celui-ci.

LE RALE TACHETÉ DE CAYENNE.

Ce beau râle, qui est aussi un des plus grands, a l'aile d'un brun roux; le reste du plumage est tacheté, mou-

cheté, liséré de blanc sur un fond d'un beau noir. Il se trouve à la Guiane comme les précédens.

LE RALE DE VIRGINIE.

Cet oiseau, qui est de la grosseur de la caille, a plus de rapport avec le roi des cailles, ou râle de genêt, qu'avec les râles d'eau : il paroît qu'on le trouve dans l'étendue de l'Amérique septentrionale, jusqu'à la baie d'Hudson, quoique Catesby dise ne l'avoir vu qu'en Virginie : il dit que son plumage est tout brun, et il ajoute que ces oiseaux deviennent si gras en automne, qu'ils ne peuvent échapper aux sauvages, qui en prennent un grand nombre en les lassant à la course, et qu'ils sont aussi recherchés à la Virginie, que les *oiseaux de riz* le sont à la Caroline ; et l'ortolan en Europe.

LE RALE BIDI-BIDI.

Bidi-bidi est le cri et le nom de ce petit râle à la Jamaïque ; il n'est guère plus gros qu'une fauvette ; sa tête est toute noire ; le dessus du cou, le dos, le ventre, la queue et les ailes, sont d'un brun qui est varié de raies transversales blanchâtres sur le dos, le croupion et le ventre ; les plumes de l'aile et celles de la queue sont semées de gouttes blanches ; le devant du cou et l'estomac sont d'un cendré-bleuâtre.

LE PETIT RALE DE CAYENNE.

Ce joli petit oiseau n'est pas plus gros qu'une fauvette ; il a le devant du cou et la poitrine d'un blanc légèrement teint de fauve et de jaunâtre ; les flancs et la queue sont rayés transversalement de blanc et de noir ; le

fond des plumes du manteau est noir, varié sur le dos de taches et de lignes blanches, avec des franges roussâtres. C'est le plus petit des oiseaux de ce genre, qui est assez nombreux en espèces.

Du reste, ce genre du râle paroît encore plus répandu que varié : la nature a produit ou porté de ces oiseaux sur les terres les plus lointaines. M. Cook en a vu au détroit de Magellan ; il en a trouvé dans différentes îles de l'hémisphère austral, à Anamocka, à Tanna, à l'île Norfolk ; les îles de la Société ont aussi deux espèces de râles, un petit râle noir tacheté *(pooà-née)*, et un petit râle aux yeux rouges *(mai-ho)*. Et il paroît que les deux *acolins* de Fernandez, qu'il appelle *des cailles d'eau*, sont des râles, dont l'espèce est propre au grand lac de Mexique ; sur quoi nous avons déjà remarqué qu'il faut se garder de confondre ces *acolins* ou râles de Fernan-

dez, avec les *colins* du même naturaliste, qui sont des oiseaux que l'on doit rapporter aux perdrix.

Espèces connues dans ce genre.

Le Râle de genêt, *rallus Crex.*
Le Râle d'eau, *rallus Aquaticus.*
La Marouette, *rallus Porzana.*
Le Tiklin brun, *rallus Fuscus.*
Le Tiklin rayé, *rallus Striatus.*
Le Tiklin à collier, *rallus Torquatus.*
Le Tiklin proprement dit, *rallus Philippensis.*
Le Chevalier vert, *rallus Bengalensis.*
Le Râle de Virginie, *rallus Carolinus.*
Le Râle austral, *rallus Australis.*
Le Râle de la mer Pacifique, *rallus Pacificus.*
Le Râle à long bec, *rallus Longirostris.*
Le Râle tacheté de Cayenne, *rallus Variegatus.*
Le Kiolo, *rallus Cayennensis.*
Le Bidi-Bidi, *rallus Jamaïcensis.*
Le petit Râle de Cayenne, *rallus Minutus.*
Le petit Râle de Daourie, *rallus Pusillus.*

ELLE

me natura-
ux que l'on

ce genre.

us.
.
.
s.
quatus.
llus Philip-

galensis.
rolinus.
alis.
rallus Paci-

ngirostris.
rallus Varie-

nis.
lus Minutus.
s Pusillus.



Deseve del. Jourdan Sculp.

1. LAGAMI. 2. LE SAVACOU.

1.

...dan Sculp .

...ACOU .

LIVe GENRE.

L'AGAMI, *Psophia*.

(Pieds à quatre doigts.)

Caractère générique : bec un peu voûté, narines ovales.

L'AGAMI.

L'Agami a vingt-deux pouces de longueur; le bec, qui ressemble parfaitement à celui des gallinacés, a vingt-deux lignes; la queue est très-courte, n'ayant que trois pouces un quart; de plus, elle est couverte et un peu dépassée par les couvertures supérieures, et elle n'excède pas les ailes lorsqu'elles

sont pliées; les pieds ont cinq pouces de hauteur et sont revêtus tout autour de petites écailles, comme dans les autres gallinacés; et ces écailles s'étendent jusqu'à deux pouces au-dessus des grenouillères où il n'y a point de plumes.

La tête en entier, ainsi que la gorge et la moitié supérieure du cou, en dessus et en dessous, sont également couvertes d'un duvet court, bien serré et très-doux au toucher; la partie antérieure du bas du cou, ainsi que la poitrine, sont couvertes d'une belle plaque de près de quatre pouces d'étendue, dont les couleurs éclatantes varient entre le vert, le vert-doré, le bleu et le violet; la partie supérieure du dos et celle du cou qui y est contiguë sont noires; après quoi, le plumage se change sur le bas du dos en une couleur de roux-brûlé; mais tout le dessous du corps est noir, ainsi que les ailes et la queue; seulement les gran-

des plumes, qui s'étendent sur le croupion et sur la queue, sont d'un cendré-clair; les pieds sont verdâtres.

MM. Pallas et Vosmaër ont très-bien observé la faculté singulière qu'a cet oiseau de faire entendre un son sourd et profond, qu'on croyoit sortir de l'anus; ils ont reconnu que c'étoit une erreur. Nous observerons seulement qu'il y a beaucoup d'oiseaux qui, comme l'agami, ont la trachée-artère d'abord osseuse et ensuite cartilagineuse, et qu'en général ces oiseaux ont la voix grave; mais il y a aussi beaucoup d'oiseaux qui ont au contraire la trachée-artère d'abord cartilagineuse, et ensuite osseuse à l'entrée de la poitrine, et que ce sont ordinairement ceux-ci qui ont la voix aiguë et perçante.

Mais, à l'égard de la formation du son singulier que rend cet oiseau, elle peut en effet provenir de la plus grande étendue de son poumon, et des cloi-

sons membraneuses qui le traversent ; cependant on doit observer que c'est par un faux préjugé qu'on est porté à croire que tous les sons qu'un animal fait entendre passent par la gorge ou par l'extrémité opposée ; car, quoique le son en général ait besoin de l'air pour véhicule, cependant on entend tous les jours, dans le grouillement des intestins, des sons qui ne passent ni par la bouche ni par l'anus, et qui sont cependant très-sensibles à l'oreille : il n'est donc pas nécessaire même de supposer que l'agami ouvre un peu le bec, comme le dit M. Vosmaër, pour que ce son se fasse entendre, il suffit qu'il soit produit dans l'intérieur du corps de l'animal pour être entendu au-dehors, parce que le son perce à travers les membranes et les chairs, et qu'étant une fois excité au-dedans, il est nécessaire qu'il se fasse entendre plus ou moins au-dehors. D'ailleurs ce son sourd, que l'agami fait entendre,

ne lui est pas particulier; le hocco rend souvent un son de même nature, et qui même est plus articulé que celui de l'agami; il prononce son nom, et le fait entendre par syllabes, *co, hocco, co, co, co,* d'un ton grave profond, et bien plus fort que celui de l'agami. Il n'ouvre pas le bec, en sorte qu'on peut les comparer parfaitement à cet égard. Et comme, dans leur conformation intérieure, il n'y a rien d'assez sensiblement différent de celle des autres oiseaux, nous croyons qu'on ne doit regarder ce son que comme une habitude naturelle, commune à un grand nombre d'oiseaux, mais seulement plus sensible dans l'agami et le hocco. Les sons graves que font entendre les coqs-d'inde avant leur cri, le roucoulement des pigeons qui s'exécute sans qu'ils ouvrent le bec, sont des sons de même nature; seulement ils se produisent dans une partie plus voisine de la gorge: l'on voit celle du pigeon

s'enfler et se distendre; au lieu que le son du hocco, et sur-tout celui de l'agami, sont produits dans une partie plus basse, si éloignée de la gorge, qu'on est tenté de rapporter leur issue à l'ouverture opposée, par le préjugé dont je viens de parler, tandis que ce son intérieur, semblable aux autres sons qui se forment au-dedans du corps des animaux, et sur-tout dans le grouillement des intestins, n'ont point d'autre issue que la perméabilité des chairs et de la peau, qui laisse passer le son au-dehors du corps : ces sons doivent moins étonner dans les oiseaux que dans les animaux quadrupèdes; car les oiseaux ont plus de facilité de produire ces sons sourds, parce qu'ils ont des poumons et des réservoirs d'air bien plus grands à proportion que les autres animaux; et comme le corps entier des oiseaux est plus perméable à l'air, ces sons peuvent aussi sortir et se faire entendre d'une manière plus sensible;

en sorte que cette faculté, au lieu d'être particulière à l'agami, doit être regardée comme une propriété générale que les oiseaux exercent plus ou moins, et qui n'a frappé dans l'agami et le hocco, que par la profondeur du lieu où se produit ce son; au lieu qu'on n'y a point fait attention dans les coqs-d'inde, les pigeons et dans d'autres où il se produit plus à l'extérieur, c'est-à-dire, dans la poitrine ou dans le voisinage de la gorge.

A l'égard des habitudes de l'agami, dans l'état de domesticité, voici ce qu'en dit M. Vosmaër: « Quand ces oiseaux sont entretenus avec propreté, ils se tiennent aussi fort nets, et font souvent passer par leur bec les plumes du corps et des ailes: lorsqu'ils joutent quelquefois entr'eux, cela se fait tout en sautant, et avec d'assez forts mouvemens et battemens d'ailes. La différence du climat et des alimens amortit certainement ici (en Hollande)

leur ardeur naturelle pour la propagation, dont ils ne donnent que de très-foibles marques. Leur nourriture ordinaire est du grain; tel que le blé-sarrazin, etc. mais ils mangent aussi fort volontiers de petits poissons, de la viande et du pain. Leur goût pour le poisson, et leurs jambes, passablement longues, font assez voir qu'en ceci ils tiennent encore de la nature des hérons et des grues, qu'ils sont amis des eaux, et qu'ils appartiennent à la classe des oiseaux aquatiques. » Nous devons remarquer ici que ce goût pour le poisson n'est pas une preuve, puisque les poules en sont aussi friandes que de toute autre nourriture. « Ce que *Pistorius* nous raconte, continue M. Vosmaër de la reconnoissance de cet oiseau, peut faire honte à bien des gens. Cet oiseau, dit-il, est reconnoissant quand on l'a apprivoisé, et distingue son maître ou bienfaiteur par-dessus tout autre; je l'ai expérimenté

moi-même, en ayant élevé un tout jeune. Lorsque le matin j'ouvrois sa cage, cette caressante bête me sautoit autour du corps, les deux ailes étendues, trompetant (c'est ainsi que plusieurs croient devoir exprimer ce son) du bec et du derrière, comme si, de cette manière, il vouloit me souhaiter le bonjour : il ne me faisoit pas un accueil moins affectueux quand j'étois sorti, et que je revenois au logis; à peine m'appercevoit-il de loin, qu'il couroit à moi, bien que je fusse même dans un bateau; et en mettant pied à terre, il me félicitoit de mon arrivée par les mêmes complimens, ce qu'il ne faisoit qu'à moi seul en particulier, et jamais à d'autres. »

Nous pouvons ajouter à ces observations beaucoup d'autres faits qui nous ont été communiqués par M. de Manoncour.

Dans l'état de nature, l'agami habite les grandes forêts des climats chauds

de l'Amérique, et ne s'approche pas des endroits découverts, et encore moins des lieux habités. Il se tient en troupes assez nombreuses, et ne fréquente pas de préférence les marais ni le bord des eaux, car il se trouve souvent sur les montagnes et autres terres élevées; il marche et court plutôt qu'il ne vole, et sa course est aussi rapide que son vol est pesant, car il ne s'élève jamais que de quelques pieds, pour se reposer à une petite distance sur terre ou sur quelques branches peu élevées. Il se nourrit de fruits sauvages comme les hoccos, les marails et autres oiseaux gallinacés. Lorsqu'on le surprend, il fuit et court plus souvent qu'il ne vole, et il jette en même temps un cri aigu semblable à celui du dindon.

Ces oiseaux grattent la terre au pied des grands arbres, pour y creuser la place du dépôt de leurs œufs, car ils ne ramassent rien pour les garnir et ne font point de nid. Ils pondent des œufs

en grand nombre, de dix jusqu'à seize, et ce nombre est proportionné, comme dans tous les oiseaux, à l'âge de la femelle; ces œufs sont presque sphérifiques, plus gros que ceux de nos poules, et peints d'une couleur de vert-clair. Les jeunes agamis conservent leur duvet, ou plutôt leurs premières plumes effilées, bien plus long-temps que nos poussins ou nos perdreaux. On en trouve qui les ont longues de près de deux pouces; en sorte qu'on les prendroit pour des animaux couverts de poil ou de soie jusqu'à cet âge, et ce duvet ou ces soies sont très-serrées, très-fournies et très-douces au toucher; les vraies plumes ne viennent que quand ils ont pris plus du quart de leur accroissement.

Non-seulement les agamis s'apprivoisent très-aisément, mais ils s'attachent même à celui qui les soigne avec autant d'empressement et de fidélité que le chien: ils en donnent des marques les moins équivoques; car si l'on

garde un agami dans la maison, il vient au-devant de son maître, lui fait des caresses, le suit ou le précède, et lui témoigne la joie qu'il a de l'accompagner ou de le revoir; mais aussi, lorsqu'il prend quelqu'un en guignon, il le chasse à coups de bec dans les jambes, et le reconduit quelquefois fort loin, toujours avec les mêmes démonstrations d'humeur ou de colère, qui souvent ne provient pas de mauvais traitemens ou d'offenses, et qu'on ne peut guère attribuer qu'au caprice de l'oiseau, déterminé peut-être par la figure déplaisante, ou par l'odeur désagréable de certaines personnes. Il ne manque pas aussi d'obéir à la voix de son maître; il vient même auprès de tous ceux qu'il ne hait pas, dès qu'il est appelé. Il aime à recevoir des caresses, et présente sur-tout la tête et le cou pour les faire gratter; et, lorqu'il est une fois accoutumé à ces complaisances, il en devient importun, et semble exi-

ger qu'on les renouvelle à chaque instant. Il arrive aussi, sans être appelé, toutes les fois qu'on est à table, et il commence par chasser les chats et les chiens, et se rendre le maître de la chambre avant de demander à manger ; car il est si confiant et si courageux, qu'il ne fuit jamais ; et les chiens de taille ordinaire sont obligés de lui céder, souvent après un combat long, et dans lequel il sait éviter la dent du chien en s'élevant en l'air, et retombant ensuite sur son ennemi, auquel il cherche à crever les yeux, et qu'il meurtrit à coups de bec et d'ongles ; et, lorsqu'une fois il s'est rendu vainqueur, il poursuit son ennemi avec un acharnement singulier, et finiroit par le faire périr si on ne les séparoit Enfin il prend, dans le commerce de l'homme, presque autant d'instinct relatif que le chien, et l'on nous a même assuré qu'on pouvoit apprendre à l'agami à garder et conduire un troupeau de moutons. Il

paroît encore qu'il est jaloux contre tous ceux qui peuvent partager les caresses de son maître; car souvent, lorsqu'il vient autour de la table, il donne de violens coups de bec contre les jambes nues des nègres ou des autres domestiques quand ils approchent de la personne de son maître.

La chair de ces oiseaux, sur-tout celle des jeunes, n'est pas de mauvais goût; mais elle est sèche et ordinairement dure. On découpe, dans leurs dépouilles, la partie brillante de leur plumage; c'est cette plaque de couleur changeante et vive, que l'on a soin de préparer pour faire des parures.

M. de la Borde nous a aussi communiqué les notices suivantes au sujet de ces oiseaux. « Les agamis sauvages, dit-il, sont écartés dans l'intérieur des terres, de manière qu'il n'y en a plus aux environs de Cayenne.... et ils sont très-communs dans les terres éloignées ou inhabitées..... On les trouve toujours

dans les grands bois, en nombreuses troupes de dix à douze, jusqu'à quarante..... Ils se lèvent de terre pour voler à des arbres peu élevés, sur lesquels ils restent tranquilles : les chasseurs en tuent quelquefois plusieurs sans que les autres fuient.... Il y a des hommes qui imitent leur bourdonnement ou son sourd, si parfaitement qu'ils les font venir à leurs pieds.... Quand les chasseurs ont trouvé une compagnie d'agamis, ils ne quittent pas prise qu'ils n'en aient tué plusieurs; ces oiseaux ne volent presque pas, et leur chair n'est pas bien bonne : elle est noire, toujours dure; mais celle des jeunes est moins mauvaise.... Il n'y a pas d'oiseau qui s'apprivoise plus aisément que celui-ci; il y en a toujours plusieurs dans les rues de Cayenne ... Ils vont aussi hors de la ville, reviennent exactement se retirer chez leur maître..... On les approche et les manie tant qu'on veut; ils ne craignent

ni les chiens, ni les oiseaux de proie dans les basses-cours : ils se rendent maîtres des poules, et ils s'en font craindre; ils se nourrissent comme les poules, les marails, les paraguas; cependant les agamis très-jeunes préfèrent les petits vers et la viande à toute autre nourriture.

« Presque tous ces oiseaux prennent à tic de suivre quelqu'un dans les rues ou hors de la ville, des personnes même qu'ils n'auront jamais vues : vous avez beau vous cacher, entrer dans les maisons, ils vous attendent, reviennent toujours à vous; quelquefois pendant plus de trois heures. Je me suis mis à courir quelquefois, ajoute M. de la Borde; ils couroient plus que moi, et me gagnoient toujours le devant; quand je m'arrêtois, ils s'arrêtoient aussi fort près de moi. J'en connois un qui ne manque pas de suivre tous les étrangers qui entrent dans la maison de son maître, et de les suivre dans le

jardin, où il fait, dans les allées, autant de tours de promenade qu'eux, jusqu'à ce qu'ils se retirent. »

Comme les habitudes naturelles de cet oiseau étoient très-peu connues, j'ai cru devoir rapporter mot à mot les différentes notices que l'on m'en a données. Il en résulte que, de tous les oiseaux, l'agami est celui qui a le plus d'instinct et moins d'éloignement pour la société de l'homme. Il paroît à cet égard être aussi supérieur aux autres oiseaux que le chien l'est aux autres animaux. Il a même l'avantage d'être le seul qui ait cet instinct social, cette connoissance, cet attachement bien décidé pour son maître; au lieu que, dans les animaux quadrupèdes, le chien, quoique le premier, n'est pas le seul qui soit susceptible de ces sentimens relatifs.

Espèce connue dans ce genre.

L'Agami, *psophia Crepitans.*

LVe GENRE.

LE SAVACOU, *CANCROCOMA*.

(Pieds à quatre doigts.)

Caractère générique : bec épaté, en cuiller.

LE SAVACOU.

Le savacou est naturel aux régions de la Guiane et du Brésil ; il a assez la taille et les proportions du bihoreau, et, par les traits de conformation comme par la manière de vivre, il paroîtroit avoisiner la famille des hérons, si son bec, large et singulièrement épaté, ne l'en éloignoit beaucoup, et ne le distin-

guoit même de tous les autres oiseaux de rivage ; cette large forme de bec a fait donner au savacou le surnom de *cuiller* : ce sont en effet deux cuillers appliquées l'une contre l'autre par le côté concave ; la partie supérieure porte sur sa convexité deux rainures profondes qui partent des narines, et se prolongent de manière que le milieu forme une arête élevée, qui se termine par une petite pointe crochue : la moitié inférieure de ce bec, sur laquelle la supérieure s'emboîte, n'est, pour ainsi dire, qu'un cadre sur lequel est tendue la peau prolongée de la gorge ; l'une et l'autre mandibules sont tranchantes par les bords, et d'une corne solide et très-dure ; ce bec a quatre pouces des angles à la pointe, et vingt lignes dans la plus grande largeur.

Avec une arme si forte, qui tranche et coupe, et qui pourroit rendre le savacou redoutable aux autres oiseaux, il paroît s'en tenir aux douces habi-

tudes d'une vie paisible et sobre ; si l'on pouvoit inférer quelque chose de noms appliqués par les nomenclateurs, un de ceux que nous donne Barrère nous indiqueroit qu'il vit de crabes; mais, au contraire, il semble s'éloigner par goût du voisinage de la mer; il habite les savanes noyées, et se tient le long des rivières où la marée ne monte point; c'est là que, perché sur les arbres aquatiques, il attend le passage des poissons, dont il fait sa proie, et sur lesqnels il tombe en plongeant et se relevant sans s'arrêter sur l'eau; il marche le cou arqué et le dos voûté, dans une attitude qui paroît gênée, et avec un air aussi triste que celui du héron : il est sauvage, et se tient loin des lieux habités; ses yeux, placés fort près de la racine du bec, lui donnent un air farouche : lorsqu'il est pris, il fait craquer son bec, et, dans la colère ou l'agitation, il relève les longues plumes du sommet de sa tête.

Barrère a fait trois espèces de savacou, que M. Brisson réduit à deux, et qui probablement se réduisent à une seule : en effet, le savacou gris et le savacou brun ne diffèrent notablement entr'eux que par le long panache que porte le dernier ; et ce panache pourroit être le caractère du mâle ; l'autre, que nous soupçonnons être la femelle, a un commencement ou un indice de ce même caractère dans les plumes tombantes du derrière de la tête ; et, pour la différence du brun au gris dans leur plumage, on peut d'autant plus la regarder comme étant de sexe ou d'âge, qu'il existe dans le *savacou varié* une nuance qui les rapproche. Du reste, les formes et les proportions du savacou gris et du savacou brun sont entièrement les mêmes ; et nous sommes d'autant plus portés à n'admettre ici qu'une seule espèce, que la nature, qui semble les multiplier en se jouant sur les formes com-

munes et les traits du plan général de ses ouvrages, laisse, au contraire, comme isolées et jetées aux confins de ce plan les formes singulières qui s'éloignent de cette forme ordinaire, comme on peut le voir par les exemples de la spatule, de l'avocette, du phénicoptère, etc. dont les espèces sont uniques, et n'ont que peu ou point de variétés.

Le savacou brun et huppé, que nous prenons pour le mâle, a plus de gris-roux que de gris-bleuâtre dans son manteau; les plumes de la nuque du cou sont noires, et forment un panache long de sept à huit pouces, tombant sur le dos; ces plumes sont flottantes, et quelques-unes ont jusqu'à huit lignes de largeur.

Le savacou gris, qui nous paroît être la femelle, a tout le manteau gris-blanc bleuâtre, avec une petite zone noire sur le haut du dos; le dessous du corps est noir, mêlé de roux; le

devant du cou et le front sont blancs ; la coiffe de la tête, tombant derrière en pointe, est d'un noir bleuâtre.

L'un et l'autre ont la gorge nue ; la peau qui la recouvre paroît susceptible d'un renflement considérable ; c'est apparemment ce que veut dire Barrère par *ingluvie extuberante*. Cette peau, suivant Marcgrave, est jaunâtre, ainsi que les pieds ; les doigts sont grêles, et les phalanges en sont longues : on peut encore remarquer que le doigt postérieur est articulé à côté du talon, près du doigt extérieur, comme dans les hérons ; la queue est courte, et ne passe pas l'aile pliée ; la longueur totale de l'oiseau est d'environ vingt pouces.

Espèce connue dans ce genre.

Le Savacou, *cancrocoma Cochlearia*.

LVIe GENRE.

L'OMBRETTE, *SCOPUS.*

(Pieds à quatre doigts.)

Caractère générique : bec gros, comprimé; narines linéaires, obliques.

L'OMBRETTE.

C'est à M. Adanson que nous devons la connoissance de cet oiseau, qui se trouve au Sénégal; il est un peu plus grand que le bihoreau; la couleur de terre d'ombre ou de gris-brun foncé de son plumage lui a fait donner le nom d'*ombrette*; il doit être placé

comme espèce anomale entre les genres des oiseaux de rivage, car on ne peut le rapporter exactement à aucun de ces genres; il pourroit approcher de celui des hérons, s'il n'avoit un bec d'une forme entièrement différente, et qui même n'appartient qu'à lui; ce bec, très-large et très-épais près de la tête, s'alonge en s'applatissant par les côtés; l'arète de la partie supérieure se relève dans toute sa longueur, et paroît s'en détacher par deux rainures tracées de chaque côté; ce que M. Brisson exprime en disant que le bec semble composé de plusienrs pièces articulées; et cette arète, rabattue sur le bout du bec, le termine en pointe recourbée: ce bec est long de trois pouces trois lignes; le pied, joint à la partie nue de la jambe, a quatre pouces et demi, cette dernière partie seule a deux pouces: ces doigts sont engagés vers la racine par un commencement de membrane plus étendue entre le doigt

extérieur et celui du milieu; le doigt postérieur n'est point articulé, comme dans les hérons, à côté du talon, mais au talon même.

Espèce connue dans ce genre.

L'Ombrette, *scopus Umbretta.*

LVIIe GENRE.

LA GLARÉOLE ou PERDRIX DE MER, *GLAREOLA*.

(Pieds à quatre doigts.)

Caractère générique : bec court, droit, crochu à son sommet ; narines linéaires, obliques.

LA GLARÉOLE, ou PERDRIX DE MER.

C'EST très-improprement qu'on a donné le nom de *perdrix* à cet oiseau de rivage, qui n'a d'autre rapport avec la perdrix qu'une foible ressemblance dans la forme du bec. Ce bec étant en

effet assez court, convexe en dessus, comprimé par les côtés, courbé vers la pointe, ressemble assez au bec des gallinacées; mais la forme du corps et la coupe des plumes éloignent cet oiseau du genre des gallinacées, et semblent le rapprocher de celui des hirondelles, dont il a la forme et les proportions; ayant comme elles la queue fourchue, une grande envergure et la coupe des ailes en pointe : quelques auteurs ont donné à cet oiseau le nom de *glareola*, qui a rapport à sa manière de vivre sur les grèves des rivages de la mer; et en effet cette perdrix de mer va, comme le cincle, la guignette et l'alouette de mer, cherchant les vermisseaux et les insectes aquatiques, dont elle fait sa nourriture; elle fréquente aussi le bord des ruisseaux et des rivières, comme sur le Rhin, vers Strasbourg, où, suivant Gesner, on lui donne le nom allemand de *koppriegerle*. Kramer ne l'appelle *praticola* que parce qu'il en a

vu un grand nombre dans de vastes prairies qui bordent un certain lac de la basse Autriche; mais par-tout, soit sur les bords des rivières et des lacs, ou sur les côtes de la mer, cet oiseau cherche les grèves ou rives sablonneuses, plutôt que celles de vase.

On connoît quatre espèces ou variétés de ces perdrix de mer, qui paroissent former une petite famille isolée au milieu de la nombreuse tribu des petits oiseaux de rivage.

LA PERDRIX DE MER GRISE.

Cette espèce se voit, mais rarement, sur les rivières, dans quelques-unes de nos provinces, particulièrement en Lorraine, où M. Lottinger nous assure l'avoir vue. Tout son plumage est d'un gris teint de roux sur les flancs et les petites pennes de l'aile; elle a seulement la gorge blanche et encadrée d'un filet noir; le croupion blanc et les pieds rouges; elle est à-peu-près de la

grosseur d'un merle. L'*hirondelle de mer* d'Aldrovande, qui du reste se rapporte assez à cette espèce, paroît y former une variété, en ce que, suivant ce naturaliste, elle a les pieds très-noirs.

LA PERDRIX DE MER BRUNE.

CETTE perdrix de mer, qui se trouve au Sénégal, et qui est de même grosseur que la nôtre, n'en diffère qu'en ce qu'elle est entièrement brune, et nous sommes fort portés à croire que cette différence du gris au brun, n'est qu'un effet de l'influence du climat; en sorte que cette seconde espèce pourroit bien n'être qu'une race ou variété de la première.

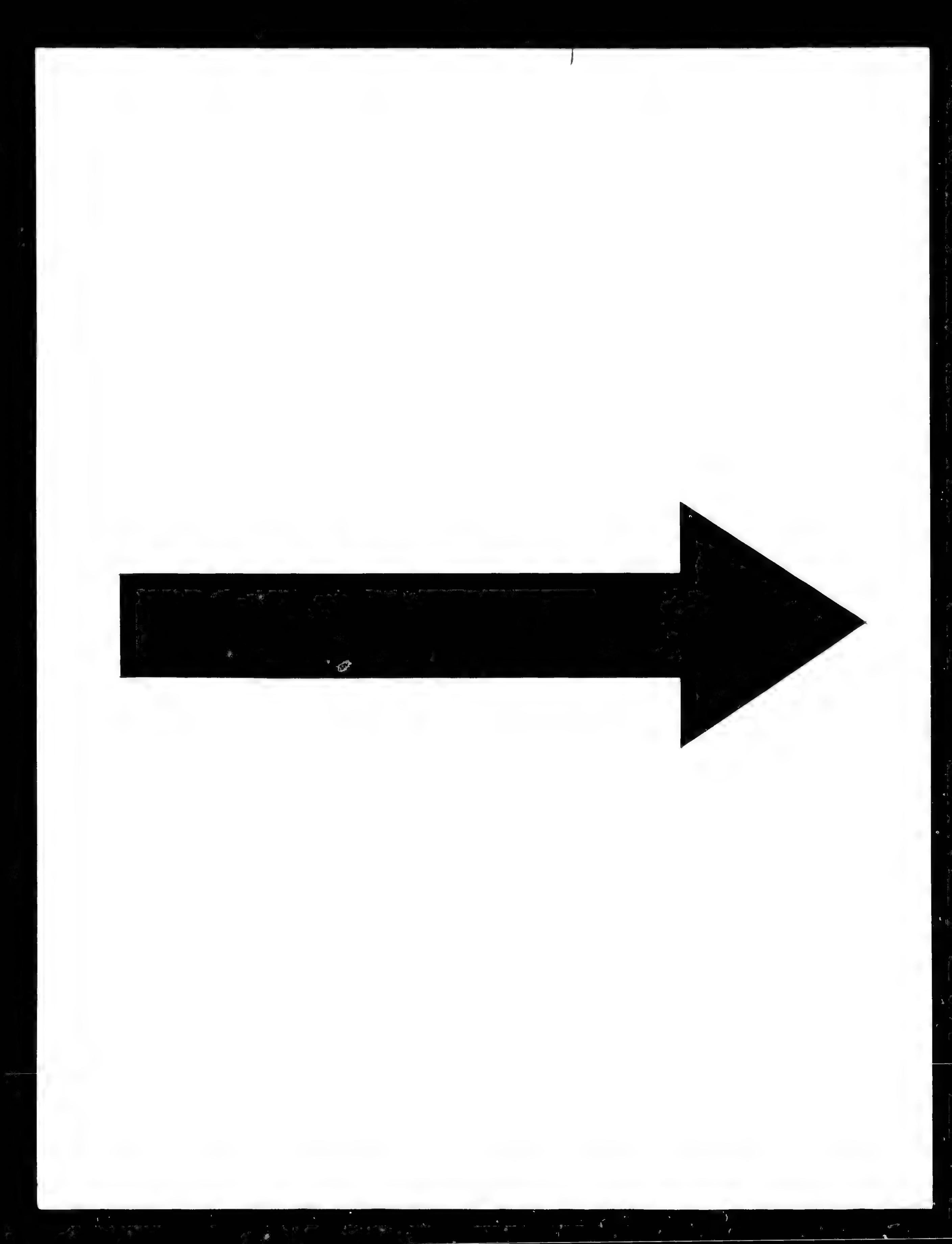
LA GIAROLE.

C'EST le nom que porte en Italie l'espèce de perdrix de mer, à laquelle Aldrovande rapporte avec raison celle

du *melampos* ou pied noir de Gesner ; caractère par lequel ce dernier auteur prétend qu'on peut distinguer cet oiseau de tous les autres de ce genre, dont aucun n'a [illegible] pieds noirs : le nom qu'il lui donne en [illegible]nand (*rotknillis*), est analogue [illegible] son plumage roux ou rougeâtre [illegible] cou et sur la tête, où il est tacheté de blanchâtre et de brun ; l'aile est cendrée, et les pennes en sont noirâtres.

LA PERDRIX DE MER A COLLIER.

Le nom *riegerle*, que les Allemands donnent à cet oiseau, indique qu'il est remuant et presque toujours en mouvement ; en effet, dès qu'il entend quelque bruit, il s'agite, court et part en criant d'une petite voix perçante ; il se tient sur les rivages, et ses habitudes sont à-peu-près les mêmes que celles des guignettes ; mais, en supposant que la figure donnée par Gesner soit exacte dans la forme du bec, cet



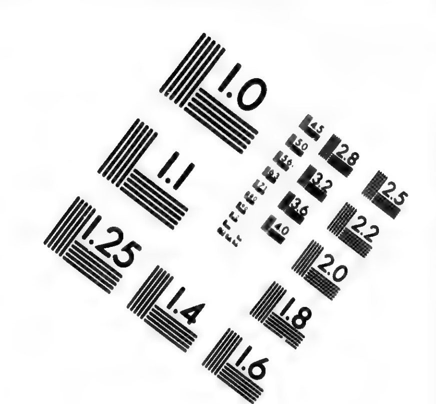
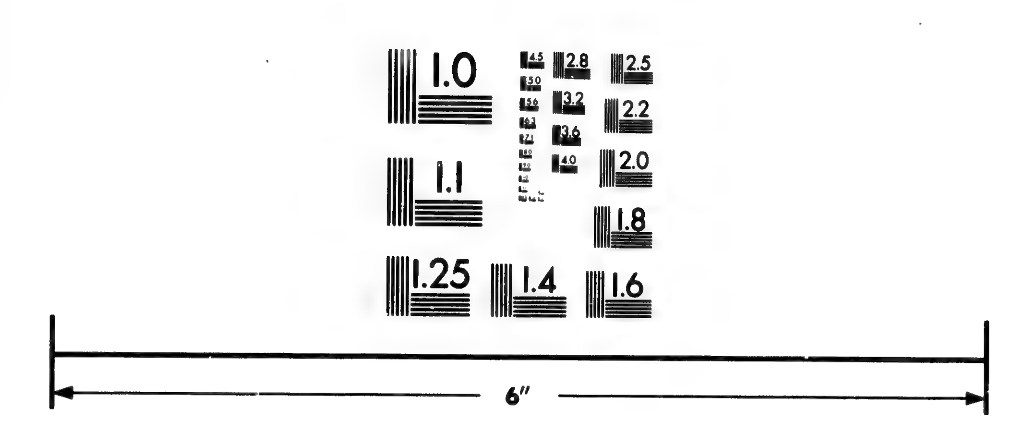
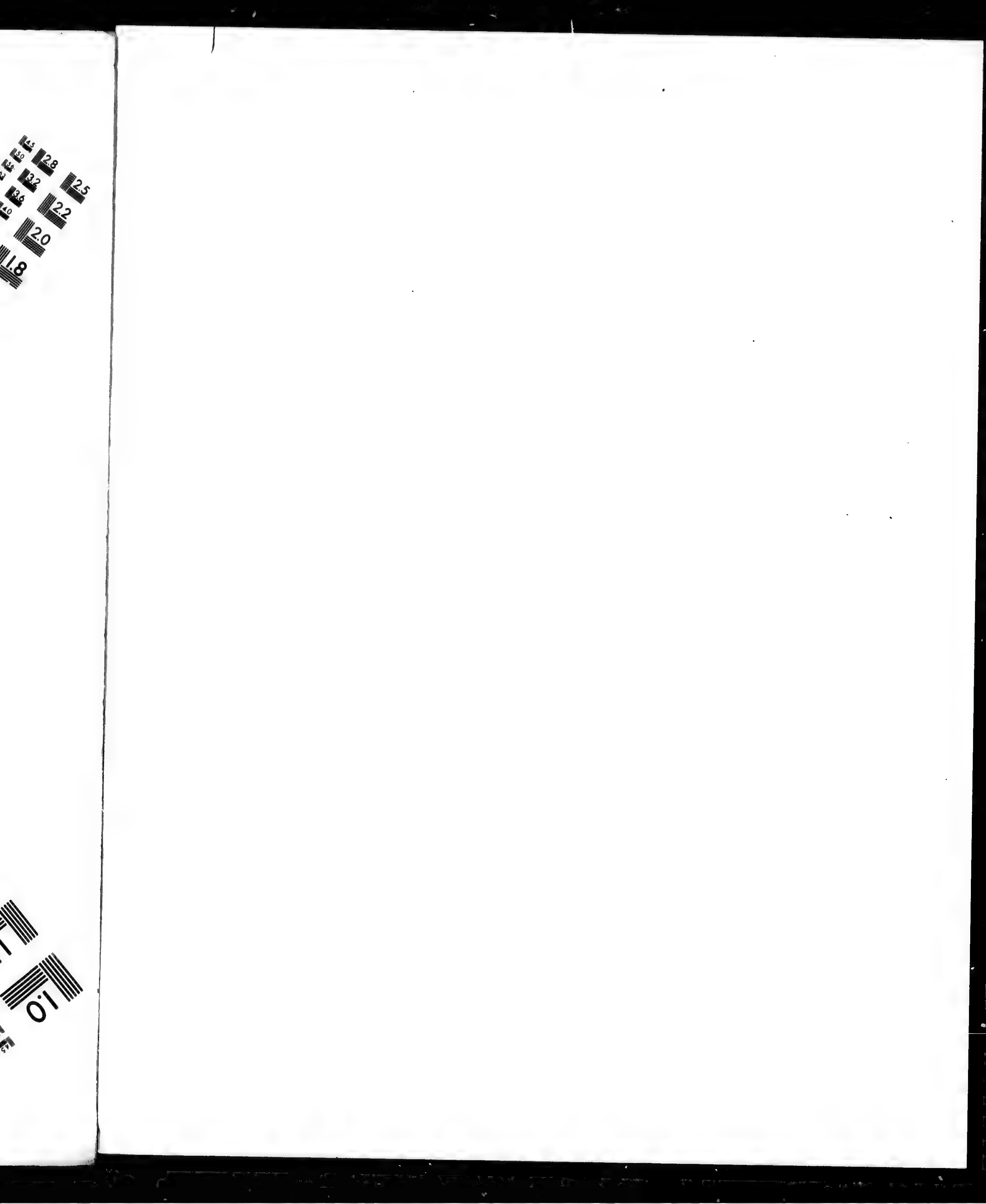


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.0

oiseau appartient au genre de la perdrix de mer, tant par ce caractère que par la ressemblance des couleurs ; le dos est cendré, ainsi que le dessus de l'aile, dont les grandes pennes sont noirâtres; la tête est noire, avec deux lignes blanches sur les yeux; le cou est blanc, et un cercle brun l'entoure au bas comme un collier; le bec est noir et les pieds sont jaunâtres. Du reste, cette perdrix de mer doit être la plus petite de toutes, étant à peine aussi grande que le cincle, qui de tous les oiseaux de rivages est le plus petit. Scwenckfeld dit que cette perdrix de mer niche sur les bords sablonneux des rivières, et qu'elle pond sept œufs oblongs; il ajoute qu'elle court très-vîte, et y fait entendre pendant les nuits d'été un petit cri, *tul*, *tul*, d'une voix retentissante.

Espèces connues dans ce genre.

La Glaréole grise, *glareola Austriaca.*
La Glaréole brune, *glareola Senegalensis.*
La Giarole, *glareola Nævia.*

LVIIIe GENRE.

L'HUITRIER, *HÆMATOPUS.*

(Pieds à trois doigts)

Caractère générique : bec un peu comprimé en coin à son sommet.

L'HUITRIER,
vulgairement LA PIE DE MER.

Les oiseaux qui sont dispersés dans nos champs, ou re[illegible]s sous l'ombrage de nos forêts, habitent les lieux les plus rians, et les retraites les plus paisibles de la nature ; mais elle n'a pas fait à tous cette douce destinée ; elle en a confiné quelques - uns sur les rivages

R E.

TOPUS.

peu com-
net.

,
MER.

rsés dans
ombrage
x les plus
paisibles
as fait à
elle en a
s rivages





Deseve del. Jourdan Sculp.

L'HUITRIER.

sol
de
ro
m
iso
Da
po
ois
tro
pl
de
et
les
ta
co
où
su
de
do
tr
m
bl
co
n

solitaires, sur la plage nue que les flots de la mer disputent à la terre, sur ces rochers contre lesquels ils viennent mugir et se briser; et sur les écueils isolés et battus de la vague bruyante. Dans ces lieux déserts et formidables pour tous les autres êtres, quelques oiseaux, tels que l'huîtrier, savent trouver la subsistance, la sécurité, les plaisirs même et l'amour; celui-ci vit de vers marins, d'huîtres, de patelles et autres coquillages qu'il ramasse dans les sables du rivage; il se tient constamment sur les bancs, les récifs découverts à basse-mer, sur les grèves où il suit le reflux, et ne se retire que sur les falaises, sans s'éloigner jamais des terres ou des rochers. On a aussi donné à cet huîtrier ou mangeur d'huîtres, le nom de *pie de mer*, non-seulement à cause de son plumage noir et blanc, mais encore parce qu'il fait comme la pie un bruit ou cri continuel, et sur-tout lorsqu'il est en troupe;



ce cri aigre et court est répété sans cesse, en repos et en volant.

Cet oiseau ne se voit que rarement sur la plupart de nos côtes; cependant on le connoît en Saintonge et en Picardie; il pond même quelquefois sur les côtes de cette dernière province, où il arrive en troupes très-considérables par les vents d'est et de nord-ouest; ces oiseaux s'y reposent sur les sables du rivage, en attendant qu'un vent favorable leur permette de retourner à leur séjour ordinaire : on croit qu'ils viennent de la Grande-Bretagne, où ils sont en effet fort communs, particulièrement sur les côtes occidentales de cette île; ils se sont aussi portés plus avant vers le nord; car on les trouve en Gotland, dans l'île d'Oëland, dans les îles du Danemarck, et jusqu'en Islande et en Norwège. D'un autre côté, M. Cook en a vu sur les côtés de la Terre de Feu et sur celles du détroit de Magellan;

il en a retrouvé à la baie d'Usky, dans la Nouvelle-Zélande; Dampier les a reconnus sur les rivages de la Nouvelle-Hollande, et Kœmpfer assure qu'ils sont aussi communs au Japon qu'en Europe; ainsi, l'espèce de l'huîtrier peuple tous les rivages de l'encien continent, et l'on ne doit pas être étonné qu'il se trouve dans le nouveau. Le P. Feuillée l'a observé sur la côte de la terre-ferme d'Amérique; Wafer au Darien; Catesby à la Caroline et aux îles Bahama; le Page du Pratz à la Louisiane, et cette espèce si répandue l'est sans variété; elle est par-tout la même, et paroît isolée et distinctement séparée de toutes les autres espèces. Il n'en est point en effet, parmi les oiseaux de rivage, qui ait, avec la taille de l'huîtrier et ses jambes courtes, un bec de la forme du sien, non plus que ses habitudes et ses mœurs.

Cet oiseau est de la grandeur de la corneille; son bec, long de quatre pou-

ces, est rétréci et comme comprimé verticalement au-dessus des narines, et applati par les côtés, en manière de coin jusqu'au bout, dont la coupe quarrée forme un tranchant; structure particulière, qui rend ce bec tout-à-fait propre à détacher, soulever, arracher du rocher et des sables, les huîtres et les autres coquillages dont l'huîtrier se nourrit.

Il est du petit nombre des oiseaux qui n'ont que trois doigts : suivant M. Baillon, qui l'a observé sur les côtes de Picardie, la manière dont il nage semble n'être que passive, comme s'il se laissoit aller à tous les mouvemens de l'eau sans s'en donner aucun; mais il n'en est pas moins certain qu'il ne craint point d'affronter les vagues, et qu'il peut se reposer sur l'eau et quitter la mer lorsqu'il lui plaît d'habiter la terre.

Son plumage blanc et noir et son long bec lui ont fait donner les noms

également impropres de *pie de mer* et de *bécasse de mer;* celui d'huîtrier lui convient, puisqu'il exprime sa manière de vivre. Catesby n'a trouvé dans son estomac que des huîtres, et Willulghby des patelles encore entières; ce viscère est ample et musculeux, suivant Belon, qui dit aussi que la chair de l'huîtrier est noire et dure avec un goût de sauvagine : cependant, selon M. Baillon, cet oiseau est toujours gras en hiver, et la chair des jeunes est assez bonne à manger; il a nourri un de ces huîtriers pendant plus de deux mois; il le tenoit dans son jardin où il vivoit principalement de vers de terre comme les courlis, mais il mangeoit aussi de la chair crue et du pain, dont il sembloit s'accommoder fort bien; il buvoit indifféremment de l'eau de mer, sans témoigner plus de goût pour l'une que pour l'autre; cependant, dans l'état de nature, ces oiseaux ne fréquentent point les marais ni l'embouchure des

rivières, et ils restent constamment dans le voisinage et sur les eaux de la mer; mais c'est peut-être parce qu'ils ne trouveroient pas dans les eaux douces une nourriture aussi analogue à leur appétit, que celle qu'ils se procurent dans les eaux salées.

L'huîtrier ne fait point de nid; il dépose ses œufs, qui sont grisâtres et tachetés de noir, sur le sable nu hors de la portée des eaux, sans aucune préparation préliminaire; seulement il semble choisir pour cela le haut des dunes, et les endroits parsemés de débris de coquillages. Le nombre des œufs est ordinairement de quatre ou cinq; et le temps de l'incubation est de vingt ou vingt-un jours; la femelle ne les couve point assidument; elle fait à cet égard ce que font presque tous les oiseaux des rivages de la mer, qui laissant au soleil, pendant une partie du jour, le soin d'échauffer leurs œufs, les quittent pour l'ordinaire à neuf ou dix

heures du matin, et ne s'en rapprochent que vers les trois heures du soir, à moins qu'il ne survienne de la pluie; les petits, au sortir de l'œuf, sont couverts d'un duvet noirâtre; ils se traînent sur le sable dès le premier jour, commencent à courir peu de temps après, et se cachent alors si bien dans les touffes d'herbages, qu'il est difficiles de les trouver.

L'huîtrier a le bec et les pieds d'un beau rouge de corail; c'est d'après ce caractère que Belon l'a nommé *hœmatopus*, en le prenant pour l'*himantopus* de Pline; mais ces deux noms ne doivent être ni confondus ni appliqués au même oiseau; *hœmatopus* signifie à *jambes rouges*, et peut convenir à l'huîtrier, mais ce nom n'est point de Pline, quoique Dalechamp l'ait lu ainsi; et l'*himantopus*, oiseau à jambes hautes, grêles et flexibles, suivant la force du terme *(loripolis)*, n'est point l'huîtrier, mais bien plutôt l'échasse. Un mot de

Pline, dans le même passage, eût pu suffire à Belon pour revenir de son erreur; *præcipuè ei pabulum muscæ*, l'himantopus qui se nourrit de mouches, n'est pas l'huîtrier qui ne vit que de coquillages.

Des trois doigts de l'huîtrier, deux, l'extérieur et celui du milieu, sont unis, jusqu'à la première articulation, par une portion de membrane, et tous sont entourés d'un bord membraneux; il a les paupières rouges comme le bec, et l'iris est d'un jaune-doré; au-dessous de chaque œil est une petite tache blanche; la tête, le cou, les épaules, sont noirs, ainsi que le manteau des ailes; mais ce noir est plus foncé dans le mâle que dans la femelle; il y a un collier blanc sous la gorge; tout le dessous du corps depuis la poitrine est blanc ainsi que le bas du dos, et la moitié de la queue, dont la pointe est noire; une bande blanche, formée par les grandes couvertures, coupe dans le

noir brun de l'aile; ce sont apparemment ces couleurs qui lui ont fait donner le nom de *pie*, quoiqu'il en diffère à tous autres égards, et sur-tout par le peu de longueur de sa queue, qui n'a que quatre pouces, et que l'aile pliée recouvre aux trois quarts; les pieds avec la petite partie de la jambe dénuée de plumes au-dessus du genou, n'ont guère plus de deux pouces de hauteur, quoique la longueur de l'oiseau soit d'environ seize pouces.

Espèce connue dans ce genre.

L'Huîtrier, *hœmatopus Ostralegus*.

LIXe GENRE.

LE PLUVIER, *CHARADRIUS.*

(Pieds à trois doigts.)

Caractère générique : bec presque rond, obtus.

LES PLUVIERS.

L'INSTINCT social n'est pas donné à toutes les espèces d'oiseaux ; mais dans celle où il se manifeste, il est plus grand, plus décidé que dans les autres animaux. Non-seulement leurs attroupemens sont plus nombreux et leur réunion plus constante que celle des quadrupèdes, mais il semble que ce

n'est qu'aux oiseaux seuls qu'appartient cette communauté de goûts, de projets, de plaisirs, et cette union des volontés qui fait le lien de l'attachement mutuel et le motif de la liaison générale. Cette supériorité d'instinct social dans les oiseaux suppose d'abord une nombreuse multiplication, et vient ensuite de ce qu'ils ont plus de moyens et de facilités de se rapprocher, de se rejoindre, de demeurer et voyager ensemble; ce qui les met à portée de s'entendre et de se communiquer assez d'intelligence pour connoître les premières loix de la société, qui, dans toutes espèces d'êtres, ne peut s'établir que sur un plan dirigé par des vues concertées. C'est cette intelligence qui produit, entre les individus, l'affection, la confiance et les douces habitudes de l'union, de la paix et de tous les biens qu'elle procure. En effet, si nous considérons les sociétés libres ou forcées des animaux quadrupèdes, soit

qu'ils se réunissent furtivement et à l'écart dans l'état sauvage, soit qu'ils se trouvent rassemblés avec indifférence ou regret sous l'empire de l'homme, et attroupés en domestiques ou en esclaves, nous ne pourrons les comparer aux grandes sociétés des oiseaux, formées par pur instinct, entretenues par goût, par affection, sous les auspices de la pleine liberté. Nous avons vu les pigeons chérir leur commun domicile, et s'y plaire d'autant plus qu'ils y sont plus nombreux; nous voyons les cailles se rassembler, se reconnoître, donner et suivre l'avis général du départ; nous savons qne les oiseaux gallinacés ont même, dans l'état sauvage, des habitudes sociales que la domesticité n'a fait que seconder sans contraindre leur nature; enfin, nous voyons tous les oiseaux qui sont écartés dans les bois, ou dispersés dans les champs, s'attrouper à l'arrière-saison, et, après avoir égayé de leurs jeux les derniers

beaux jours de l'automne, partir de concert pour aller chercher ensemble des climats plus heureux et des hivers tempérés; et tout cela s'exécute indépendamment de l'homme, quoiqu'à l'entour de lui, et sans qu'il puisse y mettre obstacle, au lieu qu'il anéantit ou contraint toute société, toute volonté commune dans les animaux quadrupèdes; en les désunissant il les a dispersés. La marmotte, sociale par instinct, se trouve reléguée, solitaire à la cime des montagnes; le castor, encore plus aimant, plus uni et presque policé, a été repoussé dans le fond des déserts; l'homme a détruit ou prévenu toute société entre les animaux; il a éteint celle du cheval, en soumettant l'espèce entière au frein, il a gêné celle même de l'éléphant, malgré la puissance et la force de ce géant des animaux, malgré son refus constant de produire en domesticité. Les oiseaux seuls ont échappé à la domination du

tyran; il n'a rien pu sur leur société, qui est aussi libre que l'empire de l'air; toutes ses atteintes ne peuvent porter que sur la vie des individus; il en diminue le nombre, mais l'espèce ne souffre que cet échec, et ne perd ni la liberté, ni son instinct, ni ses mœurs. Il y a même des oiseaux que nous ne connoissons que par les effets de cet instinct social, et que nous ne voyons que dans les momens de l'attroupement général et de leur réunion en grande compagnie: telle est en général la société de la plupart des espèces d'oiseaux d'eau, et en particulier celle des pluviers.

Ils paroissent en troupes nombreuses dans nos provinces de France, pendant les pluies d'automne, et c'est de leur arrivée dans la saison des pluies, qu'on les a nommés *pluviers;* ils fréquentent, comme les vanneaux, les fonds humides et les terres limoneuses où ils cherchent des vers et des insectes; ils vont

à l'eau le matin pour se laver le bec et les pieds qu'ils se sont remplis de terre en la fouillant; et cette habitude leur est commune avec les bécasses, les vanneaux, les courlis et plusieurs autres oiseaux qui se nourrissent de vers; ils frappent la terre avec leurs pieds pour les faire sortir, et ils les saisissent souvent même avant qu'ils ne soient hors de leur retraite. Quoique les pluviers soient ordinairement fort gras, on leur trouve les intestins si vides, qu'on a imaginé qu'ils pouvoient vivre d'air; mais apparemment la substance fondante du ver se tourne toute en nourriture et donne peu d'excrémens; d'ailleurs ils paroissent capables de supporter un long jeûne. Schwenckfeld dit avoir gardé un de ces oiseaux quatorze jours, qui, pendant tout ce temps, n'avala que de l'eau et quelques grains de sable.

Rarement les pluviers se tiennent plus de vingt-quatre heures dans le

même lieu; comme ils sont en très-grand nombre, ils ont bientôt épuisé la pâture vivante qu'ils venoient y chercher; dès-lors ils sont obligés de passer à un autre terrein, et les premières neiges les forcent de quitter nos contrées, et de gagner les climats plus tempérés; il en reste néanmoins en assez grande quantité dans quelques-unes de nos provinces maritimes, jusqu'au temps des fortes gelées; ils repassent au printemps et toujours attroupés; on ne voit jamais un pluvier seul, dit Longolius; et, suivant Belon, leurs plus petites bandes sont au moins de cinquante: lorsqu'ils sont à terre, ils ne s'y tiennent pas en repos; sans cesse occupés à chercher leur nourriture, ils sont presque toujours en mouvement; plusieurs font sentinelle pendant que le gros de la troupe se repaît, et au moindre danger ils jettent un cri aigu qui est le signal de la fuite. En volant ils suivent le vent, et l'ordre

de leur marche est assez singulier ; ils se rangent sur une ligne en largeur ; et, volant ainsi de front, ils forment dans l'air des zones transversales fort étroites et d'une très-grande longueur ; quelquefois il y a plusieurs de ces zones parallèles assez peu profondes, mais fort étendues en lignes transversales.

A terre, ces oiseaux courent beaucoup et très-vîte ; ils demeurent attroupés tout le jour, et ne se séparent que pour passer la nuit ; ils se dispersent le soir sur un certain espace où chacun gîte à part ; mais, dès le point du jour, le premier éveillé ou le plus soucieux, celui que les oiseleurs nomment l'*appelant*, mais qui est peut-être la sentinelle, jette le cri de réclame, *hui, hieu, huit*, et dans l'instant tous les autres se rassemblent à cet appel ; c'est le moment qu'on choisit pour en faire la chasse. On tend, avant le jour, un rideau de filet, en face de l'endroit

où l'on a vu le soir ces oiseaux se coucher; les chasseurs en grand nombre font enceinte, et, dès les premiers cris du pluvier appelant, ils se couchent contre terre, pour laisser ces oiseaux passer et se réunir; lorsqu'ils sont rassemblés, les chasseurs se lèvent, jettent des cris et lancent des bâtons en l'air, les pluviers effrayés partent d'un vol bas, et vont donner dans le filet qui tombe en même temps; souvent toute la troupe y reste prise. Cette grande chasse est toujours suivie d'une capture abondante; mais un oiseleur seul s'y prenant plus simplement, ne laisse pas de faire bonne chasse; il se cache derrière son filet, il imite avec un appeau d'écorce la voix du pluvier appelant, il attire ainsi les autres dans le piége; on en prend des quantités dans les plaines de Beauce et de Champagne. Quoique fort communs dans la saison, ils ne laissent pas d'être estimés comme un bon gibier: Belon dit que,

de son temps, un pluvier se vendoit souvent autant qu'un lièvre; il ajoute qu'on préféroit les jeunes, qu'il nomme *guillemots*.

La chasse que l'on fait des pluviers et leur manière de vivre dans cette saison est presque tout ce que nous savons de ce qui a rapport à leur histoire naturelle : hôtes passagers plutôt qu'habitans de nos campagnes, ils disparoissent à la chûte des neiges, ne font que repasser au printemps, et nous quittent quand les autres oiseaux nous arrivent; il semble que la douce chaleur de cette saison charmante, qui réveille l'instinct assoupi de tous nos animaux, fasse sur les pluviers une impression contraire; ils vont dans les contrées plus septentrionales établir leur couvée et élever leurs petits, car, pendant tout l'été, nous ne les voyons plus. Ils habitent alors les terres de la Laponie et des autres provinces du nord de l'Europe, et apparemment

aussi celles de l'Asie; leur marche est la même en Amérique, car les pluviers sont du nombre des oiseaux communs aux deux continens, et on les voit passer au printemps à la baie d'Hudson pour aller encore plus au nord. Arrivés en troupes dans ces contrées septentrionales pour y nicher, ils se séparent par couples : la société intime de l'amour rompt ou plutôt suspend pour un temps la société générale de l'amitié; et c'est sans doute dans cette circonstance que M. Klein, habitant de Dantzick, les a observés, quand il dit que le pluvier se tient solitairement dans les lieux bas et les prés.

L'espèce, qui, dans nos contrées, paroît nombreuse autant au moins que celle du vanneau, n'est pas aussi répandue : suivant Aldrovande, on prend moins de pluviers en Italie que de vanneaux, et ils ne vont point en Suisse ni dans d'autres contrées que le vanneau fréquente; mais peut-être aussi le plu-

vier, se portant plus au nord, regagne-t-il dans les terres septentrionales ce que le vanneau paroît occuper de plus que lui en étendue du côté du midi; et il paroît le regagner encore dans le Nouveau-Monde, où les zones, moins distinctes, parce qu'elles sont plus généralement tempérées et plus également humides, ont permis à plusieurs espèces d'oiseaux de s'étendre du nord au midi tempéré, tandis qu'une zone trop ardente borne et repousse dans l'ancien monde presque toutes les espèces des régions moyennes.

C'est au pluvier doré, comme représentant la famille entière des pluviers, qu'il faut rapporter ce que nous venons de dire de leurs habitudes naturelles; mais cette famille est composée d'un grand nombre d'espèces, dont nous allons donner l'énumération et la description.

LE PLUVIER DORÉ.

Le pluvier doré est de la grosseur d'une tourterelle : sa longueur du bec à la queue, ainsi que du bec aux ongles, est d'environ dix pouces : il a tout le dessus du corps tacheté de traits de pinceau jaunes, entremêlés de gris-blanc, sur un fond brun-noirâtre ; ces traits jaunes brillent dans cette teinte obscure, et font paroître le plumage doré. Les mêmes couleurs, mais plus foibles, sont mélangées sur la gorge et la poitrine ; le ventre est blanc ; le bec noir, et il est, ainsi que dans tous les pluviers, court, arrondi et renflé vers le bout ; les pieds sont noirâtres, et le doigt extérieur est lié jusqu'à la première articulation par une petite membrane à celui du milieu ; les pieds n'ont que trois doigts, et il n'y a pas de vestige de doigt postérieur ou de talon ; ce caractère, joint au renflement du bec, est établi parmi les ornithologistes

comme distinctif de la famille des pluviers, tous ont aussi une partie de la jambe, au-dessus du genou, dénuée de plumes; le cou court, les yeux grands, la tête un peu trop grosse à proportion du corps; ce qui convient à tous les oiseaux *scolopaces*, dont quelques naturalistes ont fait une grande famille sous le nom de *pardales*, qui ne peut néanmoins les renfermer tous, puisqu'il y en a plusieurs espèces, et notamment dans les pluviers, qui n'ont pas le plumage *pardé* ou *tigré*.

Au reste, il y a peu de différence dans le plumage entre le mâle et la femelle de cette espèce; néanmoins les variétés individuelles ou accidentelles sont très-fréquentes, et au point que, dans la même saison, à peine, sur vingt-cinq ou trente pluviers dorés, en trouvera-t-on deux exactement semblables; ils ont plus ou moins de jaune, et quelquefois si peu, qu'ils paroissent tout gris. Quelques-uns portent des taches

noires sur la poitrine, etc. Ces oiseaux, suivant M. Baillon, arrivent sur les côtes de Picardie à la fin de septembre ou au commencement d'octobre, tandis que, dans nos autres provinces plus méridionales, ils ne passent qu'en novembre, et même plus tard; ils repassent en février et en mars; on les voit en été dans le nord de la Suède, en Dalécarlie et dans l'île d'Oëland, dans la Norwège, l'Islande et la Laponie. C'est par ces terres arctiques qu'ils paroissent avoir communiqué au Nouveau-Monde, où ils semblent s'être répandus plus loin que dans l'ancien; car on trouve le pluvier doré à la Jamaïque, la Martinique, Saint-Domingue et Cayenne, à quelques légères différences près. Ces pluviers, dans les provinces méridionales du Nouveau-Monde, habitent les savanes, et viennent dans les pièces de canne à sucre où l'on a mis le feu; leurs troupes y sont nombreuses, et se laissent diffici-

lement approcher; elles y voyagent, et on ne les voit à Cayenne que dans le temps des pluies.

M. Brisson établit une seconde espèce sous le nom de *petit pluvier doré,* d'après l'autorité de Gesner, qui néanmoins n'avoit jamais vu ni connu le pluvier par lui-même. Schwenckfeld et Rzaczynski font aussi mention de cette petite espèce, et c'est vraisemblablement encore d'après Gesner, car le premier, en même temps qu'il nomme cet oiseau petit pluvier, le dit de la grosseur de la tourterelle, et Rzaczynski n'y ajoute rien d'assez particulier pour faire croire qu'il l'ait observé et reconnu distinctement. Nous regarderons donc ce petit pluvier doré comme une variété purement individuelle, et qui ne nous paroît pas même faire race dans l'espèce.

LE PLUVIER DORÉ A GORGE NOIRE.

CETTE espèce se trouve souvent avec la précédente dans les terres du nord, où elles subsistent et multiplient sans se mêler ensemble. Edwards a reçu celle-ci de la baie d'Hudson, et Linnæus l'a trouvée en Suède, en Smolande et dans des champs incultes de l'Oëland : c'est le *pluvialis minor nigroflavus* de Rudbeck. Il a le front blanc, et porte une bandelette blanche qui passe sur les yeux et les côtés du cou, descend en devant et entoure une plaque noire qui lui couvre la gorge : le reste du dessous du corps est noir ; tout le manteau d'un brun sombre est noirâtre, et agréablement moucheté d'un jaune vif, distribué par taches dentelées au bord de chaque plume : la grandeur de ce pluvier est la même que celle du pluvier doré ; nous ne savons pas si c'est par anti-phrase et relativement à la foiblesse de ses yeux, ou

parce que réellement ce pluvier a la vue plus perçante qu'aucun autre oiseau de ce genre, que les Anglais de la baie d'Hudson l'ont surnommé *œil de faucon* (hawk's-eye).

LE GUIGNARD.

Le guignard est appelé par quelques-uns *petit pluvier;* il est en effet d'une taille inférieure à celle du pluvier doré, et n'a guère que huit pouces et demi de longueur; il a tout le fond du manteau d'un gris-brun, avec quelque lustre de vert; chaque plume du dos, ainsi que les moyennes de l'aile sont bordées et encadrées d'un trait de roux; le dessus de la tête est brun-noirâtre; les côtés et la face sont tachetés de gris et de blanc; le devant du cou et la poitrine sont d'un gris ondé et arrondi en plastron, au-dessous duquel après un trait noir est une zone blanche, et c'est à ce caractère que l'on reconnoît



le mâle : l'estomac est roux; le ventre noir, et le bas-ventre blanc.

Le guignard est très-connu par la bonté de sa chair, encore plus délicate et plus succulente que celle du pluvier. L'espèce paroît plus répandue dans le nord que dans nos contrées, à commencer par l'Angleterre; elle s'étend en Suède jusqu'en Laponie. Cet oiseau a deux passages marqués, en avril et en août, dans lesquels il se porte des marais aux montagnes, attiré par des scarabées noirs, qui font la meilleure partie de sa nourriture, avec des vers et de petits coquillages terrestres, dont on lui trouve les débris dans les intestins. Willulghby décrit la chasse que l'on fait des guignards dans le comté de Norfolck, où ils sont en grand nombre : cinq ou six chasseurs partent ensemble, et, quand ils ont rencontré ces oiseaux, ils tendent une nappe de filets à une certaine distance, en les laissant entr'eux et le filet; ensuite ils

s'avancent doucement en frappant des cailloux ou des morceaux de bois ; ces oiseaux paresseux se réveillent, étendent un pied, une aile, et ont peine à se mettre en mouvement ; les chasseurs croient bien faire de les imiter, en étendant le bras, la jambe, et pensent les amuser et occuper leurs yeux par ce manége, apparemment très-inutile ; mais enfin les guignards s'approchent du filet lentement, d'une marche engourdie, et le filet tombant, couvre la troupe stupide.

C'est d'après ce caractère de pesanteur et de stupidité que les Anglais ont nommé ces oiseaux *dotterel*, et leur nom latin *morinellus* paroît se rapporter à la même origine. Klein dit que leur tête est encore plus arrondie que celle de tous les autres oiseaux de la famille des pluviers, et il en tire un indice de leur stupidité, par analogie avec cette race de pigeons que l'on a nommés *pigeons fous*, et qui ont en effet

la tête plus ronde que les autres. Willulghby croit avoir remarqué sur les guignards, que les femelles sont un peu plus grandes que les mâles, sans autres différences extérieures.

Quant à la seconde espèce de guignard qu'établit M. Brisson sous le nom de *guignard d'Angleterre*, quoique l'autre se trouve déjà en Angleterre, nous ne la regarderons que comme une simple variété. Albin représente cet oiseau trop petit dans sa figure, puisque, dans sa description, il lui assigne plus de poids et les mêmes proportions qu'au guignard ordinaire, et en effet, leur plus grande différence consiste en ce que le premier guignard n'a pas de bande transversale au bas de la poitrine, et qu'il a toute cette partie, avec l'estomac et le devant du cou d'un gris-blanc lavé de jaunâtre : il me semble donc que c'est multiplier mal-à-propos les espèces, que de les établir sur des différences aussi légères.

utres. Wil-
qué sur les
les sont un
mâles, sans
res.
èce de gui-
son sous le
terre, quoi-
en Angle-
derons que
é. Albin re-
etit dans sa
scription, il
t les mêmes
l ordinaire,
e différence
ier guignard
le au bas de
é cette par-
evant du cou
nâtre : il me
ltiplier mal-
de les éta-
si légères.



Desève del. Jourdan Sculp.

1. LE PLUVIER À COLIER. 2. L'ÉCHASSE

Page 253.

Jourdan Sculp

L'ÉCHASSE

LE PLUVIER A COLLIER.

Nous distinguerons d'abord deux races dans cette espèce, une grande et une petite : la première de la taille du mauvis, la seconde à-peu-près de celle de l'alouette ; et c'est à cette dernière que se rapporte tout ce que l'on a dit du pluvier à collier, parce qu'elle est plus répandue et plus connue que la première ; mais, dans le réel, l'une n'est peut-être qu'une variété de l'autre, car il se trouve encore des variétés entre elles qui semblent les rapprocher par nuances.

Ces oiseaux ont la tête ronde, et le bec fort court et bien garni de plumes à sa racine ; ce bec est blanc ou jaune dans sa première moitié, noir à sa pointe : le front est blanc. Il y a un bandeau noir sur le sommet de la tête, et une calotte grise la recouvre ; cette calotte est bordée d'une bandelette noire qui prend sur le bec et passe


sous les yeux; le collier est blanc, et la poitrine porte un plastron noir, le manteau est gris brun, les pennes de l'aile sont noires; le dessous du corps est d'un beau blanc comme le front et le collier.

Tel est en gros le plumage du pluvier à collier. Si l'on vouloit présenter toutes les diversités en distribution ou en étendue de ces couleurs, un peu plus claires et plus foncées, plus brouillées ou plus nettes, il faudroit faire autant de descriptions, et l'on établiroit presque autant d'espèces que l'on verroit d'individus. Au milieu de ces différences légères et vraiment individuelles ou locales, on reconnoît le pluvier à collier, le même dans presque tous les climats; on nous l'a apporté de Sibérie, du Cap de Bonne-Espérance, des Philippines, de la Louisiane et de Cayenne. M. Cook l'a rencontré dans le détroit de Magellan, et M. Ellis à la baie d'Hudson. Ce pluvier

à collier est l'oiseau que Marcgrave appelle *matuitui* du Brésil, et Willughby, en le remarquant, est frappé de la conséquence qu'offre ce fait; savoir, qu'il y a des oiseaux communs à l'Amérique méridionale et à l'Europe; fait étonnant en lui-même, et qui ne trouve d'explication que dans le principe que nous avons établi sur la nature des oiseaux d'eau et de rivage, lesquels voyagent de proche en proche, et s'accommodent à toutes les régions, parce que leur vie tient à un élément qui rend plus égaux tous les climats, et y fournit par-tout le même fonds de nourriture, en sorte qu'ils ont pu s'établir du nord au midi, et se trouver également bien sous les tropiques et dans les zones froides.

Nous regarderons donc comme une de ces espèces privilégiées qui se sont répandues sur tout le globe, celle du pluvier à collier, malgré quelques variétés dans le plumage de ces oiseaux;

suivant les différens climats, ces différences extérieures, quand le reste des traits est le même ainsi que le naturel, ne doivent être regardées que comme la teinte locale, et pour ainsi dire la livrée des climats, livrée que les oiseaux prennent ou dépouillent plus ou moins en changeant de ciel.

Les pluviers à collier vivent au bord des eaux; on les voit le long de la mer en suivre les marées; ils courent très-vîte sur la grève, en interrompant leur course par de petits vols, et toujours en criant. En Angleterre, on trouve leurs nids sur les rochers des côtes; ces oiseaux y sont très-communs, comme dans la plupart des régions du nord, en Prusse, en Suède, et plus encore en Laponie pendant l'été. On en voit aussi quelques-uns sur nos rivières; et dans quelques provinces, on les connoît sous le nom de *gravières*, en d'autres sous celui de *criard*, qu'ils méritent bien par les cris

importuns et continuels qu'ils font entendre, pour peu qu'ils soient inquiétés et tant qu'ils nourrissent leurs petits, ce qui est long, car ce n'est qu'au bout d'un mois ou cinq semaines que les jeunes commencent à voler. Les chasseurs nous assurent que ces pluviers ne font point de nids, et qu'ils pondent sur le gravier du rivage des œufs verdâtres tachetés de brun ; les père et mère se cachent dans les trous et sous les avances des rives, habitudes d'après lesquelles les ornithologistes ont cru reconnoître dans cet oiseau le *charadrios* d'Aristote, lequel, suivant la force du mot, est *habitant des rives rompues des torrens*, et dont le *plumage*, ajoute ce philosophe, *n'a rien d'agréable non plus que la voix* : le dernier trait dont Aristote peint son charadrios, qui *sort la nuit et se cache le jour*, sans caractériser aussi précisément le pluvier à collier, peut néanmoins avoir rapport à ses allures du soir et à son cri,

que l'on entend très-tard et jusque dans la nuit. Quoi qu'il en soit, le charadrios est du nombre des oiseaux dans lesquels l'ancienne médecine, ou plutôt l'ancienne superstition, chercha des vertus occultes; il guérissoit de la jaunisse; toute la cure consistoit à le regarder; l'oiseau lui-même, à l'aspect de l'ictérique, détournoit les yeux, comme se sentant affecté de son mal. De combien de remèdes imaginaires la foiblesse humaine n'a-t-elle pas cherché à flatter en tout genre ses maux réels!

LE KILDIR.

C'est le nom que porte en Virginie ce pluvier criard, et nous le lui conserverons d'autant plus volontiers, que Catesby le dit formé sur le cri de l'oiseau. Ces pluviers, très-communs à la Virginie et à la Caroline, sont détestés des chasseurs, parce que leurs clameurs donnent l'alarme, et font fuir tout gi-

bier. On voit dans l'ouvrage de Catesby une bonne figure de cet oiseau, qu'il compare en grandeur à la bécassine; il est assez haut monté sur jambe; tout son manteau est gris-brun, et le dessus de la tête, en forme de calotte, est de la même couleur; le front, la gorge, le dessous du corps et le tour du haut du cou sont blancs; le bas du cou est entouré d'un collier noir; au-dessous duquel se trace un demi-collier blanc; et il y a de plus une bande noire sur la poitrine, qui s'étend d'une aile à l'autre; la queue est assez longue, et noire à l'extrémité; le reste et ses couvertures supérieures sont d'une couleur rousse; les pieds sont jaunâtres; le bec est noir; l'œil est grand et entouré d'un cercle rouge. Ces oiseaux restent toute l'année à la Virginie et à la Caroline; on les trouve également à la Louisiane, et l'on ne remarque pas de différence dans le plumage entre le mâle et la femelle.

Une espèce voisine, ou peut-être la même, et qui n'a pas besoin d'une autre description, est celle du pluvier à collier de Saint-Domingue ; à quelques différences près dans les couleurs de la queue, et une teinte plus foncée dans celui-ci aux pennes de l'aile, ces deux oiseaux sont les mêmes.

LE PLUVIER HUPPÉ.

Ce pluvier, qui se trouve en Perse, est à-peu-près de la taille du pluvier doré; mais il est un peu plus haut de jambes. Les plumes du sommet de sa tête sont d'un noir lustré de vert; elles sont ramassées en touffe portée en arrière, et forment une huppe de près d'un pouce de longueur, il y a du blanc sur les joues, l'occiput et les côtés du cou; tout le manteau est brun-marron foncé; un trait de noir tombe de la gorge sur la poitrine, qui est, ainsi que l'estomac, d'un noir relevé d'un

beau lustre de violet; le bas-ventre est blanc; la queue blanche à son origine, est noire à son extrémité; les pennes de l'aile sont noires aussi, et il y a du blanc dans les grandes couvertures.

Ce pluvier est armé, et porte au pli de l'aile un éperon qu'Edwards a négligé de figurer dans sa *planche* 47, mais qu'on retrouve dans sa 208[e], où il représente la femelle, qui diffère du mâle en ce que tout son cou est blanc, et que sa couleur n'est nuancée d'aucun reflet.

LE PLUVIER A AIGRETTE.

Ce pluvier est encore armé aux épaules; les plumes de l'occiput s'alongent en filets, comme dans le vanneau, lui forment une aigrette de plus d'un pouce de longueur; il est de la grosseur du pluvier doré, mais plus haut sur ses jambes, ayant un pied du

bec aux ongles, et seulement onze pouces du bec à l'extérieur de la queue; il a le haut de la tête, ainsi que la huppe, la gorge et le plastron sur l'estomac, noirs, aussi bien que les grandes pennes de l'aile et la pointe de celles de la queue; le manteau est d'un gris-brun; les côtés du cou, le ventre et les grandes couvertures de l'aile sont d'un blanc teint de fauve: l'éperon du pli de l'aile est noir, fort et long de six lignes; cette espèce se trouve au Sénégal, et paroît également naturelle à quelques-unes des régions chaudes de l'Asie; car un pluvier qui nous a été envoyé d'Alep, s'est trouvé tout-à-fait semblable à ce pluvier du Sénégal.

LE PLUVIER COIFFÉ.

Une coiffure assez particulière nous sert à caractériser ce pluvier; c'est un morceau de membrane jaune qui lui passe sur le front, et, par son extension,

entoure l'œil ; une coiffe noire, alongée en arrière en deux ou trois brins, cache le haut de la tête, dont le chignon est blanc, et une large mentonnière noire, prenant sous l'œil, enveloppe la gorge et fait le tour du haut du cou ; tout le devant du corps est blanc, le manteau est gris-roussâtre, les pennes de l'aile et le bout de la queue sont noirs, les pieds rouges, et le bec porte une tache de cette couleur vers la pointe. Ce pluvier, dont l'espèce n'étoit pas connue, se trouve au Sénégal, comme le précédent, mais il est moins grand d'un quart, et il n'a pas d'éperon au pli de l'aile.

LE PLUVIER COURONNÉ.

Ce pluvier, qui se trouve au Cap de Bonne-Espérance, est un des plus grands de son genre ; il a un pied de longueur, et les jambes plus hautes que le pluvier doré ; elles sont couleur

de rouille; il a la tête coiffée de noir, et dans ce noir on voit une bande blanche en diadême, qui fait le tour entier de la tête, et forme une sorte de couronne; le devant du cou est gris; du noir par grosses ondes se mêle au gris sur la poitrine; le ventre est blanc; la queue, blanche dans sa première moitié, ainsi qu'à son extrémité, porte une bande noire qui traverse le blanc; les pennes de l'aile sont noires, et les grandes couvertures blanches; tout le manteau est brun, lustré de verdâtre et de pourpre.

LE PLUVIER A LAMBEAUX.

Une membrane jaune, plaquée aux angles du bec de ce pluvier, et pendante des deux côtés en deux lambeaux pointus, nous sert à le caractériser; il se trouve au Malabar; il est de la grosseur de notre pluvier, mais il a de plus hautes jambes, qui sont de couleur jau-

nâtre; il porte derrière les yeux un trait blanc qui borde la calotte noire de la tête; l'aile est noire et tachetée de blanc dans les grandes couvertures; on voit aussi du noir bordé de blanc à la pointe de la queue; le manteau et le cou sont d'un gris fauve, et le dessous du corps est blanc; c'est la livrée ordinaire, et pour ainsi dire uniforme, du plumage de la plupart de toutes les espèces de pluviers.

LE PLUVIER ARMÉ DE CAYENNE.

C'est un pluvier à collier de la grandeur du nôtre, mais il est beaucoup plus haut de jambes; il a aussi le bec plus long et la tête moins ronde; une large bande noire couvre le front, engage les yeux, et va se joindre au noir qui garnit le derrière du cou, le haut du dos, et s'arrondit en plastron sur la poitrine; la gorge est blanche, ainsi que le devant du cou et le dessous du corps; une plaque grise entourée d'un

bord blanc, forme une calotte derrière la tête; la première moitié de la queue est blanche, et le reste est noir; les pennes de l'aile et les épaules sont noires aussi; le reste du manteau est gris mêlé de blanc, des éperons assez longs percent au pli des ailes.

Il paroît que l'*amacozque* de Fernandez, (*cap.* XII, *cap.* 17) *oiseau criard au plumage mêlé de blanc et de noir, et à double collier, qu'on voit toute l'année sur le lac de Mexique, où il vit de vermisseaux aquatiques*, est un pluvier; on pourroit l'assurer si Fernandez eût donné le caractère de ses pieds.

LE PLUVIAN.

L'OISEAU nommé *pluvian* dans nos planches enluminées se rapporte au pluvier, en ce qu'il n'a que trois doigts; le pluvian n'est guère plus grand que le petit pluvier à collier, si ce n'est que son cou est plus long, et son bec plus

fort; il a le dessus de la tête, du cou et du dos noir, un trait de cette couleur sur les yeux, et quelques ondes noires sur la poitrine; les grandes pennes de l'aile sont mêlées de noir et de blanc; les autres parties de l'aile, pennes moyennes et couvertures, sont d'un joli gris; le devant du cou est d'un blanc roussâtre, et le ventre blanc; mais le bec est plus gros et plus épais que celui du pluvier, le renflement y est moins marqué; ces différences, qui semblent faire une nuance de genre plutôt que d'espèce, nous ont engagés à lui donner un nom particulier, et qui en même temps eût rapport aux pluviers.

LE GRAND PLUVIER,
vulgair. appelé COURLIS DE TERRE.

Il est peu de chasseurs et d'habitans de la campagne dans nos provinces de Picardie, d'Orléanois, de Beauce, de

Champagne et de Bourgogne, qui, se trouvant sur le soir dans les mois de septembre, d'octobre et novembre, au milieu des champs, n'aient entendu les cris répétés *turrului, turrului,* de ces oiseaux; c'est leur voix de rappel qu'ils font souvent retentir d'une colline à l'autre, et c'est probablement de ce son articulé, et semblable au cri des vrais courlis, qu'on a donné à ce grand pluvier le nom de courlis de terre. Belon dit qu'au premier aspect, il trouva dans cet oiseau tant de ressemblance avec la petite outarde, qu'il lui en appliqua le nom; cependant, ce n'est ni une outarde ni un courlis, c'est plutôt un pluvier; mais en même temps qu'il tient de près aux pluviers par plusieurs caractères communs, il s'en éloigne assez par quelques autres, pour qu'on puisse le regarder comme étant d'une espèce isolée, parce qu'il porte des traits d'une conformation particulière, et que ses habitudes na-

turelles sont différentes de celles des pluviers.

D'abord cet oiseau est beaucoup plus grand que le pluvier doré, il est même plus gros que la bécasse ; ses jambes épaisses ont un renflement marqué au-dessous du genou qui paroît gonflé ; caractère d'après lequel Belon l'a nommé *jambe enflée ;* il n'a comme le pluvier, que trois doigts fort courts ; ses jambes et ses pieds sont jaunes ; son bec est jaunâtre depuis son origine, jusque vers le milieu de sa longueur, et noirâtre jusqu'à son extrémité ; il est de la même forme, mais plus gros que celui du pluvier ; tout le plumage, sur un fond gris-blanc et gris-roussâtre, est moucheté par pinceaux de brun et de noirâtre, dont les traits sont assez distincts sur le cou et la poitrine, et plus confus sur le dos et sur les ailes, qui sont traversés d'une bande blanchâtre ; deux traits de blanc roussâtre passent dessus et dessous

l'œil; le fond est de couleur roussâtre sur le dos et le cou, et il est blanc sous le ventre qui n'est point moucheté.

Cet oiseau a l'aile grande; il part de loin, sur-tout pendant le jour, et vole alors assez bas près de terre; il court sur les pelouses et dans les champs aussi vîte qu'un chien, et c'est de là qu'en quelques provinces, comme en Beauce, on lui a donné le nom d'*arpenteur*. Il s'arrête tout court après avoir couru, tenant son corps et sa tête immobiles, et au moindre bruit il se tapit contre terre; les mouches, les scarabées, les petits limaçons, et autres coquillages terrestres, sont le fond de sa nourriture, avec quelques autres insectes qui se trouvent dans les terres en friche, comme grillons, sauterelles et courtillières; car il ne se tient guère que sur le plateau des collines, et il habite de préférence les terres pierreuses, sablonneuses et sèches. En Beauce, dit M. Salerne, une mau-

vaise terre s'appelle *une terre à courlis*. Ces oiseaux, solitaires et tranquilles pendant la journée, se mettent en mouvement à la chûte du jour; ils se répandent alors de tous côtés en volant rapidement, et criant de toutes leurs forces sur les hauteurs; leur voix, qui s'entend de très-loin, est un son plaintif semblable à celui d'une flûte tierce, et prolongé sur trois ou quatre tons, en montant du grave à l'aigu; ils ne cessent de crier pendant la plus grande partie de la nuit, et c'est alors qu'ils se rapprochent de nos habitations.

Ces habitudes nocturnes sembleroient indiquer que cet oiseau voit mieux la nuit que le jour; cependant il est certain que sa vue est très-perçante pendant le jour; d'ailleurs la position de ses gros yeux le met en état de voir par-derrière comme pardevant; il découvre le chasseur d'assez loin, pour se lever et partir bien avant

que l'on ne soit à portée de le tirer; c'est un oiseau aussi sauvage que timide; la peur seule le tient immobile durant le jour, et ne lui permet de se mettre en mouvement et de se faire entendre qu'à l'entrée de la nuit, ce sentiment de crainte est même si dominant, que quand on entre dans une chambre où on le tient renfermé, il ne cherche qu'à se cacher, à fuir, et va, dans son effroi, donner tête baissée, et se heurter contre tout ce qui se rencontre. On prétend que cet oiseau fait pressentir les changemens de temps et qu'il annonce la pluie; Gesner a remarqué que, même en captivité, il s'agite beaucoup avant l'arrivée d'un orage.

Au reste, ce grand pluvier ou courlis de terre fait une exception dans les nombreuses espèces qui, ayant une portion de la jambe nue, sont censées habiter les rivages et les terres fangeuses, puisqu'il se tient toujours loin

des eaux et des terreins humides, et n'habite que les terres sèches et les lieux élevés.

Ces habitudes ne sont pas les seules par lesquelles il diffère des pluviers. Le temps de son départ et la saison de son séjour ne sont pas les mêmes que pour les pluviers; il part en novembre pendant les dernieres pluies d'automne; mais, avant d'entreprendre le voyage, ces oiseaux se réunissent en troupes de trois ou quatre cents, à la voix d'un seul qui les appelle, et leur départ se fait pendant la nuit. On les revoit de bonne heure au printemps; et, dès la fin de mars, ils sont de retour en Beauce, en Sologne, en Berry et dans quelques autres provinces de France. La femelle ne pond que deux ou quelquefois trois œufs sur la terre nue, entre des pierres ou dans un petit creux qu'elle forme sur le sable des landes et des dunes; le mâle la poursuit vivement dans le temps des



amours; il est aussi constant que vif, et ne la quitte pas, il l'aide à conduire ses petits, à les promener, et à leur apprendre à distinguer leur nourriture; cette éducation est même longue; car, quoique les petits marchent et suivent leur père et mère, peu de temps après qu'ils sont nés, ils ne prennent que tard assez de forces dans l'aile pour pouvoir voler. Belon en a trouvé qui ne pouvoient encore voler à la fin d'octobre, ce qui lui a fait croire que la ponte des œufs ou la naissance des petits ne se faisoit que bien tard. Mais M. le chevalier Desmazy, qui a observé ces oiseaux à Malte, nous a appris qu'ils y font régulièrement deux pontes, l'une au printemps et la dernière au mois d'août. Le même observateur assure que l'incubation est de trente jours; les jeunes sont un fort bon gibier, et on ne laisse pas de manger aussi les vieux, qui ont la chair plus noire et plus sèche. La chasse à

Malte en étoit réservée au Grand-Maître de l'ordre, avant que l'espèce de nos perdrix n'eût été portée dans cette île vers le milieu du dernier siècle.

Ce grand pluvier ou courlis de terre ne s'avance point en été dans le nord, comme font les pluviers; du moins Linnæus ne le nomme point dans la liste des oiseaux de Suède. Willulghby assure qu'on le trouve en Angleterre, dans le comté de Norfolck, et dans le pays de Cornouailles; cependant Charleton, qui se donne pour chasseur expérimenté, avoue que cet oiseau lui est absolument inconnu; son instinct sauvage, ses allures de nuit, ont pu le dérober long-temps aux yeux des observateurs, et Belon, qui le premier l'a reconnu en France, remarque qu'alors personne ne put lui en dire le nom.

J'ai eu, pendant un mois ou cinq semaines, un de ces oiseaux à ma campagne; on le nourrissoit de soupe,

de pain et de viande cuite; il aimoit ce dernier mets de préférence aux autres : il mangeoit non-seulement pendant le jour, mais aussi pendant la nuit; car, après lui avoir donné le soir sa provision de nourriture, on a remarqué que le lendemain matin elle étoit fort diminuée.

Cet oiseau m'a paru d'un naturel paisible, mais craintif et sauvage, et je crois que c'est en effet par cette raison qu'on le voit rarement courir pendant le jour dans l'état de liberté, et qu'il préfère l'obscurité de la nuit, pour se réunir avec ses semblables. J'ai remarqué que dès qu'il appercevoit quelqu'un, même de loin, il cherchoit à s'enfuir, et que sa peur étoit si grande, qu'il se heurtoit contre tout ce qu'il rencontroit en voulant se sauver. Il est donc du nombre des animaux qui sont faits pour vivre éloignés de nous, et à qui la nature a donné pour sauvegarde l'instinct de nous fuir.

Celui dont il s'agit ici n'a point fait connoître son cri; il faisoit seulement quelquefois entendre pendant les deux ou trois dernières nuits qui ont précédé sa mort une sorte de sifflement très-foible; qui n'étoit peut-être qu'une expression de souffrance, car il avoit alors sur la racine du bec et dans les pieds de fort grandes blessures qu'il s'étoit faites en frappant contre le fil de fer de sa cage, dans laquelle il se remuoit brusquement dès qu'il appercevoit quelqu'objet nouveau.

L'ÉCHASSE.

L'ÉCHASSE est dans les oiseaux ce que la gerboise est dans les quadrupèdes; ses jambes, trois fois longues comme le corps, nous présentent une disproportion monstrueuse; et, en considérant ces excès ou plutôt ces défauts énormes, il semble que quand la nature essayoit toutes les puissances de

sa première vigueur, et qu'elle ébauchoit le plan de la forme des êtres, ceux en qui les proportions d'organes s'unirent avec la faculté de se reproduire, ont été les seuls qui se soient maintenus; elle ne put donc adopter à perpétuité toutes les formes qu'elle avoit tentées; elle choisit d'abord les plus belles pour en composer le ton harmonieux des êtres qui nous environnent; mais, au milieu de ce magnifique spectacle, quelques productions négligées, et quelques formes moins heureuses, jetées comme des ombres au tableau, paroissent être les restes de ces dessins mal assortis, et de ces composés qu'elle n'a laissé subsister que pour nous donner une idée plus étendue de ses projets; et l'on ne peut mieux saisir une de ces disproportions qui contrastent avec le bel accord et la grace répandue sur toutes ses œuvres, que dans cet oiseau, dont les jambes, excessivement longues, lui permettent à peine

de porter son bec à terre pour prendre sa nourriture ; et de plus, ces jambes, si disproportionnées, sont comme des échasses, grêles, foibles et fléchissantes, supportant mal le petit corps de l'oiseau, et retardant sa course plus qu'elles ne l'accélèrent ; enfin, trois doigts beaucoup trop courts pour les jambes, asseyent mal sur ses pieds ce corps chancelant, trop loin du point d'appui. Aussi les noms que les anciens et les modernes ont donnés dans toutes les langues à cet oiseau, marquent la foiblesse de ses jambes molles et ployantes, ou leur excessive longueur.

L'échasse paroît néanmoins se dédommager par le vol, de la lenteur de sa marche pénible ; ses ailes sont longues et dépassent la queue qui est assez courte ; leur couleur, ainsi que celle du dos, est d'un noir lustré de bleu-verdâtre ; le derrière de la tête est d'un gris-brun, le dessus du cou est mêlé de noirâtre et de blanc ; tout le

dessus est blanc depuis la gorge jusqu'au bout de la queue; les pieds sont rouges et ils ont huit pouces de hauteur, y compris la partie nue de la jambe, qui en a plus de trois; le nœud du genou se marque fortement au milieu du jet lisse et grêle de ses pieds démesurés; le bec est noir, cylindrique, un peu applati par les côtés vers la pointe, long de deux pouces dix lignes, implanté bas sur un front relevé, qui rend la tête ronde.

Nous sommes peu instruits des habitudes naturelles de cet oiseau, dont l'espèce est foible et en même temps rare. Il est vraisemblable qu'il vit d'insectes et de vermisseaux, au bord des eaux et des marais. Pline l'indique sous le nom d'*himantopus*, et dit: « Qu'il naît en Égypte, qu'il se nourrit principalement de mouches, et qu'on n'a jamais pu le conserver que quelques jours en Italie. » Cependant Belon en parle comme d'un oiseau naturel à cette

contrée, et le comte Marsigli l'a vu sur le Danube. Il paroît aussi qu'il fréquente les terres du nord, quoique Klein dise qu'on ne l'a jamais vu sur les côtes de la Baltique; mais Sibbald, en Ecosse, en a très-bien décrit un qui avoit été tué près de *Dumfrise*.

L'échasse se trouve aussi dans le nouveau continent; Fernandez en a vu une espèce, ou plutôt une variété, dans la Nouvelle-Espagne; et il dit que cet oiseau, habitant des régions froides, ne descend que l'hiver au Mexique; cependant Sloane le place parmi les oiseaux de la Jamaïque. Il résulte de ces autorités, contraires en apparence, que l'espèce de l'échasse, quoique très-peu nombreuse, se trouve répandue ou plutôt dispersée, comme celle du pluvier à collier, dans des régions très-éloignées. Au reste, l'échasse du Mexique, indiquée par Fernandez, est un peu plus grand que celle d'Europe; elle a du blanc mêlé dans le noir

des ailes; mais ces différences ne nous paroissent pas assez grandes pour en faire une espèce séparée.

LE COURE-VITE.

Le premier coure-vîte a été tué en France, où il étoit apparemment égaré, puisque l'on n'en a point vu d'autre. La rapidité avec laquelle ils couroit sur le rivage le fit appeler *coure-vîte*. Depuis nous avons reçu de la côte de Coromandel un oiseau tout pareil pour la forme, et qui ne diffère de celui-ci que par les couleurs, en sorte qu'on peut le regarder comme une variété de la même espèce, ou tout au moins comme une espèce très-voisine: ils ont tous les deux les jambes plus hautes que les pluviers; ils sont aussi grands, mais moins gros; ils en diffèrent encore par la forme du bec qui est courbé, au lieu que les pluviers l'ont droit et renflé vers le bout; ils

ont les doigts des pieds très-courts, particulièrement les deux latéraux, etc.

Le premier a le plumage d'un gris lavé de brun-roux, il y a sur l'œil un trait plus clair et presque blanc, qui s'étend en arrière, et l'on voit au-dessous un trait noir qui part de l'angle extérieur de l'œil; le haut de la tête est roux; les pennes de l'aile sont noires, et chaque plume de la queue, excepté les deux du milieu, porte une tache noire avec une autre tache blanche vers la pointe.

Le second, qui est venu de Coromandel, est un peu moins grand que le premier; il a le devant du cou et la poitrine d'un beau roux-marron, qui se perd dans du noir sur le ventre; les pennes de l'aile sont noires; le manteau est gris; le bas du ventre est blanc; la tête est coiffée de roux, à-peu-près comme celle du premier; tous deux ont le bec noir et les pieds blanc-jaunâtre.

LA SANDERLING.

Nous laissons à cet oiseau le nom de *sanderling*, qu'on lui donne sur les côtes d'Angleterre ; il n'a guère que sept pouces de longueur ; son plumage est à-peu-près le même que celui de la maubèche grise, excepté qu'il a tout le devant du cou et le dessous du corps très-blancs. On voit ces oiseaux voler en troupes et s'abattre sur les sables des rivages; on les connoît sous le nom de *curwillet*, sur les côtes de Cornouailles. Willulghby donne à son sanderling quatre doigts à chaque pied ; Ray, qui semble pourtant n'en parler que d'après Willlulgby, ne lui en donne que trois, ce qui caractériseroit un pluvier et non pas une maubèche.

Espèces connues dans ce genre.

Le petit Pluvier à collier, *charadrius Hiaticula*.

Le Pluvier à collier, *charadrius Alexandrinus.*
Le Kildir, *charadrius Vociferus.*
Le Guignard, *charadrius Morinellus.*
Le Pluvier doré à gorge noire, *charadrius Apricarius.*
Le Pluvier doré, *charadrius Pluvialis.*
Le Sanderling, *chraradrius Calidris.*
Le grand Pluvier, *charadrius Ædienemus.*
L'Échasse, *charadrius Himantopus.*
Le Pluvier armé, *charadrius Spinosus.*
Le Pluvier coiffé, *charadrius Pileatus.*
Le Pluvier couronné, *charadrius Coronatus.*
Le Pluvier à lambeaux, *charadrius Bilobus.*
Le Pluvian, *charadrius Melanocephalus.*
Le Coure-vite, *charadrius Gallicus.*
Le Coure-vite de Coromandel, *charadrius Coromandelicus.*

FIN DU TOME NEUVIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET.